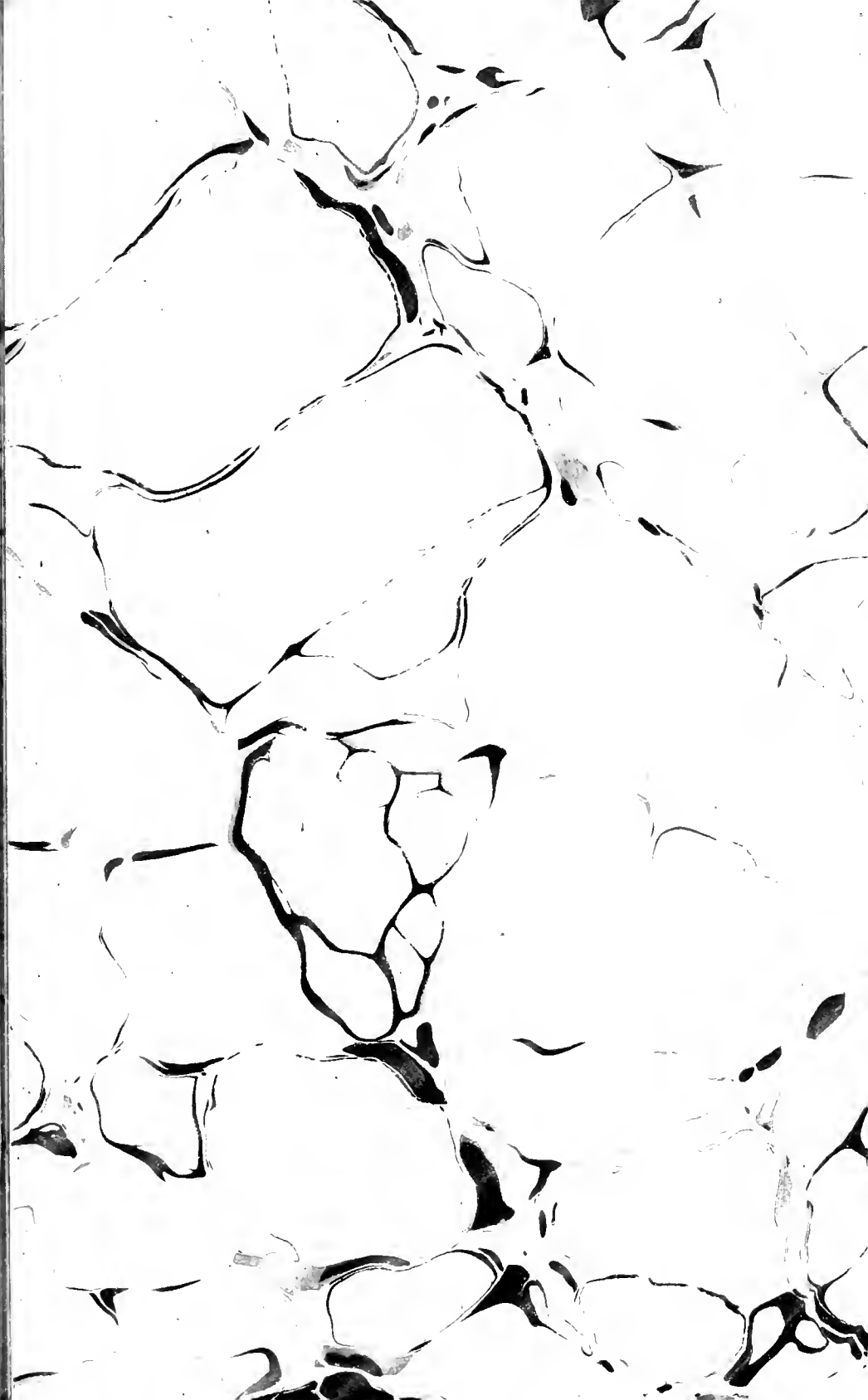
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES CHOISIES

DE

F. DE CHATEAUBRIAND

ÉTUDES HISTORIQUES

I

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES CHOISIES

DE

F. DE CHATEAUBRIAND

avec études et notices de

MM. Guizot, Sainte-Beuve, J.-J. Ampère, Lord Macaulay, Le Duc de Broglie, John Lemoinne, A. de Pontmartin, Ed. Scherer, etc., etc.

Publiées dans la collection Michel Lévy

ATALA — RENÉ — LE DERNIER ABENCÉRAGE	1 vol.
GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 —
LES MARTYRS	2 —
LES NATCHEZ	2 —
LE PARADIS PERDU, DE MILTON (Traduction)	1 —
VOYAGE EN AMÉRIQUE	1 —
HISTOIRE DE FRANCE, jusqu'à la révolution de 1789	2 —
LES QUATRE STUARTS	1 —
ÉTUDES HISTORIQUES	2 —
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE	1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

ÉTUDES
HISTORIQUES

PAR

F. DE CHATEAUBRIAND

PRÉCÉDÉES D'UN ESSAI SUR CHATEAUBRIAND

PAR

EDMOND SCHERER

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Tous droits réservés

DG
213
C5
1872
t.1
16342
3/10/91

CHATEAUBRIAND

..... C'était au lendemain du 18 brumaire et à la veille de Marengo. L'ordre sortait du chaos; on se reprenait enfin à quelque chose. On recommençait à espérer, et qui ne sait combien sont dorées et charmantes les perspectives de l'espérance? Les salons se rouvraient. Il y en avait de brillants, ceux de madame de Staël, de madame Récamier, de madame Joseph Bonaparte; mais il en était un, discret, modeste, où régnait une grande familiarité et dont tous les habitués étaient des amis. La petite société se réunissait chaque soir, rue Neuve-du-Luxembourg, chez madame de Beaumont, fille de l'ancien ministre des affaires étrangères, M. de Montmorin. Flétrie par les épreuves d'un mariage déplorable, faible de santé, douée d'une beauté douce et en quelque sorte intellectuelle, semblable, disait Joubert, à ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans

les airs à peine enveloppées d'un corps, elle aimait les lettres, mais plus encore les esprits d'élite, la supériorité, la distinction, et elle se passionnait pour la gloire de ses amis. Parmi les habitués de la maison se trouvaient quelques femmes d'un grand mérite, madame de Vintimille, la duchesse de Duras. On y voyait aussi des hommes remarquables à divers titres : M. Pasquier, qui a survécu à tous les autres; Guéneau de Mussy, caractère pur et vertueux, esprit grave, correct, apprêté, dans la conversation duquel la réflexion et l'intention étouffaient la spontanéité; Chênedollé, au cœur aimant et fidèle, dont les ouvrages, appartenant à une école qui finissait, ont dissimulé plutôt que révélé le mérite, et dont le nom pourrait être rayé de l'histoire des lettres françaises sans y laisser de lacune. On y rencontrait encore M. Molé, nature patricienne, esprit élégant et dédaigneux, âme ardente sous les dehors de la réserve; aimable, séduisant même, mais par effort de volonté; d'une autorité précoce, d'une instruction superficielle, et d'une grande confiance en lui-même; donnant une forme sentencieuse à des vues justes et sûres; tel enfin que Napoléon le connut, le goûta, et le rechercha avec une sorte d'insistance.

Mais les principaux ornements du salon de madame de Beaumont, avant que Chateaubriand y eût pris pied, étaient assurément Fontanes et Joubert.

Fontanes n'a été ni un grand orateur, ni un vrai poëte, ni un critique bien vif ou bien profond. Ses vers ont le poli, mais ils ont aussi le froid de l'ivoire. Son éloquence est le chef-d'œuvre du genre officiel. Sa critique ne manque pas de poids; elle est sensée; à certains moments, elle a même été hardie; mais c'est en-

core la vieille critique, celle d'avant M. Villemain. Au total, Fontanes est un talent d'une sève peu généreuse un auteur estimable et durablement oublié, un homme, dont la gloire la plus solide sera toujours d'avoir servi Napoléon et Chateaubriand. Après cela, il faut bien se dire que Fontanes n'était pas seulement un écrivain; c'était un admirable causeur. Il aurait fallu, pour le connaître tout entier, se promener avec lui dans les allées des Tuileries, en compagnie de Molé, de Joubert et de Chateaubriand; il aurait fallu le voir tel que M. Sainte-Beuve nous le peint[1], avec sa taille robuste et ramassée, son tempérament vigoureux et sensuel, un mélange de bonté et d'impétuosité, une verve intarissable, une conversation pleine de saillies, d'imprévu, d'audace, — toutes choses qui n'empêchaient pas que là même on ne touchât assez vite les bornes d'un esprit naturellement limité, qu'on ne le trouvât tranchant et disposé à nier ce qui le dépassait.

Joubert devait former avec Fontanes le plus singulier des contrastes. Les amis de ce dernier, faisant allusion à sa tournure et à l'impétuosité de ses manières, l'avaient surnommé le sanglier d'Érymanthe; une dame disait de l'autre qu'il avait l'air d'une âme qui, par hasard, a rencontré un corps et qui s'en tire comme elle peut. Fontanes était épicurien, grand mangeur, voluptueux; Joubert était frêle, maladif, spiritualiste, d'un cœur pur et pieux. Fontanes avait plus de forme que de fond; Joubert ne savait pas trouver de corps pour ses idées, et se contentait le plus souvent de les

1. Dans *Chateaubriand et son Groupe littéraire sous l'empire*, nouvelle édition, revue et augmentée, 2 vol. gr. in-18, chez les éditeurs Michel Lévy frères.

noter par un mot. Joubert ne sera jamais beaucoup lu; mais il restera toujours cher à une certaine famille d'esprits. Il est fin, délicat, exquis; d'autres diront peut-être : subtil et précieux; mais sa subtilité est celle d'une essence pénétrante et dont le parfum ne peut se comparer à aucun autre. Il a comme des odeurs suaves, un je ne sais quoi qui lui est propre, et qui ne s'analyse pas. Il est ingénieux et sensé, difficile et enthousiaste, pénétrant et naïf. Il n'a pas d'éloquence, mais des mots accomplis; point d'abondance, de flot, mais une foule d'idées. Si sa pensée devient souvent trop ténue, au moins n'est-elle jamais commune. Il se montre très-hardi tout en étant raffiné, novateur bien qu'amoureux des anciens. Il s'éloigne volontiers des idées reçues, et cependant il ne craint pas les préjugés. Il recherche, dans la littérature, ce qui est libre, vrai, spontané; dans ce qui touche aux croyances, il s'attache à l'autorité, et la plus spirituelle de ses lettres est une défense de l'erreur. En résumé, Joubert est singulièrement attachant : il a le plus rare des mérites, celui de penser pour son compte.

Mais je m'oublie dans le cercle de madame de Beaumont. Joubert y avait introduit Fontanes; Fontanes, à son tour, y introduisit Chateaubriand, qu'il avait connu à Londres. Chateaubriand devint bientôt le dieu de ce temple. Il avait alors trente-deux ans. Il faut se le représenter tel que nous le connaissons par le portrait de Gérard, ou tel qu'il a lui-même décrit René. « Quelle est la femme, s'écrie Amélie, qui ne chercherait pas à vous rendre heureux! L'ardeur de votre âme, la beauté de votre génie, votre air noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous assurerait son amour et sa fidé-

lité. » Chateaubriand trouva dans madame de Beaumont ces sentiments dévoués; dans les membres de la société qu'elle réunissait, des amis et des admirateurs, dans Joubert et Fontanes, en particulier, des critiques éclairés dont les conseils l'engagèrent à refondre le grand ouvrage qu'il apportait de l'exil. *Le Génie du Christianisme* ne perdit rien à attendre. Il parut au moment le plus propice, au printemps de 1802, entre la signature de la paix d'Amiens et le rétablissement du culte, comme un magnifique exposé des motifs de ce concordat qui, en relevant les autels, proclamait la fin de la Révolution, comme le feu d'artifice littéraire d'une fête qui célébrait à la fois la fin de la guerre et celle de l'anarchie. Nous avons quelque peine aujourd'hui à nous représenter l'impression extraordinaire que fit cet ouvrage. Il répondait à une situation. Il contribuait pour sa part à l'ivresse avec laquelle des esprits longtemps découragés voyaient enfin renaître l'ordre social. Toutes les puissances de la nation réagissaient contre ce qui s'était fait, dit et pensé depuis quinze ans. On revenait avec transport au passé, qu'on avait si amèrement calomnié et si radicalement détruit. Comment n'aurait-on pas applaudi à l'écrivain qui célébrait ce passé avec des accents touchants, répandant sur l'antique religion des beautés littéraires aussi imprévues que saisissantes? Pour comprendre quel événement fut *le Génie du Christianisme*, il faut oublier tout ce qui, dans ce livre, est science et raisonnement : il faut se rappeler les paysages de l'Amérique dont il est orné, des morceaux tels que les « deux perspectives de la nature, » des pages telles que celles sur Bossuet et sur Pascal; il faut penser qu'on y relisait *Atala*, et que *René* y paraissait pour la

première fois; il faut se dire que cette lecture ne ressemblait à rien de ce que l'on connaissait alors, que c'était un monde nouveau et une langue nouvelle. On aura ainsi quelque idée de l'émotion qui accueillit l'ouvrage, mais quelque idée seulement, car on ne se replace jamais assez complétement dans une époque pour en ressentir les ébranlements. Le milieu historique, le moment unique et propice, voilà ce qui fit du livre de Chateaubriand un livre hors de pair, et, en quelque sorte, l'événement littéraire du siècle.

Les grands ouvrages qui suivirent, *les Martyrs*, publiés en 1809, l'*Itinéraire*, en 1811, ne pouvaient avoir le même retentissement que le premier, mais ils servirent à confirmer la réputation de l'auteur, en la faisant passer par l'épreuve de la discussion. La critique avait une revanche à prendre, elle la prit. On put croire un moment, après la publication des *Martyrs*, que Chateaubriand avait succombé dans la lutte. Ce n'était toutefois qu'une apparence. Ces crises d'opposition et de clameur sont un élément d'une réputation qui se fait. La gloire n'est autre chose que le vote favorable du public après le tumulte des discussions; et plus les débats ont été vifs, plus aussi la décision paraît définitive Je dis *paraît* : en réalité, la décision n'est que provisoire, mais elle va faire loi pendant des années. Si l'avenir en appelle, ce ne sera que plus tard, dans une ou deux générations, quand l'autorité du premier suffrage aura vieilli. Chateaubriand sortit de la crise avec une réputation plus vaste, une gloire mieux établie, un nouveau prestige. Ce prestige, d'ailleurs, n'était pas seulement celui d'un talent qui s'élève et se perfectionne; l'imagination était frappée de l'ardente initiative du

voyageur qui avait visité deux mondes, celui des antiques traditions après celui de la nature vierge; qui, le premier, nous révélait les lieux saints après nous avoir le premier fait connaître les savanes et les forêts de l'Amérique. Ici encore, nous trouvons dans Chateaubriand ce quelque chose de grand, d'éclatant, qui frappait l'imagination et tendait à faire auréole autour de son front.

La carrière poétique de Chateaubriand finit avec l'*Itinéraire;* sa carrière politique va s'ouvrir à la chute de Napoléon. Elle n'aura guère moins d'éclat et d'imprévu. Comme l'autre, elle commencera par un coup de foudre. Chateaubriand s'était montré ferme, conséquent, dans les seules occasions où le régime napoléonien lui eût donné l'occasion de se prononcer, la mort du duc d'Enghien et l'affaire de sa propre nomination à l'Institut. Il ne mit pas autant de dignité dans la brochure *de Buonaparte et des Bourbons*. L'écrit n'était pas précisément injuste, mais il était excessif et odieux, comme le sont toujours les représailles. Du reste, si la convenance faisait défaut, la puissance déployée était incontestable. On sait que le pamphlet fut répandu à profusion, qu'il fut à son tour un événement, que Louis XVIII en disait : « Il m'a valu une armée. » Ainsi, Chateaubriand a beau changer de rôle, il reste sur le premier plan, il passionne toujours l'opinion, il prend une place dans l'histoire de son temps.

Ce qui importe, au point de vue de l'effet et du personnage, ce n'est pas tant la logique réelle de la conduite, l'inflexibilité de la ligne suivie, que la force et l'éclat qui couvrent tout. A cet égard, la carrière de Chateaubriand ne laisse rien à désirer. Il met, avant 1824, autant d'éloquence au service de l'absolutisme

qu'il en mettra plus tard au service des idées constitutionnelles. Dans *les Débats*, comme dans *le Conservateur*, il donne à la polémique des accents inconnus. Il renverse M. de Villèle comme il a renversé M. Decazes. Seul, contre l'Angleterre, contre le pays, contre le ministère même dont il est membre, il fait décider la guerre d'Espagne; cette guerre réussit, et le poëte prend rang en Europe parmi les hommes d'État. Mais voici qui est plus étrange encore : la révolution de Juillet arrive, et elle ne semble point diminuer Chateaubriand. Sans rompre avec son passé, il s'élève au-dessus des vues des partis, et jette au fond de l'avenir un regard libre et hardi. Sa longue vieillesse est comme le couronnement magnifique d'une existence laborieuse, agitée, mais dont la gloire est désormais supérieure aux contestations. On sait qu'il écrit, sous le titre de *Mémoires*, l'épopee de sa vie. On attend avec anxiété cet ouvrage, qui doit résumer et dépasser tous les autres. Les lectures de l'Abbaye-aux-Bois mettent quelques élus dans la confidence, et ceux-ci redisent leurs impressions. On célèbre d'avance la création nouvelle, la merveille incomparable. Le monde littéraire est aux pieds du divin vieillard. L'encens monte vers lui de tous les côtés, et c'est dans ce nuage éclatant que le dieu disparaît.....

EDMOND SCHERER[1].

1. Ces pages sont extraites des *Études critiques sur la littérature contemporaine*. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs.

ÉTUDES HISTORIQUES

ÉTUDE PREMIÈRE

EXPOSITION

Trois vérités forment la base de l'édifice social : la vérité religieuse, la vérité philosophique, la vérité politique.

La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique, manifestée par un culte.

La vérité philosophique est la triple science des choses intellectuelles, morales et naturelles.

La vérité politique est l'ordre et la liberté : l'ordre est la souveraineté exercée par le pouvoir; la liberté est le droit des peuples.

Moins la cité est développée, plus ces vérités sont confuses; elles se combattent dans la cité imparfaite, mais elles ne se détruisent jamais : c'est de leur combinaison avec les esprits, les passions, les erreurs, les événements, que naissent les faits de l'histoire. A travers le bruit ou le silence des nations, dans la profondeur des âges, dans les égarements de la civilisation ou dans les ténèbres de la barbarie, on entend toujours quelque voix solitaire qui proclame les trois vérités fondamentales dont l'usage constant et la connaissance

complète produiront le perfectionnement de la société.

Cette société, tout en ayant l'air de rétrograder quelquefois, ne cesse de marcher en avant. La civilisation ne décrit point un cercle parfait et ne se meut pas en ligne droite; elle est sur la terre comme un vaisseau sur la mer; ce vaisseau battu de la tempête, louvoie, revient sur sa trace, tombe au-dessous du point d'où il est parti; mais enfin, à force de temps, il rencontre des vents favorables, gagne chaque jour quelque chose dans son véritable chemin, et surgit au port vers lequel il avait déployé ses voiles.

En examinant les trois vérités sociales dans l'ordre inverse, et commençant par la vérité politique, écartons les vieilles notions du passé.

La liberté n'existe point exclusivement dans la république, où les publicistes des deux derniers siècles l'avaient reléguée, d'après les publicistes anciens. Les trois divisions du gouvernement, monarchie, aristocratie, démocratie, sont des puérilités de l'école, en ce qui implique la jouissance de la liberté: la liberté se peut trouver dans une de ces formes, comme elle en peut être exclue. Il n'y a qu'une constitution réelle pour tout État: liberté, n'importe le mode.

La liberté est de droit naturel et non de droit politique, ainsi qu'on l'a dit fort mal à propos: chaque homme l'a reçue en naissant sous le nom d'indépendance individuelle. Conséquemment, et par dérivation de ces principes, cette liberté existe en portions égales dans les trois formes de gouvernement. Aucun prince, aucune assemblée ne saurait vous donner ce qui ne lui appartient pas, ni vous ravir ce qui est à vous.

D'où il suit encore que la souveraineté n'est ni de

droit divin ni de droit populaire : la souveraineté est l'ordre établi par la force, c'est-à-dire par le pouvoir admis dans l'État. Le roi est le souverain dans la monarchie, le corps aristocratique dans l'aristocratie, le peuple dans la démocratie. Ces pouvoirs sont inhabiles à communiquer la souveraineté à quelque chose qui n'est pas eux : il n'y a ni roi, ni aristocrate, ni peuple à détrôner.

Ces bases posées, l'historien n'a plus à se passionner pour la forme monarchique ou pour la forme républicaine : dégagé de tout système politique, il n'a ni haine ni amour ou pour les peuples ou pour les rois; il les juge selon les siècles où ils ont vécu, n'appliquant de force à leurs mœurs aucune théorie, ne leur prêtant pas des idées qu'ils n'avaient et ne pouvaient avoir lorsqu'ils étaient tous ensemble dans un égal état d'enfance, de simplicité et d'ignorance.

La liberté est un principe qui ne se perd jamais; s'il se perdait, la société politique serait dissoute : mais la liberté, bien commun, est souvent usurpée. A Rome elle fut d'abord possédée par les rois; les patriciens en héritèrent; des patriciens elle descendit aux plébéiens; quand elle quitta ceux-ci, elle s'enrôla dans l'armée; lorsque les légions corrompues et battues l'abandonnèrent, elle se réfugia dans les tribunaux et jusque dans le palais du prince, parmi les eunuques; de là elle passa au clergé chrétien.

Les révolutions n'ont qu'un motif et qu'un but : la jouissance de la liberté, ou pour un individu, ou pour quelques individus, ou pour tous.

Quand la liberté est conquise au profit d'un homme, elle devient le despotisme, lequel est la servitude de

tous et la liberté d'un seul; quand elle est conquise pour plusieurs, elle devient l'aristocratie; quand elle est conquise pour tous, elle devient la démocratie, qui est l'oppression de tous par tous; car alors il y a confusion du pouvoir et de la liberté, du gouvernant et du gouverné.

Chez les anciens, la liberté était une religion; elle avait ses autels et ses sacrifices. Brutus lui immola ses fils; Codrus lui sacrifia sa vie et son sceptre : elle était austère, rude, intolérante, capable des plus grandes vertus, comme toutes les fortes croyances, comme la foi.

Chez les modernes, la liberté est la raison; elle est sans enthousiasme; on la veut parce qu'elle convient à tous : aux rois, dont elle assure la couronne en réglant le pouvoir; aux peuples, qui n'ont plus besoin de se précipiter dans les révolutions pour trouver ce qu'ils possèdent.

Venons à la vérité philosophique. La vérité philosophique, que la liberté politique protége, lui apporte une nouvelle force; elle fait monter les idées théoriques à la sommité des rangs sociaux, et descendre les idées pratiques dans la classe laborieuse.

La vérité philosophique n'est autre chose que l'indépendance de l'esprit de l'homme : elle tend à découvrir, à perfectionner dans les trois sciences de sa compétence, la science intellectuelle, la science morale, la science naturelle. Celle-ci consiste dans la recherche de la constitution de la nature, depuis l'étude des lois qui régissent les mondes, jusqu'à celles qui font végéter le brin d'herbe ou mouvoir l'insecte.

Mais la vérité philosophique, se portant vers l'avenir, s'est trouvée en contradiction avec la vérité religieuse,

qui s'attache au passé, parce qu'elle participe de l'immobilité de son principe éternel. Je parle ici de la vérité religieuse mal comprise, car je montrerai tout à l'heure que la vérité religieuse du christianisme rendu à sa sincérité n'est point ennemie de la vérité philosophique.

De l'ancienne lutte de la vérité philosophique avec la vérité politique et la vérité religieuse naît une immense série de faits. Chez les Grecs et les Romains, la vérité philosophique mina le culte national, et échoua contre l'ordre moral et l'ordre politique : dans les républiques elle combattit en vain cette liberté servie par des esclaves, liberté privilégiée, égoïste, exclusive, qui ne voyait que des ennemis hors de sa patrie; dans les empires, la vérité philosophique se laissa corrompre au pouvoir, et elle ignora les premières notions de la morale universelle.

Cette vérité a produit dans le monde moderne des événements et des catastrophes de toutes les espèces: l'indépendance de l'esprit de l'homme, tantôt manifestée par le soulèvement des peuples, tantôt par des hérésies, irrita la vérité religieuse, qu'obscurcissait l'ignorance. De là les guerres civiles, les proscriptions, l'accroissement du pouvoir temporel des prêtres et du despotisme des rois. La vérité religieuse s'endormait-elle, la vérité philosophique profitait de ce sommeil : elle racontait l'histoire, se glissait dans les lois civiles, intervenait dans les lois politiques; elle attaquait indirectement la vérité religieuse, en reprochant au clergé son avidité, son ambition et ses mœurs; elle combattait directement l'ordre établi, en faisant, même à l'ombre des cloîtres, ces découvertes qui devaient produire une révolution générale. L'imprimerie devint l'agent prin-

cipal des idées, jusqu'alors dépourvues d'organes intelligibles à la foule. Alors la vérité philosophique se trouvant pour la première fois puissance populaire, se jeta sur la vérité religieuse, qu'elle fut au moment d'étouffer.

Aujourd'hui la vérité philosophique n'est plus en guerre avec la vérité religieuse et la vérité politique : la liberté moderne sans esclaves, sans intolérance, est une liberté qui coïncide à la vérité philosophique; de sorte que l'indépendance de l'esprit de l'homme, hostile dans les vieux temps à la société religieuse et politique, l'aide et la soutient aujourd'hui. Les lumières propagées composent maintenant, des annales particulières des peuples, les annales générales des hommes; l'écrivain doit désormais faire marcher de front l'histoire de l'espèce et l'histoire de l'individu.

Passons à la vérité religieuse, à savoir, la connaissance d'un Dieu unique, manifestée par un culte.

Cette vérité a fait jusqu'ici le principal mouvement de l'espèce humaine; elle se trouve au commencement de toutes les sociétés, elle en fut la première loi; elle renferma dans son sein la vérité philosophique et la vérité politique : les hommes l'altérèrent promptement.

La vérité philosophique maintint, par la voie des initiations, des lumières religieuses qu'elle brouillait par ses doctrines spéculatives. Les platoniciens et les stoïciens créèrent quelques hommes de contemplation, d'intelligence, de morale et de vertu; mais les écoles furent livrées à la dérision; on se moqua des péripatéticiens, qui s'adonnaient aux sciences naturelles; on ne se proposa point d'aller habiter la ville demandée à Gallien, pour être gouvernée d'après les lois de Platon.

Les philosophes, ou supportant le culte de leur siècle, ou voulant conduire les peuples par des idées abstraites, tombaient dans les erreurs communes, ou n'avaient aucune prise sur la foule. Ils ignoraient ce qui rend compte de tout, le christianisme. Ceci nous amène à parler de la vérité religieuse selon les peuples modernes civilisés; de cette vérité qui a engendré la plupart des événements, depuis la naissance du Christ jusqu'au jour où nous sommes parvenus.

Le christianisme, dont l'ère ne commence qu'au milieu des temps, est né dans le berceau du monde. L'homme nouvellement créé pèche par orgueil, et il est puni; il a abusé des lumières de la science, et il est condamné aux ténèbres du tombeau. Dieu avait fait la vie; l'homme a fait la mort, et la mort devient la seule nécessité de l'homme.

Mais toute faute peut être expiée : un holocauste divin s'offrira en sacrifice; l'homme racheté retournera à ses fins immortelles.

Tel est le fondement du christianisme. A la clarté de ce système, les mystères de l'homme se dévoilent; le mal moral et le mal physique s'expliquent; on n'est plus obligé de nier l'existence de Dieu et celle de l'âme, afin d'éclaircir les difficultés par les lois de la matière, qui n'éclaircissent rien, et qui sont plus incompréhensibles que celles de l'intelligence.

La solidarité de l'espèce pour la faute de l'individu tient à de hautes raisons qui en détruisent l'apparente injustice. C'est une des grandeurs de l'homme, d'être enchaîné au bien en punition d'une première rébellion : les fils d'Adam, travaillant ensemble à devenir meilleurs pour échapper à la faute du commun père, ne

produiraient-ils pas la réhabilitation de la race? Sans la solidarité de la famille, d'où naîtraient notre sympathie et notre antipathie pour les résolutions généreuses ou contre les mauvaises actions? Que nous importeraient le vice ou la vertu placés à trois mille ans ou trois mille lieues de nous? Et toutefois, y sommes-nous indifférents? ne sentons-nous pas qu'ils nous intéressent, nous touchent, nous affectent en quelque chose de personnel et d'intime?

La postérité d'Adam se divisa en deux branches: la branche cadette, celle d'Abel, conserva l'histoire de la chute et de la rédemption promise; le reste, avec le premier meurtrier, en perdit le souvenir, et garda néanmoins des usages qui consacraient une vérité oubliée. Le sacrifice humain se rencontre chez tous les peuples, comme s'ils avaient tous senti qu'ils se devaient rédimer; mais ils étaient eux-mêmes insuffisants à leur rançon. Il s'établit une libation de sang perpétuelle; la guerre le répandit ainsi que la loi; l'homme s'arrogea sur la vie de l'homme un droit qu'il n'avait pas, droit qui prit sa source dans l'idée confuse de l'expiation et du rachat religieux. La rédemption s'étant accomplie dans l'immolation du Christ, la peine de mort aurait dû être abolie; elle ne s'est perpétuée que par une sorte de crime légal. Le Christ avait dit, dans un sens absolu: *Vous ne tuerez pas.*

Bossuet a fait de la vérité religieuse le fondement de tout; il a groupé les faits autour de cette vérité unique avec une incomparable majesté. Rien ne s'est passé dans l'univers que pour l'accomplissement de la parole de Dieu; l'histoire des hommes n'est à l'évêque de Meaux que l'histoire d'un homme, le premier-né des

générations pétri de la main, animé par le souffle du Créateur, homme tombé, homme racheté avec sa race, et capable désormais de remonter à la hauteur du rang dont il est descendu. Bossuet dédaigne les documents de la terre; c'est dans le ciel qu'il va chercher ses chartes. Que lui fait cet empire du monde, *présent de nul prix,* comme il le dit lui-même? S'il est partial, c'est pour le monde éternel : en écrivant au pied de la croix, il écrase les peuples sous le signe du salut, comme il asservit les événements à la domination de son génie.

Entre Adam et le Christ, entre le berceau du monde placé sur la montagne du paradis terrestre et la croix élevée sur le Golgotha, fourmillent des nations abîmées dans l'idolâtrie, frappées de la déchéance du père de famille. Elles sont peintes en quelques traits avec leurs vices et leurs vertus, leurs arts et leur barbarie, de manière à ce que ces nations mortes deviennent vivantes : le nouvel Ézéchiel souffle sur des ossements arides, et ils ressuscitent. Mais au milieu de ces nations est un petit peuple qui perpétue la tradition sacrée, et fait entendre de temps en temps des paroles prophétiques. Le Messie vient; la race vendue finit, la race rachetée commence; Pierre porte à Rome les pouvoirs du Christ : il y a rénovation de l'univers.

On peut adopter le système historique de ce grand homme, mais avec une notable rectification : Bossuet a renfermé les événements dans un cercle rigoureux comme son génie; tout se trouve emprisonné dans un christianisme inflexible. L'existence de ce cerceau redoutable, où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionne-

ment, n'est heureusement qu'une imposante erreur.

La société est au dessein de Dieu; c'est par le Christ, selon Bossuet, que Dieu accomplit ce dessein; mais le Christ n'est point un cercle inextensible, c'est au contraire un cercle qui s'élargit à mesure que la civilisation s'étend; il ne comprime, il n'étouffe aucune science, aucune liberté.

Le dogme qui nous apprend que l'homme dégradé retrouvera ses fins glorieuses présente un sens spirituel et un sens temporel : par le premier, l'âme paraîtra devant Dieu lavée de la tache originelle; par le second, l'homme est réintégré dans les lumières qu'il avait perdues en se livrant à ses passions, cause de sa chute. Rien ainsi ne se plie de force à mon système, ou plutôt au système de Bossuet rectifié; c'est ce système qui se plie aux événements et qui enveloppe la société, en lui laissant la liberté d'action.

Le christianisme sépare l'histoire du genre humain en deux portions distinctes : depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux, l'inégalité sociale de l'homme et de la femme; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme; c'est la société sans esclaves, ou du moins sans le principe de l'esclavage.

L'histoire de la société moderne commence donc véritablement de ce côté-ci de la croix. Pour la bien connaître, il faut voir en quoi cette société différa, dès l'origine, de la société païenne; comment elle la décomposa; quels peuples nouveaux se mêlèrent aux chrétiens pour précipiter la puissance romaine, pour ren-

verser l'ordre religieux et politique de l'ancien monde.

Si l'on envisage le christianisme dans toute la rigueur de l'orthodoxie, en faisant de la religion catholique l'achèvement de toute société, quel plus grand spectacle que le commencement et l'établissement de cette religion ?

Voici tout d'abord ce que l'on aperçoit:

A mesure que le polythéisme tombe et que la révélation se propage, les devoirs de la famille et les droits de l'homme sont mieux connus ; mais décidement l'empire des Césars est condamné, et il ne reçoit les semences de la vraie religion qu'afin que tout ne périsse pas dans son naufrage. Les disciples du Christ, qui préparent à la société un moyen de salut intérieur, lui en ménagent un autre à l'extérieur : il vont chercher au loin, pour les désarmer, les héritiers du monde romain.

Ce monde était trop corrompu, trop rempli de vices, de cruautés, d'injustices, trop enchanté de ses faux dieux et de ses spectacles, pour qu'il pût être entièrement régénéré par le christianisme. Une religion nouvelle avait besoin de peuples nouveaux; il fallait à l'innocence de l'Évangile l'innocence des hommes sauvages; à une foi simple, des cœurs simples comme cette foi.

Dieu ayant arrêté ses conseils, les exécute. Rome, qui n'aperçoit à ses frontières que des solitudes, croit n'avoir rien à craindre ; et nonobstant, c'est dans ses camps vides que le Tout-Puissant rassemble l'armée des nations. Plus de quatre cents ans sont nécessaires pour réunir cette innombrable armée, bien que les barbares, pressés comme les flots de la mer, se préci-

pitent au pas de course. Un instinct miraculeux les conduit; s'ils manquent de guides, les bêtes des forêts leur en servent : ils ont entendu quelque chose d'en haut qui les appelle du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore. Qui sont-ils? Dieu seul sait leurs véritables noms. Aussi inconnus que les déserts dont ils sortent, ils ignorent d'où ils viennent, mais ils savent où ils vont : ils marchent au Capitole, convoqués qu'ils se disent à la destruction de l'empire romain, comme à un banquet.

La Scandinavie, surnommée la fabrique des nations, fut d'abord appelée à fournir ses peuples; les Cimbres traversèrent les premiers la Baltique; ils parurent dans les Gaules et dans l'Italie, comme l'avant-garde de l'armée d'extermination.

Un peuple qui a donné son nom à la barbarie elle-même, et qui pourtant fut prompt à se civiliser, les Goths sortirent de la Scandinavie après les Cimbres, qu'ils en avaient peut-être chassés. Ces intrépides barbares s'accrurent en marchant; ils réunirent par alliance ou par conquête les Bastarnes, les Venèdes, les Sariges, les Roxolans, les Slaves et les Alains : les Slaves s'étendaient derrière les Goths dans les plaines de la Pologne et de la Moscovie; les Alains occupaient les terres vagues entre le Volga et le Tanaïs.

En se rapprochant des frontières romaines, les Allamans (Allemands), qui sont peut-être une partie des Suèves de Tacite, ou une confédération de *toutes sortes d'hommes,* se plaçaient devant les Goths, et touchaient aux Germains proprement dits, qui bordaient les rives du Rhin. Parmi ceux-ci se trouvaient sur le haut Rhin des nations d'origine gauloise, et sur le

Rhin inférieur des tribus germaines, lesquelles, associées pour maintenir leur indépendance, se donnaient le nom de Franks. Or donc, cette grande division des soldats du Dieu vivant, formée des quatre lignes des Slaves, des Goths, des Allamans, des Germains, avec tous leurs mélanges de noms et de races, appuyait son aile gauche à la mer Noire, son aile droite à la mer Baltique, et avait sur son front le Rhin et le Danube, faibles barrières de l'empire romain.

Le même bras qui soulevait les nations du pôle chassait des frontières de la Chine les hordes de Tatares appelées au rendez-vous. Tandis que Néron versait le premier sang chrétien à Rome, les ancêtres d'Attila cheminaient silencieusement dans les bois; ils venaient prendre poste à l'orient de l'Empire, n'étant, d'un côté, séparés des Goths que par les Palus-Méotides, et joignant, de l'autre, les Perses, qu'ils avaient à demi subjugués. Les Perses continuaient la chaîne avec les Arabes ou les Sarrasins en Asie : ceux-ci donnaient en Afrique la main aux tribus errantes du Bargah et du Sahara, et celles-là aux Maures de l'Atlas, achevant d'enfermer dans un cercle de peuples vengeurs, et ces dieux qui avaient envahi le ciel, et ces Romains qui avaient opprimé la terre.

Ainsi se présente le christianisme dans les quatre premiers siècles de notre ère, en le contemplant avec la persuasion de sa divine origine : mais si, secouant le joug de la foi, vous vous placez à un autre point de vue, vous changez la perspective sans rien lui ôter de sa grandeur.

Que ce soit un certain produit de la civilisation et de la maturité des temps, un certain travail des siècles,

une certaine élaboration de la morale et de l'intelligence, un certain composé de diverses doctrines, de divers systèmes métaphysiques et astronomiques, le tout enveloppé dans un symbole afin de le rendre sensible au vulgaire ; que ce soit l'idée religieuse fausse, laquelle, après avoir erré d'autels en autels, de prêtres en prêtres, s'est enfin incarnée; mythe le plus pur, éclectisme des grandes civilisations philosophiques de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Grèce et des Gaules, sorte de christianisme universel existant avant le christianisme judaïque, et au delà duquel il n'y a rien que l'essence même de la philosophie; que ce soit ce que l'on voudra pour s'élever au-dessus de la simple foi, apparemment par supériorité de science, de raison et de génie, il n'en est pas moins vrai que le christianisme ainsi dénaturé, interprété, allégorisé, est encore la plus grande révolution advenue chez les hommes.

Le livre de l'histoire moderne vous restera fermé, si vous ne considérez le christianisme ou comme une révélation, laquelle a opéré une transformation sociale ; ou comme un progrès naturel de l'esprit humain vers la grande civilisation : système théocratique, système philosophique, ou l'un et l'autre à la fois, lui seul vous peut initier au secret de la société nouvelle.

Admettre, selon l'opinion du dernier siècle, que la religion évangélique est une superstition juive qui se vint mêler aux calamités de l'invasion des barbares; que cette superstition détruisit le culte poétique, les arts, les vertus de l'antiquité; qu'elle précipita les hommes dans les ténèbres de l'ignorance ; qu'elle s'opposa au retour des lumières et causa tous les maux

des nations : c'est appliquer la plus courte échelle à des dimensions colossales, c'est fermer les yeux au fait dominateur de toute cette époque. Le siècle sérieux où [illegible] légèreté de jugement, ces vues supérieures de l'âge qui nous a précédés. Une religion qui a couvert le monde de ses institutions et de ses monuments ; une religion qui fut le sein et le moule dans lequel s'est formée et façonnée notre société tout entière, n'aurait-elle eu d'autres fins, d'autres moyens d'action, que la prospérité d'un couvent, les richesses d'un clergé, les cartulaires d'une abbaye, les canons d'un concile, ou l'ambition d'un pape?

Les résultats du christianisme sont tout aussi extraordinaires philosophiquement que théologiquement parlant. Décidez-vous entre le choix des merveilles.

Et d'abord, le christianisme philosophique est la religion intellectuelle substituée à la religion matérielle, le culte de l'idée remplaçant celui de la forme : de là un différent ordre dans le monde des pensées, une différente manière de déduire et d'exercer la vérité religieuse. Aussi, remarquez-le, partout où le christianisme a rencontré une religion matérielle, il en a triomphé promptement, tandis qu'il n'a pénétré qu'avec lenteur dans les pays où régnaient des religions d'une nature spirituelle comme lui : aux Indes, il livre de longs combats métaphysiques, pareils à ceux qu'il rendit contre les hérésies ou contre les écoles de la Grèce.

Tout change avec le christianisme, à ne le considérer toujours que comme un fait humain : l'esclavage cesse d'être le droit commun ; la femme reprend son

rang dans la vie civile et sociale; l'égalité, principe inconnu des anciens, est proclamée. La prostitution légale, l'exposition des enfants, le meurtre autorisé dans les jeux publics et dans la famille, l'arbitraire dans le supplice des condamnés, sont successivement extirpés des codes et des mœurs. On sort de la civilisation puérile, corruptrice, fausse et privée de la société antique, pour entrer dans la route de la civilisation raisonnable, morale, vraie et générale de la société moderne : on est allé des dieux à Dieu.

Il n'y a qu'un seul exemple, dans l'histoire, d'une transformation complète de la religion d'un peuple dominateur et civilisé : cet exemple unique se trouve dans l'établissement du christianisme sur les débris des idolâtries dont l'empire romain était infecté. Sous ce seul rapport, quel esprit un peu grave ne s'enquerrait de ce phénomène? Le christianisme ne vint point pour la société, ainsi que Jésus-Christ vient pour les âmes, comme un voleur ; il vint en plein jour, au milieu de toutes les lumières, au plus haut période de la grandeur latine. Ce n'est point une horde des bois qu'il va d'abord attaquer (là, il ira aussi quand il le faudra); c'est aux vainqueurs du monde, c'est à la vieille civilisation de la Judée, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, qu'il porte ses coups. En moins de trois siècles la conquête s'achève, et le christianisme dépasse les limites de l'empire romain. La cause efficiente de son succès rapide et général est celle-ci : le christianisme se compose de la plus haute et de la plus abstraite philosophie par rapport à la nature divine, et de la plus parfaite morale relativement à la nature humaine; or ces deux choses ne s'étaient jamais trou-

vées réunies dans une même religion; de sorte que cette religion convient aux écoles spéculatives et contemplatives, dont elle remplaçait les initiations; à la foule policée, dont elle corrigeait les mœurs; à la population barbare, dont elle charmait la simplicité et tempérait la fougue.

Si le dogme de l'unité d'un Dieu a pu remplacer les absurdités du polythéisme, c'est-à-dire si une vérité a pris la place d'un mensonge, qui ne voit que, la pierre angulaire de l'édifice social étant changée, les lois, matériaux élevés sur cette pierre, ont dû s'assimiler à la substance élémentaire de leur nouveau fondement.

Comment cela s'est-il opéré? quelle a été la lutte des deux religions? que se sont-elles prêté, que se sont-elles enlevé? Comment le christianisme, passé de son âge héroïque à son âge d'intelligence, du temps de ses intrépides martyrs au temps de ses grands génies; comment a-t-il vaincu les bourreaux et les philosophes? comment a-t-il pénétré à la fois tous les entendements, tous les usages, toutes les mœurs, tous les arts, toutes les sciences, toutes les lois criminelles, civiles et politiques?

Comment les deux sexes se partagèrent-ils les postes dans l'action générale? Quelle fut l'influence des femmes dans l'établissement du christianisme? N'est-ce pas aux controverses religieuses, à la nécessité où les fidèles se trouvèrent de se défendre, qu'est due la liberté de la parole écrite, l'empire du monde étant le prix offert à la pensée victorieuse?

Quel fut l'effet, sous Constantin, de l'avénement de la monarchie de l'Église, bien à distinguer de la république chrétienne? Que produisit le mouvement réac-

tionnaire du paganisme sous Julien? Qu'arriva-t-il lors de la transposition complète des deux cultes sous Théodose? Quelle analogie les hérésies du christianisme eurent-elles avec les diverses sectes de la philosophie? A part le mal qu'elles purent faire, les hérésies n'ont-elles pas servi à prévenir la complète barbarie, en tenant éveillée la faculté la plus subtile de l'esprit au milieu des âges les plus grossiers?

Le principe des institutions modernes ne se rattache-t-il pas au règne de Constantin, cinq siècles plus haut qu'on ne le suppose ordinairement? L'empire d'Occident a-t-il été détruit par une invasion subite des barbares, ou n'a-t-il succombé que sous des barbares chrétiens et romains? Quel était l'état de la propriété au moment de la chute de l'empire d'Occident? La grande propriété se compose par la conquête et la barbarie, et se décompose par la loi et la civilisation : quel a été le mouvement de cette propriété, et comment a-t-elle changé successivement l'état des personnes? Toutes ces choses, et beaucoup d'autres qui se développeront dans le cours de ces *Études,* n'ont point encore été examinées d'assez près.

Il y a dans l'histoire, prise au pied de la croix et conduite jusqu'à nos jours, de grandes erreurs à dissiper, de grandes vérités à établir, de grandes justices à faire. Sous l'empire du christianisme, la lutte des intelligences et de la légitimité contre les ignorances et les usurpations, cesse par degrés; les vérités politiques se découvrent et se fixent; le gouvernement représentatif, que Tacite regarde comme une belle chimère, devient possible; les sciences, demeurées presque stationnaires, reçoivent une impulsion rapide

de cet esprit d'innovation que favorise l'écroulement du vieux monde. Le christianisme lui-même, s'épurant après avoir passé à travers les siècles de superstition et de force, devient chez les nations nouvelles le perfectionnement même de la société.

Il fut pourtant calomnié; on le peignit à Marc-Aurèle comme une faction ; à ses successeurs comme une école de perversité : dans la suite l'hypocrisie défigura quelquefois l'œuvre de vérité; on voulut rendre fanatique, persécuteur, ennemi des lettres et des arts, ennemi de toute liberté, ce qui est la tolérance, la charité, la liberté, le flambeau du génie. Loin de faire rétrograder la science, le christianisme, débrouillant le chaos de notre être, a montré que la race humaine, qu'on supposait arrivée à sa virilité chez les anciens, n'était encore qu'au berceau. Le christianisme croît et marche avec le temps : lumière quand il se mêle aux facultés de l'esprit, sentiment quand il s'associe aux mouvements de l'âme ; modérateur des peuples et des rois, il ne combat que les excès du pouvoir, de quelque part qu'ils viennent; c'est sur la morale évangélique, raison supérieure, que s'appuie la raison naturelle dans son ascension vers le sommet élevé qu'elle n'a point encore atteint. Grâce à cette morale, nous avons appris que la civilisation ne dépouille pas l'homme de l'indépendance, et qu'il y a une liberté née des lumières, comme il y a une liberté fille des mœurs.

Les barbares avaient à peine paru aux frontières de l'Empire, que le christianisme se montra dans son sein. La coïncidence de ces deux événements, la combinaison de la force intellectuelle et de la force matérielle,

pour la destruction du monde païen, est un fait où se rattache l'origine, d'abord inaperçue, de l'histoire moderne. Quelques invasions promptement repoussées, une religion inconnue se répandant parmi des esclaves, pouvaient-elles attirer les regards des maîtres de la terre? Les philosophes pouvaient-ils deviner qu'une révolution générale commençait? Et cependant, ils ébranlaient aussi les anciennes idées; ils altéraient les croyances, ils les détruisaient dans les classes supérieures de la société, à l'époque où le christianisme sapait les fondements de ces croyances, de ces idées, dans les classes inférieures. La philosophie et le christianisme attaquant le vieil ordre de l'univers par les deux bouts, marchant l'un vers l'autre en dispersant leurs adversaires, se rencontrèrent face à face après leur victoire. Ces deux contendants avaient pris quelque chose l'un de l'autre dans leur assaut contre l'ennemi commun; ils s'étaient cédé des hommes et des doctrines : mais quand, vers le milieu du quatrième siècle, il fallut non partager, mais assumer l'empire de l'opinion, le christianisme, bien qu'arrivé au trône, se trouva en même temps revêtu de la force populaire; la philosophie n'était armée que du pouvoir des tyrans : Julien livra le dernier combat, et fut vaincu. Brisant de toutes parts les barrières, les hordes des bois accourent se faire baptiser aux amphithéâtres, naguère arrosés du sang des martyrs. Le christianisme était alors démocratique chez la foule romaine, chez les grands esprits émancipés, et parmi les tribus sauvages : le genre humain revenait à la liberté par la morale et la barbarie.

Voilà ce qu'il faut retracer avant d'entrer dans l'his-

toire particulière de nos pères. Je vais essayer de vous peindre ces trois mondes, coexistant confusément : le monde païen ou le monde antique, le monde chrétien, le monde barbare; espèce de trinité sociale, dont s'est formée la société unique qui couvre aujourd'hui la terre civilisée. Résumons l'exposition du système qui m'a paru le plus approprié aux lumières du présent, et qui me semble le mieux concilier nos deux écoles historiques. Je pars du principe de l'ancienne école, pour arriver à la conséquence de l'école moderne : comme on ne peut pas plus détruire le passé que l'avenir, je me place entre eux, n'accordant la prééminence ni au fait sur l'idée, ni à l'idée sur le fait.

J'ai cherché les principes générateurs des faits; ces principes sont, la vérité religieuse, la vérité philosophique avec ses trois branches, la vérité politique.

La vérité politique n'est que l'ordre et la liberté, quelles que soient les formes.

La vérité philosophique est l'indépendance de l'esprit de l'homme; elle a combattu autrefois la vérité politique et surtout la vérité religieuse; principe de destruction dans l'ancienne société, elle est principe de durée dans la société nouvelle, parce qu'elle se trouve d'accord avec la vérité politique et la vérité religieuse perfectionnées.

La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. Le vrai culte est celui qui explique le mieux la nature de la Divinité et de l'homme : par cette seule raison, le christianisme est la religion véritable. Soit qu'on le regarde avec les yeux de la foi ou avec ceux de la philosophie, le christianisme a renouvelé la face du monde

Le christianisme n'est point le cercle inflexible de Bossuet; c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe; il ne comprime rien, il n'étouffe rien, il ne s'oppose à aucune lumière, à aucune liberté.

Tel est le squelette qu'il s'agit de couvrir de chair. Pour vous introduire dans le labyrinthe de l'histoire moderne, je vous ai armé des fils qui doivent vous conduire : la prédication de l'Évangile, ou l'initiation générale des hommes à la vérité intellectuelle et à la vérité morale; la venue des barbares.

Deux grandes invasions de ces peuples sont à distinguer : la première commence sous Dèce et s'arrête sous Aurélien; à cette époque, les barbares, presque tous païens, se jetèrent en ennemis sur l'Empire : la seconde invasion eut lieu pendant le règne de Valentinien et de Valens; alors convertis en partie au christianisme, les barbares entrèrent dans le monde civilisé comme suppliants, hôtes ou alliés des Césars. Appelés pendant trois siècles par la faiblesse de l'État et par les factions, soutenant les divers prétendants à l'Empire, ils se battirent les uns contre les autres au gré des maîtres qui les payaient et qu'ils écrasèrent : tantôt enrôlés dans les légions dont ils devenaient les chefs ou les soldats, tantôt esclaves, tantôt dispersés en colonies militaires, ils prenaient possession de la terre avec l'épée et la charrue. Ce n'était toutefois que rarement et à contre-cœur qu'ils labouraient : pour engraisser les sillons, ils trouvaient plus court d'y verser le sang d'un Romain que d'y répandre leurs sueurs.

Or, il convient de savoir où en était l'Empire,

lorsque arrivèrent les deux invasions générales de ces peuples, nos ancêtres; peuples qui n'étaient pas même indiqués dans les géographies : ils habitaient au delà des limites du monde connu de Strabon, de Pline, de Ptolémée, un pays ignoré; force fut de les placer sur la carte, quand Alaric et Genserie eurent écrit leurs noms au Capitole.

PREMIER DISCOURS

PREMIÈRE RARTIE

DE JULES CÉSAR A DÉCE OU DÉCIUS

Après avoir prêché l'Évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre : c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs, pauvres, nus, un bâton à la main, pour enseigner les nations et renouveler la face des royaumes.

Les lois de Lycurgue n'avaient pu soutenir Sparte; la religion de Numa n'avait pu faire durer la vertu de Rome au delà de quelques centaines d'années : un pêcheur, envoyé par un faiseur de jougs et de charrues, vient établir au Capitole cet empire qui compte déjà dix-huit siècles, et qui, selon ses prophéties, ne doit point finir.

Depuis longtemps Rome républicaine avait répudié la liberté, pour devenir la concubine des tyrans : la grandeur de son premier divorce lui a du moins servi d'excuse. César est l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. Malheureusement César fut corrompu comme son siècle : s'il fût né au temps des mœurs, il eût été le rival des Cincinnatus et des Fabricius, car il avait tous les genres de force. Mais quand il parut à Rome, la vertu était passée ; il ne trouva plus que la gloire : il la prit, faute de mieux.

Auguste, héritier de César, n'était pas de cette première race d'hommes qui font les révolutions ; il était de cette race secondaire qui en profite, et qui pose avec adresse le couronnement de l'édifice dont une main plus forte a creusé les fondements : il avait à la fois l'habileté et la médiocrité nécessaires au maniement des affaires qui se détruisent également par l'entière sottise ou par la complète supériorité.

La terreur qu'Auguste avait d'abord inspirée lui servit; les partis tremblants se turent : quand ils virent l'usurpateur faire légitimer son autorité par le sénat, maintenir la paix, ne persécuter personne, se donner pour successeur au consulat un ancien ami de Brutus, ils se réconcilièrent avec leurs chaînes. L'astucieux empereur affectait les formes républicaines; il consultait Agrippa, Mécène, et peut-être Virgile, sur le rétablissement de la liberté, en même temps qu'il envahissait tous les pouvoirs, se faisait investir de la puissance législative, et instituait les gardes prétoriennes. Il chargea les Muses de désarmer l'Histoire et le monde a pardonné l'ami d'Horace.

Les limites de l'empire romain furent ainsi fixées par Auguste :

Au nord, le Rhin et le Danube ;

A l'orient, l'Euphrate ;

Au midi, la Haute-Égypte, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas ;

A l'occident, les mers d'Espagne et des Gaules. Trajan subjugua la Dacie au nord du Danube, la Mésopotamie et l'Arménie à l'est de l'Euphrate ; mais ces dernières conquêtes furent abandonnées par Adrien. Agricola acheva, sous le règne de Domitien, de soumettre la Grande-Bretagne jusqu'aux deux golfes entre Dunbritton et Édimbourg.

Sous Auguste et sous Tibère, l'Empire entretenait vingt-cinq légions ; elles furent portées à trente sous le règne d'Adrien. Le nombre des soldats qui composaient la légion ne fut pas toujours le même : en le fixant à douze mille cinq cents hommes, on trouvera qu'un si vaste État n'était gardé, du temps des premiers empereurs, que par trois cent vingt-deux mille cinq cents, et ensuite par trois cent soixante-quinze mille hommes. Six mille huit cent trente et un Romains proprement dits, et cinq mille six cent soixante-neuf alliés ou étrangers formaient le complet de la légion : sous la tyrannie, ce n'était plus Rome, c'étaient les provinces qui fournissaient les Romains. Les Celtibériens furent les premières troupes salariées introduites dans les légions. Rome avait combattu elle-même pour sa liberté ; elle confia à des mercenaires le soin de défendre son esclavage.

Seize légions bordaient le Rhin et le Danube ; deux étaient cantonnées dans la Dacie, trois dans la Mœsie,

quatre dans la Pannonie, une dans la Norique, une dans la Rhétie, trois dans la haute et dans la basse Germanie; la Bretagne était occupée par trois légions; huit légions, dont six séjournaient en Syrie et deux en Cappadoce, suffisaient à la tranquillité de l'Orient. L'Égypte, l'Afrique et l'Espagne se maintenaient en paix, chacune sous la police d'une légion. Seize mille hommes de cohortes de la ville et des gardes prétoriennes protégeaient en Italie le double monument de la la liberté et de la servitude, le Capitole et le palais des Césars.

Trois flottes, la première à Ravennes, la seconde à Misène, la troisième à Fréjus, veillaient à la sûreté de la Méditerranée orientale et occidentale : une quatrième commandait l'Océan, entre la Bretagne et les Gaules; une cinquième couvrait le Pont-Euxin, et des barques montées par des soldats stationnaient sur le Rhin et le Danube : telle était la force régulière de l'Empire. Cette force, accrue graduellement, ne s'élevait pas toutefois au delà de quatre cent cinquante mille hommes, au moment où des myriades de barbares se préparaient à l'attaquer. Il est vrai que tout Romain était réputé soldat, et que, dans certaines occasions, on avait recours aux levées extraordinaires, connues sous le nom de *conjuration* ou d'*évocation*, et exécutées par les *conquisitores*. On arborait, dans ce cas du *tumulte,* deux pavillons au Capitole : un rouge, pour rassembler les fantassins; l'autre bleu, pour réunir les cavaliers.

Une ligne de postes fortifiés, surtout au bord du Rhin et du Danube; dans certains endroits des murailles, des manufactures d'armes, placées à distance

convenable, complétaient le système défensif des Romains. Ce système changea peu depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Dèce. On ajouta seulement à la défense ce que l'expérience avait fait juger utile.

Sous Auguste s'alluma cette guerre de la Germanie, où Varus perdit ses légions.

Lorsque Auguste entrait dans son douzième consulat, et que Caïus César était déclaré prince de la jeunesse, que se passait-il dans un petit coin de la Judée?

« Vers ce même temps, on publia un édit de César « Auguste pour faire le dénombrement des habitants « de toute la terre.

« Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui « est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, « appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et « de la famille de David,

« Pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, « qui était grosse.

« Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le « temps auquel elle devait accoucher s'accomplit.

« Et elle enfanta son fils premier-né ; et, l'ayant em- « mailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il « n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

« Or, il y avait aux environs des bergers qui pas- « saient la nuit dans les champs, veillant tour à tour « à la garde de leur troupeau.

« Et tout d'un coup un ange du Seigneur se pré- « senta à eux, et une lumière divine les environna, ce « qui les remplit d'une extrême crainte.

« Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je « vous viens apporter une nouvelle qui sera pour tout « le peuple le sujet d'une grande joie.

« C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de Dvia d, il « vous est né un Sauveur, qui est le CHRIST. »

Ces merveilles furent inconnues à la cour d'Auguste, où Virgile chantait un autre enfant : les fictions de sa muse n'égalaient pas la pompe des réalités dont quelques bergers étaient témoins. Un enfant de condition servile, de race méprisée, né dans une étable à Bethléem, voilà un singulier maître du monde, et dont Rome eût été bien étonnée d'apprendre le nom ! Et, c'est néanmoins à partir de la naissance de cet enfant qu'il faut changer la chronologie, et dater la première année de l'ère moderne.

Tibère, successeur d'Auguste, ne se donna pas comme lui la peine de séduire les Romains ; il les opprima franchement, et les contraignit à le rassasier de servitude. En lui commença cette suite de monstres nés de la corruption romaine.

Le premier dans l'ordre des temps, il fut aussi le plus habile ; tout dégénère, même la tyrannie : des tyrans actifs, on arrive aux tyrans fainéants.

Tibère étendit le crime de lèse-majesté qu'avait inventé Auguste. Ce crime devint une loi de finances, d'où naquit cette race des délateurs, nouvelle espèce de magistrature que Domitien déclara sacrée sous la justice des bourreaux.

Tibère sacrifia les droits du peuple aux sénateurs, et les personnes des sénateurs au peuple, parce que le peuple, pauvre et ignorant, n'avait de force que dans ses droits, et que les sénateurs, riches et instruits, ne tiraient leur puissance que de leur valeur personnelle.

Tibère mêlait à ses autres défauts celui des petites

âmes, la haine pour les services qu'on lui avait rendus, et la jalousie du mérite : le talent inquiète la tyrannie; faible, elle le redoute comme une puissance; forte, elle le hait comme une liberté.

Les mœurs de Tibère étaient dignes du reste de sa vie; mais on se taisait sur ses mœurs, car il appelait ses crimes au secours de ses vices : la terreur lui faisait raison du mépris.

La guerre des Germains continua sous ce prince; elle servit aux victoires de Germanicus, et celles-ci préparèrent le poison qui les devait expier. Les triomphes de Germanicus lui coûtèrent la vie, il mourut de sa gloire, si j'ose parler ainsi.

L'année où sa veuve, la première Agrippine, après de longues souffrances, alla le rejoindre dans la tombe, le Fils de l'Homme achevait sa mission : il rapportait aux peuples la religion, la morale et la liberté, au moment où elles expiraient sur la terre.

« Cependant la mère de Jésus, et la sœur de sa « mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Made- « leine, se tenaient auprès de sa croix.

« Jésus ayant donc vu sa mère, et près d'elle le « disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà « votre fils.

« Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et de- « puis cette heure-là, ce disciple la prit chez lui.

« Après, Jésus sachant que toutes choses étaient « accomplies, afin qu'une *parole* de l'Écriture s'ac- « complît encore, il dit : J'ai soif.

« Et, comme il y avait là un vase plein de vinaigre, « les soldats emplirent une éponge, et, l'environnant « d'hysope, la lui présentèrent à la bouche.

« Jésus, ayant donc pris le vinaigre, dit : Tout est « accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit. »

A cette narration, on ne sent plus le langage et les idées des historiens grecs et romains; on entre dans des régions inconnues. Deux mondes étrangement divers se présentent ici à la fois : Jésus-Christ sur la croix, Tibère à Caprée.

La publication de l'Évangile commença le jour de la Pentecôte de cette même année. L'Église de Jérusalem prit naissance : les sept diacres Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, furent élus. Le premier martyre eut lieu dans la personne de saint Étienne; la première hérésie se déclara par Simon le magicien, et fut suivie de celle d'Apollonius de Tyane. Saul, de persécuteur qu'il était, devint l'apôtre des gentils sous le grand nom de Paul. Pilate envoya à Rome les actes du procès du fils de Marie; Tibère proposa au sénat de mettre Jésus-Christ au nombre des dieux. Et l'histoire romaine a ignoré ces faits.

Après Tibère, un fou et un imbécile, Caligula et Claude, furent suscités pour gouverner l'Empire, lequel allait alors tout seul et de lui-même, comme leur prédécesseur l'avait monté, avec la servitude et la tyrannie.

Il faut rendre justice à Claude; il ne voulait pas la puissance : caché derrière une porte pendant le tumulte qui suivit l'assassinat de Caïus, un soldat le découvrit, et le salua empereur. Claude, consterné, ne demandait que la vie; on y ajoutait l'Empire, et il pleurait du présent.

Sous Claude commença la conquête de la Grande-

Bretagne : né à Lyon, l'empereur introduisit les Gaulois dans le sénat.

Les Juifs persécutés à Alexandrie d[illegible] à Caligula. Hérode Antipas et Pilate [illegible] dans les Gaules. Corneille est le premier soldat romain qui reçut la foi.

Le nombre des disciples de l'Évangile s'accroît, les sept Églises de l'Asie Mineure se fondent. C'est dans Antioche que les disciples de l'Évangile reçoivent pour la première fois le nom de *chrétiens*. Pierre, emprisonné à Jérusalem par Hérode Agrippa, est délivré miraculeusement. Ce prince d'une espèce nouvelle, dont les successeurs étaient appelés à monter sur le trône des Césars, entra dans Rome, le bâton pastoral à la main, la seconde année du règne de Claude. Avant de se disperser pour annoncer le Messie, les apôtres composèrent à Jérusalem le symbole de la foi. Cette charte des chrétiens, qui devait devenir la loi du monde, ne fut point écrite : Jésus-Christ n'écrivit rien; sept de ses apôtres n'ont laissé que leurs œuvres; il y en a d'autres dont on ne sait pas même le nom; et la doctrine de ces inconnus a parcouru la terre! Jean enseigna dans l'Asie Mineure, et retira chez lui Marie, que le Sauveur lui avait léguée du haut de la croix; Philippe alla dans la haute Asie, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes et jusqu'aux Indes, où Barthélemi porta l'évangile de saint Matthieu, écrit le premier de tous les évangiles. Simon prêcha en Perse, Mathias en Éthiopie, Paul dans la Grèce; Marc, disciple de Pierre, rédigea son évangile à Rome, et Pierre envoya des missionnaires en Sicile, en Italie, dans les Gaules, et sur les côtes de l'Afrique.

Saint Paul arrivait à Éphèse lorsque Claude mourut, et il catéchisa lui-même dans la Provence et dans les Espagnes.

Nous apprenons par les épîtres de cet apôtre que les premiers chrétiens et les premières chrétiennes à Rome furent Epenitas, Marie, Andronic, Junia, Ampliat, Urbain, Stachys, Appelès. Paul salua encore les fidèles de la maison d'Aristobule, et ceux de la maison de Narcisse, le fameux favori de Claude. Ces noms sont bien obscurs, et ne se trouvèrent point dans les documents fournis à Tacite; mais il est assez merveilleux, sans doute, de voir, du point où nous sommes parvenus, le monde chrétien commencer inconnu dans la maison d'un affranchi que l'histoire a cru devoir inscrire dans ses fastes.

De même que tous les conquérants sont devenus des Alexandres, tous les tyrans ont hérité du nom de Néron. On ne sait trop pourquoi ce prince a joui de cet insigne honneur, car il ne fut ni plus cruel que Tibère, ni plus insensé que Caligula, ni plus débauché qu'Élagabale : c'est peut-être parce qu'il tua sa mère, et qu'il fut le premier persécuteur des chrétiens. Peut-être encore son enthousiasme pour les arts donna-t-il à sa tyrannie un caractère ridicule qui a servi à la faire remarquer. Le beau ciel de Baïa et des fêtes étaient des tableaux où Néron aimait à placer ses crimes.

Les sénateurs qui le condamnèrent à mort lui prouvèrent qu'un artiste ne vit pas partout, comme il avait coutume de le dire en chantant sur le luth. Ces esclaves, qui jugèrent leur maître tombé, n'avaient pas osé l'attaquer debout : ils laissèrent vivre le tyran, ils ne tuèrent que l'histrion.

L'incendie de Rome, dont on accusa les chrétiens, que l'on confondait avec les Juifs, produisit la première persécution : les martyrs étaient attachés en croix comme leur *Maître,* ou revêtus de peaux de bêtes et dévorés par des chiens, ou enveloppés dans des tuniques imprégnées de poix, auxquelles on mettait le feu : la matière fondue coulait à terre avec le sang. Ces premiers flambeaux de la foi éclairaient une fête nocturne que Néron donnait dans ses jardins : à la lueur de ces flambeaux, il conduisait des chars.

Paul, accusé devant Félix et devant Festus, vient à Rome, où il prêche l'Évangile avec Pierre.

Hérésie des nicolaïtes, laquelle avait pris son nom de Nicolas, un des premiers sept diacres. Saint Jacques, évêque de l'Église juive, avait souffert le martyre. La guerre de Judée commençait sous Sextus Gallus, et les chrétiens s'étaient retirés de Jérusalem.

Apollonius de Tyane, débarqué dans la capitale du monde pour voir, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran, s'en fit chasser avec les autres philosophes. Pierre et Paul, enfermés dans la prison Mamertine au pied du Capitole, sont mis à mort : Paul a la tête tranchée, comme citoyen romain, auprès des eaux Salviennes, dans un lieu aujourd'hui désert, où l'on voit trois fontaines, à quelque distance de la basilique appelée Saint-Paul hors des Murs, qu'un incendie a détruite au moment même de la mort de Pie VII. Pierre, réputé Juif et de condition vile, fut crucifié la tête en bas sur le mont Janicule, et enterré le long de la voie Aurélia, près du temple d'Apollon : là s'élèvent aujourd'hui le palais du Vatican, et cette église de Saint-Pierre qui lutte de grandeur avec les plus imposantes

ruines de Rome. Néron ne savait pas sans doute le nom des deux malfaiteurs de bas lieu condamnés par les magistrats : et c'étaient, après Jésus-Christ, les fondateurs d'une religion nouvelle, d'une société nouvelle, d'une puissance qui devait continuer l'éternité de la ville de Romulus.

Lin, dont il est question dans les épîtres de saint Paul, succéda à saint Pierre; saint Clément ou saint Clet, à saint Lin.

Le peuple romain aima Néron ; il espéra le retrouver après sa mort dans des imposteurs : quelques chrétiens pensèrent que Néron était l'Antechrist, et qu'il reparaîtrait à la fin des temps; le monde païen l'attendait pour ses délices, le monde chrétien pour ses épreuves.

Ce fut encore sous le règne de Néron que saint Marc fonda l'Église d'Alexandrie, qui commença surtout parmi les thérapeutes, secte juive, livrée à la vie contemplative, et qui servit de premier modèle aux ordres monastiques chrétiens. Les thérapeutes différaient des esséniens, qui ne se voyaient qu'en Palestine, et qui vivaient en commun du travail de leurs mains. L'école philosophique d'Alexandrie mêla aussi ses doctrines à celles du christianisme, subtilisa la simplicité évangélique, et produisit des hérésies fameuses.

La mort de Néron causa une révolution dans l'État. L'élection passa aux légions, et la constitution devint militaire. Jusque-là la dignité impériale s'était maintenue dans la famille d'Auguste par une espèce de droit de succession : le sénat, il est vrai, et les prétoriens avaient plus ou moins ajouté de la force à ce droit;

mais enfin l'élection était restée attachée à la ville éternelle et au sang du premier des Césars. Usurpée par les légions, elle amena des choses considérables; elle multiplia les guerres civiles, et, partant, les causes de destruction; l'armée nommant son maître, et ne le recevant plus de la volonté des sénateurs et des dieux, méprisa bientôt son ouvrage. Les barbares introduits dans l'armée s'accoutumèrent à faire des empereurs: quand ils furent las de donner le monde, ils le gardèrent.

Dans le despotisme héréditaire il y a des chances de repos pour les hommes; il perd de son âpreté en vieillissant. Dans le despotisme électif, chaque chef surgit à la souveraineté avec la force du premier-né de sa race, et se porte à l'oppression de toute l'ardeur d'un parvenu à la puissance: on a toujours le tyran dans sa vigueur élective, tandis que la nation, qui ne se renouvelle pas, reste dans sa servitude héréditaire. Et comme l'empire romain occupait le monde connu, comme l'empereur pouvait être choisi partout, de là cette diversité de tyrannies, selon que le maître venait de l'Afrique, de l'Europe ou de l'Asie. Toute les variétés d'oppression répandues aujourd'hui dans les divers climats s'asseyaient par l'élection sur la pourpre, où chaque candidat arrivait avec son caractère propre et les mœurs de son pays.

Séjan, qui, profitant de la jalouse vieillesse de Tibère, avait empoisonné Drusus, amené la disgrâce et par suite la mort d'Agrippine et de ses deux fils aînés, n'atteignit point le troisième fils de Germanicus. Celui-ci fut Caïus Caligula: Claude, son oncle, frère de Germanicus, proclamé empereur par les prétoriens, et

surtout par les Germains de la garde, eut de Messaline l'infortuné Britannicus. Agrippine, sœur de Caligula et fille de la première Agrippine, femme de Germanicus, épousa en secondes noces son oncle Claude, et lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son premier mariage avec Domitius Ahénobarbus. Néron, parvenu à l'empire après s'être défait de Britannicus, fut contraint de se tuer. En lui s'éteignit la famille d'Auguste. Malgré les vices et les crimes qui l'ont rendue exécrable, cette famille eut dans ses manières quelque chose d'élevé et de délicat que donnent l'exercice du pouvoir, l'habitude des richesses, les souvenirs d'une lignée historique. La maison de Jules prétendait remonter d'un côté à Énée par les rois d'Albe, de l'autre à Clausus le Sabin, et à tous les Claudius, ses fiers descendants.

Galba, qui prit un moment la place de Néron, était encore de race aristocratique; mais après lui commence une nouvelle sorte de princes. Toutes les fois qu'un grand changement dans la constitution d'un État s'opère, les anciennes familles disparaissent; soit qu'elles s'épuisent et s'éteignent réellement; soit qu'obéissant ou résistant au nouveau pouvoir, elles disparaissent dans le mépris qui s'attache à leur soumission, ou dans l'oubli qui suit leur fierté. Le despotisme était aristocratique par l'élection du sénat; il devint démocratique par l'élection de l'armée.

Remarquons, sous la première année du règne de Néron, la naissance de Tacite : il parut derrière les tyrans pour les punir, comme le remords à la suite du crime. Tite-Live était mort sous Tibère. Tite-Live et Tacite se partagèrent le tableau des vertus et des vices des Romains; les exemples rappelés par le pre-

mier furent aussi inutiles que les leçons données par le second.

Pendant le règne de Néron la Grande-Bretagne se souleva, et fut écrasée; les Parthes remuèrent, et furent contenus par Corbulon; les Germains restèrent tranquilles, hors les Frisons et les Ansibares, qui voulurent occuper le long du Rhin le pays que les Romains laissaient inculte. Le vieux chef des Ansibares, repoussé par le général romain, s'écria : « Terre ne peut nous manquer « pour y vivre ou pour y mourir. » Nous devons compter les Ansibares au nombre de nos ancêtres; ils firent dans la suite partie de la ligue des Franks. Galba, Othon et Vitellius passèrent vite; ils eurent à peine le temps de se cacher sous le manteau impérial. Galba avait dit à Pison, dans le beau discours que lui prête Tacite, que l'élection remplacerait pour le peuple romain la liberté : cette liberté ne fut que la décision de la force.

Quelques mots de Galba sont dignes de l'ancienne Rome, dont il conservait le sang. Des légionnaires sollicitaient une gratification nouvelle : « Je choisis mes « soldats, répondit-il, et ne les achète pas. »

Othon venait de soulever les prétoriens; un soldat se présente à Galba l'épée nue, affirmant avoir tué Othon : « Qui te l'a ordonné ? » dit le vieil empereur.

Galba fut massacré sur la place publique. Entouré par les séditieux qu'avait soulevés Othon, il tendit la gorge aux meurtriers en leur disant : « Frappez, si cela est utile au peuple romain. » Sa tête tomba; elle était chauve; un soldat, pour la porter, fut obligé de l'envelopper dans une étoffe. Cette tête aurait dû mieux conseiller un vieillard de soixante-treize ans :

était-ce la peine de mettre une couronne sur un front dépouillé ?

Othon avait voulu l'empire ; il l'avait voulu tout de suite, non comme un pouvoir, mais comme un plaisir. Trop voluptueux pour régner, trop faible pour vivre, il se trouva assez fort pour mourir. Ses soldats ayant été battus par les légions de Vitellius, il se couche, dort bien, se perce à son réveil de son poignard, et s'en va à petit bruit, sans avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, sans se déchirer les entrailles. Mais Caton expira avec la liberté ; Othon ne quittait que la puissance.

Vitellius, qui n'est guère connu que par ses excès de table, et dont le premier monument était un plat ; Vitellius, successeur d'Othon, cassa les prétoriens qui s'étaient déclarés contre lui. Bientôt il est attaqué par Primus, vainqueur au nom de Vespasien : on se bat dans Rome ; des Illyriens, des Gaulois, des Germains légionnaires s'égorgent au milieu des festins, des danses et des prostitutions.

Vitellius fuit avec son cuisinier et son boulanger : rentré dans son palais, il le trouve désert ; saisi de terreur, il court se cacher dans la loge d'un portier, près de laquelle étaient des chiens qui le mordirent. Il bouche la porte de cette loge avec le lit et le matelas du portier ; les soldats arrivent, découvrent l'empereur, l'arrachent de son asile. Les mains liées derrière le dos, la corde au cou, les vêtements déchirés, les cheveux rebroussés, Vitellius demi-nu est traîné le long de la voie Sacrée. Son visage rouge de vin, son gros ventre, sa démarche chancelante comme celle d'un Silène, sont des sujets d'insulte et de risée. On l'appelle incen-

diaire, gourmand, ivrogne; on lui jette des ordures; on lui attache une épée sur la poitrine, la pointe sous le menton, pour le contraindre à lever la tête, qu'il baissait de honte; on l'oblige de regarder ses statues renversées, et dont les inscriptions portaient qu'il était né pour le bonheur et la concorde des Romains. Enfin, après l'avoir accablé d'outrages et de blessures, on l'achève; son corps est jeté dans le Tibre, sa tête plantée au bout d'une pique. Vitellius s'assit à l'empire, qu'il avait pris pour un banquet : ses convives le forcèrent d'achever le festin aux gémonies.

Les Sarmates Roxolans furent battus pendant le court règne d'Othon. Tandis que Vespasien attaquait Vitellius, les Daces attaquaient la Mésie, et furent repoussés par Mucien. Civilis fit révolter les Bataves, et les Germains, alliés de Civilis, insultèrent les frontières romaines.

La mort de Vitellius suspendit le cours de ces ignominieuses adversités. Quatre vingts années de bonheur, interrompues seulement par le règne de Domitien, commencèrent à l'élévation de Vespasien. On a regardé cette période comme celle où le genre humain a été le plus heureux : vrai est-il, si la dignité et l'indépendance des nations n'entrent pour rien dans leurs félicités.

Les premiers tyrans de Rome se distinguèrent chacun par un vice particulier, afin qu'on jugeât ce que la société peut supporter sans se dissoudre; les bons princes qui succédèrent à ces tyrans brillèrent chacun par une vertu différente, afin qu'on sentît l'insuffisance des qualités personnelles pour l'existence des peuples, quand ces qualités sont séparées des institutions.

Tout ce qu'on peut imaginer de mérites divers parut à la tête de l'Empire : ceux qui possédèrent ces mérites pouvaient tout entreprendre : ils n'étaient gênés par aucune entrave ; héritiers de la puissance absolue, ils étaient maîtres d'employer pour le bien l'arbitraire dont on avait usé pour le mal. Que produisit ce despotisme de la vertu ? Rétablit-il la liberté ? Préserva-t-il l'Empire de sa chute? Non. Le genre humain ne fut ni amélioré ni changé. La fermeté régna avec Vespasien, la douceur avec Titus, la générosité avec Nerva, la grandeur avec Trajan, les arts avec Adrien, la piété avec Antonin ; enfin la philosophie monta sur le trône avec Marc-Aurèle, et l'accomplissement de ce rêve des sages n'amena aucun bien solide. C'est qu'il n'y a rien de durable, ni même de possible, quand tout vient des volontés, et non des lois; c'est que le paganisme survivant à l'âge poétique, n'ayant plus pour lui la jeunesse et l'austérité républicaines, transformait les hommes en un troupeau de vieux enfants, sans raison et sans innocence.

Il y avait dans l'Empire des chrétiens obscurs, persécutés même par Marc-Aurèle ; et ils faisaient avec une religion méprisée ce que ne pouvait accomplir la philosophie, ornée du sceptre : ils corrigeaient les mœurs, et fondaient une société qui dure encore.

Vespasien mit fin à la guerre de Civilis, et à la révolte d'où sortit la touchante aventure d'Éponine. Cette Gauloise doit être nommée dans une histoire des Français.

Du petit nombre de ces hommes que la prospérité rend meilleurs, Titus ne fut point obligé de soutenir au dehors l'honneur de l'Empire ; il n'eut à combattre

que ses passions : il les vainquit, pour devenir les délices du genre humain. On a voulu douter de sa constance pour la vertu, au cas que sa vie se fût prolongée ; pourquoi calomnier le néant d'un avenir si vain qui n'a pas même été?

On appliqua à Titus et à Vespasien les prophéties qui annonçaient des conquérants venus de la Judée. Le Messie devait être un prince de paix : en conséquence, Vespasien fit bâtir Rome, et consacrer à la Paix éternelle un temple qui vit toujours la guerre, et dont les fondements, mis à nu aujourd'hui, ont à peine résisté aux assauts du temps. Le véritable prince de paix était le roi de ce nouveau peuple qui croissait et multipliait dans les catacombes, sous les pieds du vieux monde passant au-dessus de lui.

Saint Clément écrivit aux Corinthiens pour les inviter à la concorde. Il raconte que saint Pierre avait souffert plusieurs fois; que saint Paul, battu de verges et lapidé, avait été jeté dans les fers *à sept reprises différentes*. Il indique l'ordre dans le ministère ecclésiastique, les oblations, les offices, les solennités : Dieu a envoyé Jésus-Christ, Jésus-Christ les apôtres; les apôtres ont établi les évêques et les diacres.

La religion accrut sa force sous les règnes de Vespasien et de Titus, par la consommation d'un des oracles écrits aux livres saints : Jérusalem périt.

La guerre de Judée avait commencé sous Néron. La multitude des Juifs qui se trouva à Jérusalem l'an 66 de Jésus-Christ, pour la fête des azymes, fut comptée par le nombre des victimes pascales : il se trouva qu'on en avait immolé deux cent cinquante-six mille cinq cents. Dix et quelquefois vingt convives s'assemblaient

pour manger un agneau, ce qui donnait, pour dix seulement, deux millions cinq cent cinquante-six mille assistants purifiés.

Des prodiges annoncèrent la destruction du temple : une voix avait été entendue, qui disait : *Sortons d'ici.* Jésus, fils d'Ananus, courant autour des murailles de la ville assiégée, s'était écrié : « *Malheur, malheur sur* « *la ville! malheur sur le temple! malheur sur le* « *peuple! malheur sur moi!* » Famine, peste et guerre civile au dedans de la cité; au dehors, les soldats romains crucifiaient tout ce qui voulait s'échapper : les croix manquèrent, et la place pour dresser les croix. On éventrait les fugitifs, pour fouiller dans leurs entrailles l'or qu'ils avaient avalé. Six cent mille cadavres de pauvres furent jetés dans les fossés, par-dessus les murailles. On changeait les maisons en sépulcres; et quand elles étaient pleines on en fermait les portes. Titus, après avoir pris la forteresse Antonia, attaqua le temple le 17 juillet 70 de Jésus-Christ, jour où le sacrifice perpétuel avait cessé, faute de mains consacrées pour l'offrir. Marie, fille d'Éléazar, rôtit son enfant et le mangea, dans la ville où une autre Marie avait enseveli son fils. Jésus-Christ avait dit aux femmes de Jérusalem, après le prophète : « Un jour viendra où l'on dira : « Heureuses les entrailles stériles et les mamelles qui « n'ont pas allaité ! »

Le temple fut brûlé le 8 d'août de cette année 70, ensuite la ville basse incendiée, et la ville haute emportée d'assaut. Titus fit abattre ce qui restait du temple et de la ville, excepté trois tours; on promena la charrue sur les ruines. Telle fut la grandeur du butin, que le prix de l'or baissa de moitié en Syrie. Onze cent mille

Juifs moururent pendant le siége, quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus; à peine trouvait-on des acheteurs pour ce vil troupeau. A la fête de la naissance de Domitien, à celle de l'anniversaire de l'avénement de Vespasien à l'empire (24 octobre 70 et 1^er^ juillet 71), plusieurs milliers de Juifs périrent par le feu et les bêtes, ou par la main les uns des autres, comme gladiateurs. A Rome, Titus et son père triomphèrent de la Judée : Jean et Simon, chefs des Juifs de Jérusalem, marchaient enchaînés derrière le char. Des médailles frappées en mémoire de cet événement représentent une femme enveloppée d'un manteau, assise au pied d'un palmier, la tête appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée captive.*

Les chrétiens trouvaient dans cette catastrophe d'autres sujets d'étonnement que la multitude païenne : il n'y avait pas trois années que saint Pierre était enseveli au Vatican; saint Jean, qui avait vu pleurer Jésus-Christ sur Jérusalem, vivait encore; peut-être même, selon quelques traditions, la mère du Fils de l'Homme était encore sur la terre; elle n'avait point encore accompli son assomption, en laissant dans sa tombe, au lieu de ses cendres, sa robe virginale ou une manne céleste.

Les Juifs furent dispersés : témoins vivants de la parole vivante, ils subsistèrent, miracle perpétuel, au milieu des nations. Étrangers partout, esclaves dans leur propre pays, ils virent tomber ce temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, comme mes yeux ont pu s'en convaincre. Une partie de leur population enchaînée vint élever à Rome cet autre monument où devaient mourir les chrétiens. Le ciseau sculpta, sur un arc de

triomphe qu'on admire encore, les ornements qui brillaient aux pompes de Salomon, et dont, sans ce hasard, nous ignorerions la forme : l'orgueil d'un prince romain et le talent d'un artiste grec ne se doutaient guère qu'ils fournissaient une preuve de plus de la grandeur de la nation vaincue et de ses mystérieuses destinées. Tout devait servir, gloire et ruines, à rendre éternelle la mémoire du peuple que Moïse forma, et qui vit naître Jésus-Christ.

Le Capitole, incendié dans les désordres qui signalèrent la fin de Vitellius, était la proie des flammes presque au moment où le temple de Jérusalem brûlait. Domitien fit dans la suite la dédicace du nouveau Capitole : l'autel de la servitude y remplaça celui de la liberté ; on eut encore le malheur de n'y pouvoir rétablir l'image fameuse du chien, dont les gardiens répondaient sur leur vie. Soixante millions furent employés à la seule dorure de cet édifice. Jupiter, en vendant tout l'Olympe, disait Martial, n'aurait pu payer le vingtième de cette somme. Le dieu des Juifs avait prononcé la destruction de son temple, et Julien essaya vainement de le relever.

La grande peste, et l'éruption du Vésuve qui fit périr Pline le naturaliste, sont de cette époque.

Ébion, Cérinthe, Ménandre, disciples de Simon, allaient prêchant leurs hérésies. Les philosophes furent de nouveau exclus de Rome. C'étaient Euphrate, Tyrien, d'abord ami et ensuite adversaire d'Apollonius de Tyane; Démétrius le cynique, Artémidore, Damis le pythagoricien, Épictète le stoïcien, Lucien l'épicurien, Diogène le jeune cynique, Héras et Dion de Prusc. Musonius seul trouva grâce auprès de Vespasien.

Le pape Clément acheva de gouverner l'Église la soixante-dix-septième année de Jésus-Christ; il céda sa chaire à saint Anaclet ou Clet, pour éviter un schisme. On attribue à saint Clément les ouvrages les plus anciens après les livres canoniques.

Jamais frère ne ressembla moins à son frère que Domitien à Titus. Sous Domitien, les peuplades du Nord, pressées peut-être par le grand corps des Goths qui s'approchaient, remuèrent aux frontières de l'Empire. Domitien fut battu par les Quades et les Marcomans en Germanie; il acheta la paix de Décébale, chef des Daces, en lui payant une espèce de redevance annuelle. Ce premier exemple de faiblesse profita aux barbares: selon les temps et les circonstances, ils continuèrent à vendre aux empereurs une paix dont le prix leur servait ensuite à recommencer la guerre.

Domitien vaincu ne s'en décerna pas moins les honneurs du triomphe : il prit avec raison le surnom de *Dacique*. Il donna des jeux, se consacra des statues, et se traîna dans la gloire, où d'autres empereurs s'étaient précipités.

Ses armes furent plus heureuses dans la Grande-Bretagne. Agricola battit les Calédoniens, et sa flotte tourna l'île au septentrion.

Un coup funeste fut porté à l'empire par l'augmentation de la paye des soldats; leur influence déjà trop considérable s'accrut; le gouvernement dégénéra en république militaire. Il faut toujours que la liberté, d'elle-même impérissable, se retrouve quelque part.

Domitien persécuta les philosophes, que l'on confondait avec les chrétiens : ils se retirèrent à l'extrémité des Gaules; dans les déserts de la Libye et chez les

Scythes. Apollonius, interrogé par Domitien, montra du courage et une rude franchise.

On commença à voir de tous côtés la succession des évêques : à Alexandrie, Abilius succéda à saint Marc; à Rome, saint Évariste à saint Clet; Alexandre Ier ou Sixte Ier, à saint Évariste. Vers la fin de son règne, Domitien se jeta sur les fidèles. L'apôtre saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, eut sa vision. Flavius Clément, consul et cousin germain de l'empereur, qui destinait les deux enfants de Clément à l'empire, avait embrassé la foi et fut décapité. L'Évangile faisait des progrès dans les hauts rangs de la société.

Domitien assassiné, Nerva ne parut après lui que pour abolir le crime de lèse-majesté, punir les délateurs, et appeler Trajan à la pourpre : trois bienfaits qui lui ont mérité la reconnaissance des hommes.

Sous le règne de Trajan, l'Empire s'éleva à son plus haut point de prospérité et de puissance. Cet admirable prince n'eut que la faiblesse des grands cœurs : il aima trop la gloire. Vainqueur de Décébale, il réduisit la Dacie en province. Cette conquête, qui fut un sujet de triomphe, devait être un sujet de deuil, car elle détruisit le dernier peuple qui séparait les Goths des Romains. Trajan porta la guerre en Orient, donna un roi aux Parthes, prit Suse et Ctésiphon, soumit l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie, descendit au golfe Persique, vit la mer des Indes, se saisit d'un port sur les côtes de l'Arabie : après tout cela il mourut, et son successeur, soit sagesse, soit jalousie, abandonna ses conquêtes.

Il faut placer à la dernière année du premier siècle de l'ère chrétienne la mort de saint Jean à Éphèse ; il ne

se nommait plus lui-même, dans ses dernières lettres, que le *vieillard* ou le *prêtre*, du mot grec *presbyteros*. « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. » Telles étaient ses seules instructions. Il avait assisté à la Passion soixante-six ans auparavant. Saint Jude, saint Barnabé, saint Ignace, saint Polycarpe, se faisaient connaître par leurs doctrines. Les successions des évêques étaient toujours plus abondantes et plus connues : Ignace et Héron à Antioche, Cerdon et Primin à Alexandrie. Après le pape Évariste vinrent Alexandre, Sixte, et Télesphore, martyr.

Les chrétiens souffrent sous Trajan, non précisément comme chrétiens, mais comme faisant partie de sociétés secrètes. Une lettre de Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, fixe l'époque où les chrétiens commencent à paraître dans l'histoire générale. « . . . . « . . . . On a proposé un libelle sans nom d'auteur, « contenant les noms de plusieurs qui nient d'être « chrétiens, ou de l'avoir été. Quand j'ai vu qu'ils « invoquaient les dieux avec moi, et offraient de l'en- « cens et du vin à votre image, que j'avais exprès fait « apporter avec les statues des dieux, et de plus qu'ils « maudissaient le Christ, j'ai cru devoir les renvoyer; « car on dit qu'il est impossible de contraindre à rien « de tout cela ceux qui sont véritablement chrétiens.... « Voici à quoi ils disaient que se réduisait leur faute « ou leur erreur : qu'ils avaient accoutumé de s'as- « sembler un jour avant le soleil levé, et de dire « ensemble, à deux chœurs, un cantique en l'honneur « du Christ, comme d'un dieu; qu'ils s'obligeaient « par serment, non à un crime, mais à ne commettre « ni larcin, ni vol, ni adultère, ne point manquer à

« leur parole et ne point dénier un dépôt ; qu'ensuite « ils se retiraient; puis se rassemblaient pour prendre « un repas, mais ordinaire et innocent · encore avaient- « ils cessé de le faire depuis mon ordonnance, par « laquelle, suivant vos ordres, j'avais défendu les as- « semblées.... La chose m'a paru digne de consul- « tation, principalement à cause du nombre des ac- « cusés; car on met en péril plusieurs personnes de « tout âge, de tout sexe et de toute condition. Cette su- « perstition a infecté non-seulement les villes, mais « les bourgades et la campagne, et il semble que l'on « peut l'arrêter et la guérir. Du moins il est constant « que l'on a recommencé à fréquenter les temples pres- « que abandonnés, à célébrer les sacrifices solennels « après une grande interruption, et que l'on vend par- « tout des victimes, au lieu que peu de gens en ache- « taient. D'où on peut aisément juger la grande quan- « tité de ceux qui se corrigent, si on donne lieu au re- « pentir. »

L'univers chrétien a depuis longtemps démenti les espérances de Pline. Mais quels rapides et étonnants progrès! Les temples abandonnés! on ne trouve déjà plus à vendre les victimes! et l'évangéliste saint Jean venait à peine de mourir!

Trajan, dans sa réponse au gouverneur, dit qu'on ne doit pas rechercher les chrétiens; mais que, s'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir : quant aux libelles sans nom d'auteur, ils ne peuvent fournir matière à accusation ; les poursuivre serait d'un très-mauvais exemple et indigne du siècle de Trajan.

L'histoire offre peu de documents plus mémorables que cette correspondance d'un des derniers écrivains

classiques de Rome et d'un des plus grands princes qui aient honoré l'Empire, touchant l'état des premiers chrétiens.

Adrien maintint la paix en l'achetant des barbares, peut-être parce que son prédécesseur avait trouvé plus honorable et plus sûr d'employer le même argent à leur faire la guerre. Naturellement envieux des succès, il ne pardonna pas plus à Apollodore l'architecte qu'à Trajan l'empereur. Voyageur couronné, grand administrateur, ami des arts dont il renouvela le génie, il visita les lieux célèbres de son empire : l'histoire a remarqué qu'il évita de passer à Italica, son obscure patrie. Il persécuta ses amis, quitta le monde en plaisantant sur son âme, et laissant aux Romains, dignes du présent, un dieu de plus, Antinoüs.

Ce prince avait fait une divinité, et pensa lui-même être rejeté de l'Olympe : ce fut avec peine qu'Antonia obtint pour lui cette apothéose, par qui les maîtres du monde prolongeaient l'illusion de leur puissance.

Les hérésies se multipliaient : Saturnin, Basilide, Carpocras, les gnostiques avaient paru. La calomnie croissait contre les chrétiens; ils occupaient fortement le gouvernement et l'opinion publique. Le peuple les accusait de sacrifier un enfant, d'en boire le sang, d'en manger la chair; de faire, dans leurs assemblées secrètes, éteindre les flambeaux par des chiens, et de s'unir dans l'ombre, au hasard, comme des bêtes.

Les philosophes, de leur côté, attaquaient le judaïsme et le christianisme, regardant le premier comme la source du second. Alors les fidèles commencèrent à écrire et à se défendre : Quadrat, évêque d'Athènes, présenta son apologie à Adrien; et Aristide, autre

Athénien, publia une autre apologie. Adrien fit suspendre la persécution. Eusèbe nous a conservé la lettre qu'il écrivit à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie : « Si quelqu'un accuse les chrétiens, disait-il, et prouve « qu'ils font quelque chose contre les lois, jugez-les « selon la faute; s'ils sont calomniés, punissez le ca- « lomniateur. »

Adrien établit des colons à Jérusalem, et bâtit parmi ses débris une ville nommée Ælea Capitolina. Des Juifs, assemblés dans cette cité nouvelle, se révoltèrent encore, et furent exterminés. La Judée se changea en solitude ; on défendit aux Israélites dispersés d'entrer à Jérusalem, ni même de la regarder de loin, tant était insurmontable leur amour pour Sion ! Une idole de Jupiter fut placée au Saint-Sépulcre, une Vénus de marbre élevée sur le Calvaire, un bois planté à Bethléem : la consécration à Adonis de la crèche où Jésus était né profana ces lieux d'innocence.

L'hérésie de Valentin, le martyre de saint Symphorose et de ses sept fils à Tibur, pour la dédicace des jardins et des palais d'Adrien, terminèrent à l'égard des chrétiens le règne de cet empereur.

Antonin fut de tous les empereurs le plus aimé et le plus respecté des peuples voisins de l'Empire. Grand justicier, il eut avec Numa quelques traits de ressemblance ; son caractère de piété le rendit plus propre au gouvernement que ne l'avaient été les Titus et les Trajan : la science des lois est liée à celle de la religion.

Sous Antonin, les deux hérésiarques Marcion et Apelles parurent ; Justin, philosophe chrétien, publia sa première apologie, adressée à l'empereur, au sénat et au peuple romain. Il parla des mystères sans dégui-

sement.. Sainte Félicité confessa le Christ avec ses fils.

Marc-Aurèle aimait la paix par caractère et philosophie, et il eut à soutenir de nombreuses guerres avec les barbares. Les Quades, qui se perdirent dans la ligue des Franks, menacèrent l'Italie d'une irruption; les Marcomans, ou plutôt une confédération des peuples germains refoulée par les Goths, et d'autres peuples qui pesaient sur eux, cherchaient des établissements dans l'Empire. Ils avaient profité du moment où les légions romaines étaient occupées à défendre l'Orient contre les Parthes : la grande invasion approchait, et le monde commençait à s'agiter. Marc-Aurèle ayant associé à l'empire son frère adoptif Marcus Verus, repoussa avec lui les agresseurs : les Marcomans et les Quades furent vaincus. A la suite de ces guerres, cent mille prisonniers furent rendus aux Romains, et des colonies de barbares formées dans la Dacie, la Pannonie, les deux Germanies, et jusqu'à Ravenne en Italie. Celles-ci se soulevèrent, et apprirent aux Romains ce qu'ils auraient à craindre de pareils laboureurs. Cent mille prisonniers rendus supposent déjà chez les nations septentrionales une puissance et une régularité de gouvernement auxquelles on n'a pas fait assez d'attention.

Les arts et les lettres brillèrent d'un dernier éclat sous les règnes de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle : c'est le second siècle de la littérature latine, dans laquelle il faut comprendre ce que fournit le génie expirant de la Grèce soumise aux Romains. Alors parurent Tacite, les deux Pline, Suétone, Florus, Galien, Sextus Empiricus, Plutarque, Ptolémée, Arien, Pausanias, Appien, Marc-Aurèle et Épictète, l'un

empereur, l'autre esclave ; et enfin Lucien, qui se rit des philosophes et des dieux.

Marc-Aurèle mourut sans avoir pu terminer complétement la guerre des barbares, et après avoir été obligé d'étouffer la révolte des colonies militaires. Il laissa l'empire à Commode son fils : faute de la nature, que la philosophie aurait dû prévenir.

Si les Romains furent longtemps redevables du succès de leurs armes à la discipline, à l'organisation des légions, à la supériorité de l'art militaire, ils le durent encore à cette nécessité où se trouvait le légionnaire de combattre dans tous les climats, de se nourrir de tous les aliments, de s'endurcir par de longues et pénibles marches. Les peuples de l'Europe moderne (la nation française exceptée, pendant les dernières conquêtes de sa révolution), les peuples de l'Europe moderne, divisés en petits États, ont presque toujours combattu contre leurs voisins, ou sur le sol paternel, à peu de distance de leurs foyers. Mais l'empire romain renfermait dans son sein le monde connu ; ces soldats passaient des rivages du Danube et du Rhin à ceux de l'Euphrate et du Nil, des montagnes de la Calédonie, de l'Helvétie et de la Cantabrie à la chaîne du Caucase, du Taurus et de l'Atlas ; des mers de la Grèce aux sables de l'Arabie et aux campagnes des Numides. On entreprend aujourd'hui de longs et périlleux voyages dans les pays que les légions parcouraient pour changer de garnison : ces entreprises d'outre-mer, qui rendirent les croisades si célèbres, n'étaient pour les Romains que le mouvement d'un corps de troupes qui, parti de la Batavie, allait relever un poste à Jérusalem. Le général qui se transportait sur des terrains

si divers, qui, forcé d'employer les ressources du lieu, se servait du chameau et de l'éléphant sous le palmier, du mulet et du cheval sous le chêne, accroissait son expérience et son génie avec le vol de ses aigles.

Le monde romain n'offrait point un aspect uniforme; les peuples subjugués avaient conservé leurs mœurs, leurs coutumes, leurs langues, leurs dieux indigènes, leurs lois locales; au dehors, on ne s'apercevait de la domination étrangère que par les voies militaires, les camps fortifiés, les aqueducs, les ponts, les amphithéâtres, les ares de triomphe, les inscriptions latines gravées aux monuments des républiques et des royaumes incorporés à l'Empire; au dedans, l'administration civile, fiscale et militaire, les préfets et les proconsuls, les municipalités et les sénats, la loi générale qui dominait les justices particulières, annonçaient un commun maître. Les Romains n'avaient imposé à la terre domptée que leurs armes, leur code, et leurs jeux.

Marc-Aurèle, stoïcien, n'aimait pas les disciples de la croix, par une sorte de rivalité de secte: « Il faut « être toujours prêt à mourir, dit-il dans une de ses « maximes, en vertu d'un jugement qui nous soit « propre, non au gré d'une pure obstination comme « les chrétiens. » Il y eut plusieurs martyrs sous son règne : Polycarpe à Smyrne, Justin à Rome, après avoir publié sa seconde apologie; les confesseurs de Vienne et de Lyon, à la tête desquels brilla Pothin, vieillard plus que nonagénaire, remplacé dans la chaire de Lyon par Irénée.

A cette époque, les apologistes, tels qu'Athénagore, changèrent de langage, et d'accusés devinrent accusateurs : en défendant le culte du vrai Dieu, ils attaquè-

rent celui des idoles. D'une autre part, les magistrats ne furent pas les seuls promoteurs des persécutions ; les peuples les demandèrent : le soulèvement des masses à Vienne, à Lyon, à Autun, multiplia les victimes dans les Gaules; ce qui prouve que les chrétiens n'étaient plus une petite secte bornée à quelques initiés, mais des hommes nombreux qui menaçaient l'ancien ordre social, qui armaient contre eux les vieux intérêts et les antiques préjugés. La légion Fulminante était en partie composée de disciples de la nouvelle religion; elle fut la cause d'une victoire remportée en 174 sur les Sarmates, les Quades et les Marcomans ; victoire retracée dans les bas-reliefs de la colonne Antonine : selon Eusèbe, Marc-Aurèle reconnut devoir son succès aux prières des soldats du Christ.

L'Évangile avait fait de tels progrès, que Méliton, évêque de Sordis en Asie, disait à Marc-Aurèle, dans une requête : « On persécute à présent les serviteurs de « Dieu.... Notre philosophie était répandue auparavant chez les barbares; vos peuples, sous le règne « d'Auguste, en reçurent la lumière, et elle porta « bonheur à votre empire. »

Un roi des Bretons, tributaire des Romains, écrivit, l'an 170, au pape Éleuthère, successeur de Soter, pour lui demander des missionnaires : ceux-ci portèrent la foi aux peuplades britanniques, comme le moine Augustin, envoyé par Grégoire le Grand, prêcha depuis l'Évangile aux Saxons, vainqueurs des Bretons.

Marc-Aurèle avait toutefois trop de modération pour s'abandonner entièrement à l'esprit de haine dont étaient animées les écoles philosophiques : il écrivit, la dixième année de son règne, à la communauté du

peuple de l'Asie Mineure assemblée à Éphèse, une lettre de tolérance. Il alla même plus loin que ses devanciers, car il disait : « Si un chrétien est attaqué « comme chrétien, que l'accusé soit renvoyé absous, « quand même il serait convaincu d'être chrétien, et « que l'accusateur soit poursuivi. » Mais il était difficile à lui de lutter contre la superstition et la philosophie, entrées dans une alliance contre nature pour détruire un ennemi commun.

Les marcionites, les montanistes, les marcosiens, jetèrent une nouvelle confusion dans la foi.

Avec Marc-Aurèle finit l'ère du bonheur des Romains sous l'autorité impériale, et recommencent des temps effroyables, d'où l'on ne sort plus que par la transformation de la société. Un seul fait de cette histoire la peindra. Commode et ses successeurs jusqu'à Constantin périrent presque tous de mort violente. Quand Marc-Aurèle eut disparu, les Romains se replongèrent d'une telle ardeur dans l'abjection, qu'on les eût pris pour des hommes rendus nouvellement à la liberté ; ils n'étaient affranchis que des vertus de leurs derniers maîtres.

Deux effets de la puissance absolue sur le cœur humain sont à remarquer.

Il ne vint pas même à la pensée des bons princes qui gouvernèrent le monde romain de douter de la légalité de leur pouvoir, et de restituer au peuple des droits usurpés sur lui.

La même puissance absolue altéra la raison des mauvais princes; les Néron, les Caligula, les Domitien, les Commode, furent de véritables insensés : afin de ne pas trop épouvanter la terre, le ciel donna la

folie à leurs crimes comme une sorte d'innocence.

Commode, rencontrant un homme d'une corpulence extraordinaire, le coupa en deux pour prouver sa force, et jouir du plaisir de voir se répandre les entrailles de la victime. Il se disait Hercule; il voulut que Rome changeât de nom et prît le sien; de honteuses médailles ont perpétué le souvenir de ce caprice. Commode périt par l'indiscrétion d'un enfant, par le poison que lui donna une de ses concubines, et par la main d'un athlète, qui acheva en l'étranglant ce que le poison avait commencé.

Sous le règne de Commode paraît une nouvelle espèce de destructeurs, les Sarrasins, si funestes à l'empire d'Orient.

Pertinax succède à Commode; il se montra digne du pouvoir : son ambition était de celles qu'inspire la conscience des talents qu'on a, et non l'envie des talents qu'on ne peut atteindre. Le nouvel empereur fit redemander à des barbares le tribut qu'on leur accordait, et ils le rendirent : démarche vigoureuse; mais les devanciers de Pertinax, en immolant à leurs faiblesses ou à leurs vices la dignité et l'indépendance romaines, avaient fait un mal irréparable. Pouvait-on racheter l'honneur d'un État qui allait être vendu à la criée?

Pertinax était un soldat rigide; les prétoriens le massacrèrent. L'empire est proposé au plus offrant : il se trouva deux fripiers de tyrannie pour se disputer les haillons de Tibère. Didius Julianus l'emporte sur son compétiteur par une surenchère de douze cents drachmes. Les prétoriens livrent la marchandise de cent vingt millions d'hommes à Didius. Celui-ci ne put

fournir le prix de l'adjudication, et il fut menacé d'être exécuté pour dettes. Jadis le sénat avait proclamé la vente d'un morceau du territoire de la république : c'était celle du champ où campait Annibal.

Le sénat de Didius fut pourtant honteux ; il eut peur surtout quand il apprit le soulèvement des légions ; elles avaient élu trois empereurs. On se hâta de réparer une bassesse par une cruauté ; au bout de soixante-six jours Didius déposé fut condamné à mort : « Quel crime ai-je commis? » disait-il en pleurant. Le malheureux n'avait pas eu le temps d'apprendre la tyrannie ; il ignorait qu'avoir acheté l'empire, et n'avoir ôté la vie à personne, était une contradiction qui rendait son règne impossible : homme commun, il était au-dessous de son crime.

On ne sait pourquoi Rome rougit de l'élévation de Didius Julianus, si ce n'est par un de ces mouvements de dignité naturelle qui revient quelquefois au milieu de l'abjection. Denys, à Corinthe, disait à ceux qui l'insultaient : « J'ai pourtant été roi. » Un peuple dégénéré, qui ne songeait jamais à se passer de maîtres quand il avait le pouvoir de s'en donner un, appela à l'empire Pescennius Niger, commandant en Orient ; mais Septime Sévère avait été choisi par les légions d'Illyrie, et Clodius Albinus, par les légions britanniques. Alors recommencèrent les guerres civiles : Sévère, demeuré vainqueur de Niger en trois combats en Asie, fut également heureux contre Albinus à la bataille de Lyon. Sous prétexte de punir les partisans de ce dernier, il fit mourir un grand nombre de sénateurs. Les fortunes des familles sénatoriales étaient énormes ; on ne les pouvait atteindre avec l'impôt mal entendu :

le crime de lèse-majesté fut inventé comme une loi de finances ; il entraînait la confiscation des biens. On voit des princes, en parvenant à l'empire, annoncer qu'ils ne feront mourir aucun sénateur : c'était déclarer qu'ils ne lèveraient aucune nouvelle taxe.

Sévère était né à Leptis, sur la côte d'Afrique : il se trouva que le chef des Romains parlait la langue d'Annibal. Il avait la cruauté et la foi puniques, et ne manquait pas toutefois d'une certaine grandeur. A l'imitation de Vitellius, il cassa d'abord les gardes prétoriennes ; ensuite, il les rétablit et les augmenta, en les composant des plus braves soldats des légions d'Illyrie : jusqu'alors on n'avait admis dans ce corps que des hommes tirés de l'Italie, de l'Espagne et de la Norique, provinces depuis longtemps réunies à l'Empire. Les barbares approchaient de plus en plus du trône ; nous les verrons s'élever au rang de favoris et de ministres, pour devenir empereurs.

Sévère força les sénateurs à mettre Commode au rang des dieux : « Il leur convient bien, disait-il, « d'être difficiles ! valent-ils mieux que ce tyran ? » Il importait à Sévère de ne pas laisser dégrader Commode, puisqu'il voulait livrer le monde à Caracalla. Les empereurs cherchaient par le biais de l'association, et par les titres d'Auguste et de César, à rendre la pourpre héréditaire ; mais deux corps d'armée et le sénat leur opposaient des obstacle : dans l'un de ces corps était le fait, dans l'autre le droit ; et le fait et le droit, qui souvent se combattent, s'entendaient pour jouir de ce qu'ils s'étaient approprié en dépouillant le peuple romain.

Après avoir triomphé des Parthes, Sévère, sur la fin

de sa vie, passa dans la Grande-Bretagne, battit les Calédoniens, et éleva, pour les contenir, la muraille qui porte son nom ; c'est l'époque de la fiction de Fingal.

L'empereur avait épousé Julie Lomna, née à Émèse en Syrie, femme de beauté, de grâce, d'instruction et de courage : il en eu deux fils, Caracalla et Géta, qui furent ennemis dès l'enfance. Caracalla, pressé de régner, voulut se débarrasser de son père, lorsque celui-ci était engagé dans la guerre de la Calédonie. Sévère, rentré dans sa tente, se couche, met une épée à côté de lui, et fait appeler son fils. « Si tu veux me « tuer, lui dit-il, prend cette épée, ou ordonne à Papi- « nien ici présent de m'égorger ; il t'obéira, car je te « fais empereur. »

Peu de temps après, Sévère, malade à York, et sentant sa fin venir, dit : « J'ai été tout, et rien ne vaut. » L'officier de garde s'étant approché de sa couche, il lui donna pour mot d'ordre : « Travaillons ; » et il tomba dans le repos éternel.

Les règnes de Commode, de Pertinax, de Julianus et de Sévère, virent éclater l'éloquence des premiers Pères de l'Église : parmi les Pères grecs, on trouve saint Clément d'Alexandrie (le *Maître* et les *Stromates* sont des ouvrages remplis de faits curieux); parmi les Pères latins, Tertullien est le Bossuet africain. Saint Irénée, bien qu'il écrivît en grec, déclare, dans son traité contre les hérésies, qu'habitant parmi les Celtes, obligé de parler et d'entendre une langue barbare, on ne doit point lui demander l'agrément et l'artifice du style. Il nous apprend que l'Évangile était déjà répandu par tout le monde; il cite les Églises de Germanie, de Gaule, d'Espagne, d'Orient, d'Égypte, de Lybie,

éclairées, dit-il, de la même foi comme du même soleil. Il nomme les douze évêques qui succédèrent à Rome depuis Pierre jusqu'à Éleuthère. Il affirme qu'il avait connu lui-même Polycarpe, établi évêque de Smyrne par les apôtres, lequel Polycarpe avait conversé avec plusieurs disciples qui avaient vu Jésus-Christ. C'est un des témoignages les plus formels de la tradition.

En ce temps-là, Pantenus, chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, prêcha la foi aux nations orientales : il pénétra dans les Indes; il y trouva des chrétiens en possession de l'évangile de saint Matthieu, écrit en langue hébraïque, et que cette Église tenait de l'apôtre Barthélemi.

On voit, par les deux livres de Tertullien à sa femme, que les alliances entre les chrétiens et les païens commençaient à devenir fréquentes; mais, selon l'orateur, c'étaient les plus méchants des païens qui épousaient des chrétiennes, et des plus faibles des chrétiennes qui se mariaient à des païens. Ce traité répand de grandes lumières sur la vie domestique des familles des deux religions.

Le nombre des disciples de l'Évangile s'augmenta beaucoup à Rome sous le règne de Commode, surtout parmi les familles nobles et riches. Apollonius, sénateur instruit dans les lettres et dans la philosophie, avait embrassé le culte nouveau : dénoncé par un de ses esclaves, l'esclave subit le supplice de la croix, d'après l'édit de Marc-Aurèle qui défendait d'accuser les chrétiens comme chrétiens. Mais Apollonius fut condamné à son tour à perdre la tête, parce que tout chrétien qui avait comparu devant les tribunaux, et

qui ne rétractait pas sa croyance, était puni de mort. Apollonius prononça en plein sénat une apologie complète de la religion. Le pape Éleuthère mourut, et eut pour successeur Victor, qui gouverna l'Église de Rome pendant douze ans.

L'empereur Sévère aima d'abord les chrétiens, et confia l'éducation de son fils aîné à l'un d'eux, nommé Proculus ; il protégea les membres du sénat convertis à la foi, mais il changea de conseil dans la suite, et provoqua une persécution générale : elle emporta Perpétue, Félicité, et saint Irénée avec une multitude de son peuple. Tertullien écrivit l'éloquente et célèbre apologie où il disait : « Nous ne sommes que d'hier, « et nous remplissons vos cités, vos colonies, l'armée, « le palais, le sénat, le forum : nous ne vous laissons « que vos temples. » Il publia son *Exhortation aux martyrs,* ses traités des *Spectacles,* de l'*Idolâtrie,* des *Ornements des femmes,* et son livre des *Prescriptions :* admirable ouvrage qui servit de modèle à Bossuet pour son chef-d'œuvre des *Variations.* Tertullien tomba dans l'hérésie des montanistes, qui convenait à la sévérité de son génie. Origène commençait à paraître.

Sous la persécution de Sévère, les chrétiens cherchèrent à se mettre à l'abri à prix d'argent : cet usage fut continué.

Sévère mort, Caracalla régna avec son frère Géta ; bientôt il le fit massacrer dans les bras de sa mère. Un mot de Papinien est resté : invité par l'empereur à faire l'apologie du meurtre de Géta, le jurisconsulte, moins complaisant que le philosophe Sénèque, répondit : « Il est plus facile de commettre un parricide que « de le justifier. »

Avec Caracalla reparurent sur le trône la dépravation et la cruauté : des massacres eurent lieu à Rome, dans les Gaules, à Alexandrie. Cet empereur s'appela d'abord Bassianus, du nom de son aïeul, prêtre du Soleil en Phénicie. Il quitta ce nom par ordre de Sévère, pour celui de Marc-Aurèle Antonin. Les vices de Caracalla, en contraste avec les vertus sous le patronage desquelles on le voulait mettre, ne servirent qu'à le rendre plus odieux. Le mépris du peuple fit évanouir des surnoms glorieux dans ce nom de *Caracalla,* emprunté d'un vêtement gaulois que le fils de Sévère affectait.

Sévère avait ébranlé l'État par l'introduction des barbares dans les gardes prétoriennes ; Caracalla acheva le mal en étendant le droit de citoyen à tous ses sujets : le sang romain fut dégradé de noblesse, et, par une sorte d'égalité démocratique, tout sujet, barbare ou Romain, fut admis à concourir à la tyrannie. Peu à peu les distinctions de villes libres, de colonies, de droit latin ou droit italique, s'effacèrent. En théorie, c'était un bien ; en pratique, un mal : il n'était pas question de liberté, mais d'argent ; il s'agissait, non d'affranchir les masses, mais de faire payer aux individus comme *citoyens* le vingtième sur les legs et héritages dont ils étaient exempts comme *sujets*. Les vieilles habitudes et l'homogénéité de la race se perdirent ; on troqua la force des mœurs contre l'uniformité de l'administration.

Caracalla eut, comme tant d'autres, la passion d'imiter Alexandre : ces copistes d'un héros oubliaient que la pique du Macédonien fit éclore plus de cités qu'elle n'en renversa. Sur les bords du Rhin et du Danube, Caracalla rencontra par hasard deux peuples nouveaux,

les *Goths* et les *Allemands*. Il aimait les barbares; on prétend même que, dans des conférences particulières, il leur dévoilait le secret de la faiblesse de l'Empire, secret que leur épée leur avait déjà révélé.

Passé en Asie, Caracalla visita les ruines de Troie. Pour honorer et rappeler la mémoire d'Achille, dont il se prétendait la vraie ressemblance, il voulut pleurer la mort d'un ami; en conséquence, un poison fut donné à Festus, affranchi qu'il aimait tendrement; après quoi il lui éleva un bûcher funèbre. Et comme Achille, le plus beau des Grecs, coupa sa chevelure blonde sur le bûcher de Patrocle, Caracalla, laid, petit et difforme, arracha deux ou trois cheveux que la débauche lui avait laissés, excitant la risée de soldats, qui le voyaient chercher et trouver à peine sur son front la matière du sacrifice à l'ami qu'il avait fait empoisonner.

Caracalla était malade de ses excès; son âme souffrait autant que son corps; ses crimes lui apparaissaient; il se croyait poursuivi par les ombres de son père et de son frère. Il consulta Esculape, Apollon, Sérapis, Jupiter Olympien, et il ne fut point soulagé : on ne guérit point des remords.

Macrin, préfet du prétoire, menacé par Caracalla, le fit assassiner. On croit que l'impératrice, accusée d'inceste avec Caracalla son fils, mourut d'une mort douloureuse, volontaire ou involontaire. Il ne resta rien de la famille de Sévère, dont les malheurs, malgré le dire des historiens, frappèrent peu les hommes. Dans les vieilles races, c'est la chute qui étonne; dans les races nouvelles, c'est l'élévation : les premières, en tombant, sortent de leur position naturelle; les secondes y rentrent.

Caracalla eut des temples et des prêtres. Macrin demanda des autels pour son assassiné. Les Romains débarrassés de leurs tyrans, ils en faisaient des dieux. Ces tyrans jouissaient ainsi de deux immortalités : celle de la haine publique, et celle de la loi religieuse qui consacrait cette haine.

Macrin revêtait d'un extérieur grave et d'une apparence de courage un caractère frivole et timide : il désira l'empire, l'obtint, et s'en trouva embarrassé. Il avait l'instinct du mal, il n'en avait pas le génie; impuissant à féconder ce mal, quand il avait commis un crime il ne savait plus qu'en faire : c'est ce qui arrive lorsque l'ambition dépasse la capacité, qu'une haute fortune se trouve resserrée dans un esprit étroit et dans une âme petite, au lieu de s'étendre à l'aise dans une large tête et dans un grand cœur. Après quatorze mois de règne, l'armée ôta l'empire à Macrin aussi facilement qu'elle le lui avait prêté.

Julie, femme de Septime Sévère et fille de Bassianus, avait une sœur, Julia Mæsa; celle-ci, mariée à Julius Avitus, en eut deux filles : Sœmis et la célèbre Mamée. Mamée mit au jour Alexandre Sévère, et Sœmis fut mère d'Élagabale, plus connu sous le nom altéré d'Héliogabale. Sœmis avait épousé Varius Marcellus; mais on ne sait si elle n'eut point un commerce secret avec Caracalla, et si Élégabale ne fut point la fruit de ce commerce.

Après la mort de Caracalla, Mæsa, sœur de l'impératrice Julie, se retira à Emèse avec ses deux filles Sœmis et Mamée, toutes deux veuves, et chacune ayant un fils : Élagabale avait treize ans; Alexandre, neuf. Mæsa fit donner à Élagabale la charge de grand prêtre

du Soleil. Dans ses habits sacerdotaux, il était d'une rare beauté ; on le comparait aux plus parfaites statues de Bacchus. Une légion le vit, en fut charmée, et, par les intrigues de Mæsa, le proclama empereur. Qu'on juge du caractère de l'armée : elle choisit Élagabale parce qu'il était beau, parce qu'elle le crut fils de Caracalla et de Sœmis, c'est-à-dire bâtard d'un monstre et d'une femme adultère.

Macrin dépêcha contre la légion un corps de troupes que commandait Ulpius Julianus. Celui-ci, abandonné de ses troupes, périt par un assassinat. Un soldat lui coupa la tête, l'enveloppa, en fit un paquet qu'il cacheta avec le sceau de Julianus, et la présenta à Macrin comme la tête d'Élagabale : Macrin déroula le paquet sanglant, et reconnut que cette tête demandait la sienne. Après avoir perdu une bataille contre son rival, qui déploya de la valeur, il s'enfuit, fut arrêté et massacré. Son fils, qu'il envoyait au roi des Parthes, éprouva le même sort.

Élagabale régna donc. Il fallait que toutes les passions et tous les vices passassent sur le trône, afin que les hommes consentissent à y placer la religion, qui condamnait tous les vices et toutes les passions.

Rome vit arriver un jeune Syrien, prêtre du Soleil, le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne, des sandales ornées de pierres gravées; ce jeune Syrien, entouré d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains et de naines, dansant et marchant à reculons devant une pierre triangulaire. Élagabale vint régner aux foyers du vieil Horace,

rallumer le feu chaste de Vesta, prendre le bouclier sacré de Numa, et toucher les vénérables emblèmes de la sainteté romaine.

Au milieu de tant de règnes exécrables, celui d'Élagabale se distingue par quelque chose de particulier. Ce que l'imagination des Arabes a produit de plus merveilleux en fêtes, en pompes, en richesses, ne semble qu'une tradition confuse du règne du prêtre du Soleil : vous verrez ces détails à l'article des mœurs des Romains. Le vice qui gouverna plus particulièrement le monde sous Élagabale fut l'impudicité : ce prince choisissait les agents du pouvoir d'après les qualités qui les rendaient propres à la débauche; dédaignant les distinctions sociales ou les avantages du génie, il plaçait la souveraineté politique dans la puissance qui tient le plus de l'instinct de la brute.

Il arriva qu'ayant pris plusieurs maris, il se donna pour maître tantôt un cocher du cirque, tantôt le fils d'un cuisinier. Il se faisait saluer du titre de *domina* et d'*impératrice;* il s'habillait en femme, travaillait à des ouvrages en laine. Homme et femme, prostitué et prostituée, il n'aurait pas été plus pur quand il se fût consacré au culte de Cybèle, comme il en eut la pensée. Il donna un siége à sa mère dans le sénat auprès des consuls, et créa un sénat de femmes qui délibéraient sur la préséance, les honneurs de cour et la forme des vêtements.

Élagabale n'était pas cependant dépourvu de courage. Le pressentiment d'une courte vie le poursuivait : il avait préparé pour se tuer, à tout événement, des cordons de soie, un poignard d'or, des poisons renfermés dans des vases de cristal et de porphyre, une

cour intérieure pavée de pierres précieuses, sur lesquelles il comptait se précipiter du haut d'une tour. Ces ressources lui manquèrent; il vécut dans des lieux infâmes, et fut tué dans des latrines avec sa mère. On lui coupa la tête; son cadavre, traîné jusqu'à un égout, ne put entrer dans l'ouverture trop étroite; ce hasard valut à Élagabale les honneurs du Tibre, d'où il reçut le surnom de *Tiberinus,* équivoque qui signifiait *le noyé dans le Tibre* ou le *petit Tibère :* ainsi les Romains jouaient avec leur infamie. Quand le despotisme descend si bas que sa dégradation lui ôte sa force, les esclaves respirent un moment : dans les temps d'opprobre, le mépris tient quelquefois lieu de liberté. N'oublions pas, afin d'être juste, qu'Élagabale était un enfant; il n'avait guère que vingt-deux ans quand il fut massacré, et il avait déjà régné trois ans, neuf mois et quatre jours : sa mère, son siècle, et la nature du gouvernement dont il devint le chef, le perdirent.

Les mêmes femmes dont l'ambition s'était trouvée mêlée au règne de Caracalla, de Macrin et d'Élagabale contribuèrent à la chute de ce dernier prince, et amenèrent l'inauguration de son successeur. Sœmis avait déterminé son fils à créer auguste son cousin Alexandre. Élagabale, jaloux de la vertu d'Alexandre, essaya d'abord de le corrompre; n'y pouvant réussir il le voulut tuer : Mamée, pour le sauver, le conduisit au camp des prétoriens. Une réconciliation eut lieu, et dura peu. Élagabale massacré, son cousin reçut la pourpre.

Chaque empereur, en passant au trône, y laissait quelque chose pour la destruction de l'Empire : le luxe qu'Élagabale avait exagéré dans les ameublements, les

vêtements et les repas, resta. A dater de ce règne, la profusion de la soie et de l'or, les largesses aux légions allèrent croissant. Le prince syrien avait fait frapper des pièces d'or, les unes doubles et quadruples des anciennes, les autres ayant dix, cinquante, cent fois cette valeur : il distribuait cette monnaie aux soldats, à l'exemple de ses prédécesseurs ; mais comme il comptait par le nombre et non par le poids des pièces, il centuplait quelquefois le prix du présent : or, pour changer les mœurs d'un État, il suffit d'en changer les fortunes.

L'*empereur* Élagabale n'étant plus, on renvoya en Syrie le *dieu* Élagabale, introduit à Rome avec son grand prêtre. Un décret interdit à jamais l'entrée du sénat aux femmes. Les essais du despote d'Asie n'en avilirent pas moins les antiques institutions : Jupiter Capitolin avait cédé sa place au Soleil, et une femme avait siégé dans des sénatus-consultes La religion est si nécessaire à la durée des États, que, même lorsqu'elle est fausse, elle entraîne en s'écroulant l'édifice politique. L'ancienne société périt avec le polythéisme ; mais dans son sein s'est élevé un autre culte prêt à remplacer le premier, et à devenir le fondement d'une société nouvelle.

Alexandre Sévère, prince économe et de bon sens, consacra presque tout son règne à des réformes : dans les vieux gouvernements, l'administration se perfectionne à mesure que les mœurs se détériorent : la civilisation passe de l'âme au corps. Malheureusement Alexandre ne put détruire le mal que le temps avait fait les légions, séditieuses et avides, ne pouvaient plus être réformées que par le feu des barbares. Sous

la quatrième année du règne de ce prince, on place une révolution en Orient.

Après qu'Alexandre le Grand eut passé, et que les Romains, sans les couvrir, se furent répandus sur ses traces, la monarchie des Parthes se forma. Artaban, dernier rejeton de la dynastie des Arsacides, était encore sur le trône lorsque Alexandre Sévère fut mis à la tête du monde romain. Artaban avait été ingrat envers un de ses sujets, qui ne fut pas assez généreux pour pardonner l'ingratitude : il se révolte contre son maître, le renverse, et s'assied dans sa place. Il se nommait Artaxercès. Fils adultérin de la femme d'un tanneur et d'un soldat, il prétendit descendre des souverains de Babylone : on ne conteste point la noblesse des vainqueurs; il fut ce qu'il voulut être. Proclamé l'héritier et le vengeur de Darius, il fit quitter à sa nation le nom des Parthes pour reprendre celui des Perses, établit un empire fatal à Rome, lequel, après avoir duré quatre cent vingt-cinq ans, fut renversé par les Sarrasins.

Non content d'avoir affranchi sa patrie, Artaxercès redemanda aux Romains les provinces qu'ils occupaient dans l'Orient : voulait-il se faire légitimer par la gloire? On ne sait si Alexandre Sévère vainquit Artaxercès, mais il revint à Rome et triompha. De là il se rendit dans les Gaules. Les mouvements des Goths et des Perses, aux deux extrémités de l'Empire, avaient obligé les Romains à porter leurs principales forces sur le Danube et sur l'Euphrate, et à retirer cinq des huit légions qui gardaient les bords du Rhin.

L'invasion des chrétiens suivait parallèlement celle des barbares. Mamée, mère d'Alexandre, professait

peut-être la religion nouvelle; du moins inspira-t-elle à son fils un grand respect pour cette religion. Il adorait, dans une chapelle domestique, l'image de Jésus-Christ, entre celle d'Apollonius de Tyane, d'Abraham et d'Orphée. A l'exemple de la communauté chrétienne, qui publiait les noms des prêtres et des évêques avant leur ordination; il promulguait les noms des gouverneurs de provinces, afin que le peuple pût blâmer ou approuver le choix impérial. Il prenait pour règle de conduite la maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu « ne veux pas qu'on te fasse. » Il avait ordonné qu'elle fût gravée dans son palais et sur les murs des édifices publics. Quand le crieur châtiait un coupable, il lui répétait la sentence favorite d'Alexandre : une seule parole de l'Évangile créait un prince juste au milieu de tant de princes iniques.

Mais les jurisconsultes placés dans les conseils et dans les charges de l'État, Sabin, Ulpien, Paul, Modestin, étaient ennemis des disciples de la croix; leur culte paraissait à ces magistrats, amateurs et gardiens du passé, une nouveauté destructive des anciennes lois et des vieux autels. Ulpien avait formé le septième livre d'un traité sur *le devoir d'un consul,* des édits statuant les délits à punir, et les peines à infliger aux chrétiens.

Ulpien, préfet du prétoire, égorgé de la main de ses soldats, avait été disciple de Papinien. On compte ensuite Paul et Modestin : à ce dernier s'éteint le flambeau de cette jurisprudence dont les oracles furent recueillis par Théodose le jeune et par Justinien. Au surplus, si les belles lois attestent le génie d'un peuple, elles accusent aussi ses mœurs, comme le remède dénonce le

mal. Au commencement les Romains n'eurent point de lois écrites : sous leurs trois derniers rois, une quarantaine de décisions furent recueillies sous le nom de code Papirien. Les Douze Tables composant en tout cent cinquante textes (soit qu'elles aient été ou non empruntées à la Grèce et expliquées par l'exilé Hermodore), suffirent à la république tant qu'elle conserva la vertu. Vinrent ensuite, toujours sous la république, le droit Favien et le droit Ælien. Avec Auguste commença, sous l'empire, la loi *Regia* qu'on a niée; et successivement s'entassèrent les diverses constitutions des empereurs jusqu'aux codes Grégorien et Hermogénien. Alors les Romains corrompus n'eurent plus assez des *sénatus-consultes*, des *plébiscites*, des *édits des princes*, des *édits des prêteurs*, des *décisions des jurisconsultes* et du *droit coutumier*. La famille en vieillissant multipliait les cas de jurisprudence : l'esprit des tribunaux se subtilisait à mesure que s'enchevêtraient les rapports des choses et des individus. Deux mille volumes, compilés par Tribonien, forment le corps du droit romain sous le nom de *Code*, de *Digeste* ou *Pandectes*, d'*Institutes* et de *Novelles*, sans parler du droit grec-romain, ou de la paraphrase de Théophile, et des sept volumes in-folio des *Basiliques*, ouvrage des empereurs Basile, Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète; solide masse qui a survécu à Rome, mais qui n'a pu l'arc-bouter assez pour l'empêcher de crouler. La société vit plus par les mœurs que par les lois, et les nations qui ne sauvent pas leur innocence périssent souvent avec leur sagesse.

Pendant les règnes de Sévère, de Caracalla, de Macrin, d'Élagabale et d'Alexandre, le pape Zéphirin

succéda à Victor, martyr, Calixte à Ziphirin, Urbain à Calixte, et Pontien à Urbain. Minutius Félix écrivit son dialogue pour la défense du christianisme. Minutius se promène un matin au bord de la mer à Ostie avec Octavius chrétien, et Cécilius attaché au paganisme : les trois interlocuteurs regardent d'abord des enfants qui s'amusaient à faire glisser des cailloux aplatis sur la surface de l'eau; ensuite Minutius s'assied entre ses deux amis. Cécilius, qui avait salué une idole de Sérapis, demande pourquoi les chrétiens se cachent, pourquoi ils n'ont ni temples, ni autels, ni images? quel est leur Dieu? d'où vient-il? où est-il, ce Dieu unique, solitaire, abandonné, qu'aucune nation libre ne connaît, Dieu de si peu de puissance qu'il est captif des Romains avec ses adorateurs? Les Romains, sans ce Dieu, règnent et jouissent de l'empire du monde. Vous, chrétiens, vous n'usez d'aucuns parfums; vous ne vous couronnez point de fleurs; vous êtes pâles et tremblants; vous ne ressusciterez point comme vous le croyez, et vous ne vivez pas en attendant cette résurrection vaine.

Octavius répond que le monde est le temple de Dieu, qu'une vie pure et les bonnes œuvres sont le véritable sacrifice. Il réfute l'objection tirée de la grandeur romaine, et tourne à leur avantage le reproche de pauvreté adressé aux disciples de l'Évangile : Cécilius se convertit. Peu de dialogues de Platon offrent une plus belle scène et de plus nobles discours.

Origène, fils d'un père martyr, ouvrit à Alexandrie son école chrétienne; il y enseignait toutes sortes de sciences. Mamée, mère de l'empereur, le voulut voir; les païens et les philosophes assistaient à ses cours,

lui dédiaient des ouvrages, et le vantait dans leurs écrits. Il avait appris l'hébreu; il étudiait encore l'Écriture dans la version des Septante, et dans les trois versions grecques d'Aquila, de Théodosion et de Symmaque. Il composa un si grand nombre d'ouvrages, que sept sténographes étaient occupés à écrire chaque jour sous sa dictée : on connaît sa faute et sa condamnation. Il eut le génie, l'éloquence et le malheur d'Abélard, sans le devoir à une passion humaine; il n'eut de faiblesse que pour la science et la vertu. C'est dans Origène que s'opéra la transformation du philosophe païen dans le philosophe chrétien : sa méthode était d'une clarté infinie, sa parole d'un grand charme. D'autres écrivains ecclésiastiques se firent aussi remarquer alors, en particulier Hippolyte, martyr et peut-être évêque d'Ostie : il inventa, à l'effet de trouver le jour de Pâques, un cycle de seize ans qui nous est parvenu.

Vous avez vu Alexandre partir pour les Gaules, où trois légions seulement étaient restées. Le désordre s'était mis dans ces légions, l'empereur s'efforça d'y rétablir la discipline; elles se soulevèrent, à l'instigation de Maximin. Le fils de Mamée avait déjà régné treize ans, et promettait de vivre; c'était trop : des largesses que les gens de la pourpre faisaient au soldat à leur élection devinrent pour eux une nouvelle cause de ruine. L'empire était une ferme que le prince prenait à bail, moyennant une somme convenue, mais avec une clause tacite, en vertu de laquelle il s'engageait à mourir promptement. Des assassins, suscités par Maximin, tuèrent Alexandre avec sa mère dans le bourg de Sécila, près de Mayence.

L'Empire perdit le reste d'ordre dans lequel nous l'avons vu se survivre jusqu'ici : guerres civiles, invasion générale des barbares, territoire démembré, provinces saccagées, plus de cinquante princes élevés et précipités, tel est le spectacle qu'on a sous les yeux pendant un demi-siècle, jusqu'au règne de Dioclétien, où le monde se reposa dans d'autres malheurs. Un État qui renferme dans son sein le germe de sa destruction marche encore si personne n'y porte la main, mais au moindre choc il se brise : la science consiste à le laisser aller sans le toucher.

Maximin remplaça Alexandre.

Voici un premier barbare sur le trône, et de cette race même qui produisit le premier vainqueur de Rome. Il était né en Thrace; son père se nommait Micca, et était Goth; sa mère s'appelait Ababa, et descendait des Alains. Pâtre d'abord, il devint soldat sous Septime Sévère, centurion sous Caracalla, tribun sous Élagabale, qu'il fut au moment de quitter par pudeur, et enfin le commandant des nouvelles troupes levées par Alexandre : cet ambitieux barbare sacrifia son bienfaiteur.

Il avait huit pieds et demi de haut; il traînait seul un chariot chargé, brisait d'un coup de poing les dents ou la jambe d'un cheval, réduisait des pierres en poudre avec ses doigts, fendait des arbres, terrassait seize, vingt et trente lutteurs sans prendre haleine, courait de toute la vitesse d'un cheval au galop, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, mangeait quarante livres de viande, et buvait une amphore de vin dans un jour. Grossier et sans lettres, parlant à peine la langue latine, méprisant les hommes, il était sans

féroce, hautain, rusé, mais chaste et amateur de la justice; il était brave aussi, bien qu'il ne fût pas, comme Alaric, de ces soldats dont l'épée est assez large pour faire une plaie qui marque dans le genre humain. On sent ici une nouvelle race d'hommes, laquelle avait trop de ce que l'ancienne n'avait plus assez. Dieu prenait par la main l'enrôlé de ses milices, pour le montrer à la terre et annoncer la transmission des empires. Il n'y avait que treize années entre le règne d'Élagabale et celui de Maximin : l'un était la fin, l'autre le commencement d'un monde.

Ainsi une même génération de Romains eut pour maîtres, en moins d'un quart de siècle, un Africain, un Assyrien et un Goth : vous allez bientôt voir passer un Arabe. De ces divers aventuriers, candidats au despotisme, qui affluaient à Rome, aucun ne vint de la Grèce; cette terre de l'indépendance se refusait à produire des tyrans. En vain les Goths firent périr ses chefs-d'œuvre; la dévastation et l'esclavage ne lui purent ravir ni son génie, ni son nom. On abattait ses monuments, et leurs ruines n'en devenaient que plus sacrées; on dispersait ces ruines, et l'on trouvait au-dessous les tombeaux des grands hommes; on brisait ces tombeaux, et il en sortait une mémoire immortelle! Patrie commune de toutes les renommées, pays qui ne manqua plus d'habitants; car partout où naissait un étranger illustre, là naissait un enfant adoptif de la Grèce, en attendant la résurrection de ces indigènes de la liberté et de la gloire, qui devaient un jour repeupler les champs de Platée et de Marathon.

Les Romains, revenus de leur surprise, se soulevèrent; ils ne supportèrent pas l'idée d'être gouvernés

par un Goth devenu *citoyen* en vertu du décret général de Caracalla : comme s'il était séant à ces esclaves de montrer quelque fierté !

Des conspirations éclatèrent, et furent punies ; Maximin prétendait réformer l'empire de la même façon qu'il avait rétabli la discipline des légions : par des supplices. A la moindre faute, il faisait jeter aux bêtes, attacher en croix, coudre dans des carcasses d'animaux nouvellement tués, les principaux citoyens. Il détestait le sénat, et ces patriciens les plus vils et les plus insolents des hommes ; il avait la faiblesse de rougir de sa naissance devant ces nobles, qui oubliaient trop lâchement leur origine pour avoir le droit de se remémorer la sienne. Des amis qui l'avaient secouru lorsqu'il était pauvre furent massacrés ; il ne leur put pardonner leur souvenir : ce n'était pas les témoins de sa misère qu'il devait tuer, c'était ceux de sa fortune. Il inspira une telle frayeur aux sénateurs, qu'on fit des prières publiques, afin qu'il plût aux dieux de l'empêcher d'entrer dans Rome.

On l'avait appelé Hercule, Achille, Ajax, Milon le Crotoniate ; on le nomma Cyclope, Phalaris, Busiris, Sciron, Typhon et Gygès ; peuple retombé par la corruption dans les fables, comme on retourne à l'enfance par la vieillesse.

Maximin battit les Sarmates et les Germains. Il mandait au sénat : « Nous ne saurions vous dire ce que « nous avons fait, pères conscrits ; mais nous avons « brûlé les bourgs des Germains, enlevé leurs trou- « peaux, amassé des prisonniers, et exterminé ceux « qui nous résistaient. » Une autre fois : « J'ai ter- « miné plus de guerres qu'aucun capitaine de l'anti-

« quité, transporté dans l'empire romain d'immenses « dépouilles, et fait tant de captifs, qu'à peine les « terres de la république pourraient les contenir. »

Mais l'Afrique se soulevait, et proclamait augustes les deux Gordien, le père et le fils.

Gordien le vieux, proconsul d'Afrique, descendait des Graeques par sa mère, de Trajan par son père, de ce que Rome libre et esclave eut de plus illustre. Son père, son aïeul, son bisaïeul et lui-même avaient été consuls; ses richesses ne se pouvaient compter; on citait ses jeux, ses palais, ses bains, ses portiques; c'étaient bien des prospérités pour mourir: il est vrai que l'empire l'atteignit malgré lui.

Un receveur du fisc ayant été massacré à Thysdrus en Afrique, les auteurs du meurtre, pour échapper à la vengeance de Maximin, revêtirent Gordien le vieux des insignes de la puissance. Il les repoussa, se roula par terre en pleurant : résistance inutile; on le condamna à la pourpre. Gordien le jeune fut salué auguste: ami des lettres, il déplorait les malheurs de sa patrie entre les femmes et les muses.

Le sénat confirma l'élection des deux Gordien, et déclara Maximin ennemi de la république. L'empereur, à cette nouvelle, se heurta la tête contre les murs, déchira ses habits, saisit son épée, voulut arracher les yeux à son fils, but, et oublia tout. Le lendemain, il assemble ses troupes: « Camarades, les Africains « ont trahi leurs serments; c'est leur coutume. Ils « ont élu pour maître un vieillard à qui le tombeau « conviendrait mieux que l'empire. Le très-vertueux « sénat, qui jadis assassina Romulus et César, m'a « déclaré ennemi de la patrie tandis que je combattais

« et triomphais pour lui. Marchons contre le sénat et « les Africains ; tous leurs biens sont à vous. »

Lorsque Maximin tenait ce discours, il n'avait déjà plus rien à craindre des Gordien : Capellien, gouverneur de la Numidie, fidèle à Maximin, gagna une bataille où le jeune Gordien perdit la vie. Le vieux Gordien s'étrangla avec sa ceinture pour ne pas survivre à son fils, et pour sortir librement des grandeurs où il était entré de force.

Le sénat désigna deux nouveaux empereurs, Maxime Papien, brave soldat, et Claude Balbin, orateur et poëte; il les choisit parmi les vingt commissaires qu'il avait chargés de la défense de l'Italie. Petit-fils du vieux Gordien, et neveu ou fils du jeune, un troisième Gordien, âgé de treize ans, fut en même temps proclamé césar. Des messagers coururent de toutes parts, ordonnant aux habitants des campagnes de détruire les blés, de chasser les troupeaux, de se retirer dans les villes, et d'en fermer les portes à Maximin.

Cependant un accident avait fait éclater à Rome la guerre civile; il y eut des assauts, des combats, des incendies. La présence de l'enfant Gordien apaisa le tumulte : les deux partis se calmèrent à la vue de la pourpre ornée de l'innocence et de la jeunesse.

L'empereur n'avait point communiqué son ardeur à ses soldats; sa rigueur à maintenir la discipline lui avait enlevé l'amour des légions. Il mit le siége devant Aquilée : les habitants se défendirent; les femmes coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes aux machines de guerre. En mémoire de ce sacrifice, un temple fut élevé à Vénus la Chauve. La fortune se retira de Maximin ; on le massacra lui et son fils.

Le courrier qui transmit à Rome le message de l'armée, trouva le peuple au théâtre ; c'était là qu'on était toujours sûr de le rencontrer. Ce peuple, tourmenté de grandeur et de misère, nourri dans les fêtes et les proscriptions, devina la nouvelle avant de l'avoir entendue. Il s'écria : « Maximin est mort ! » Les jeux finissent, on court aux temples remercier les dieux : tradition et moquerie des grands hommes et des hauts faits de la liberté républicaine. La tête de l'auguste et celle du césar furent dépêchées au sénat. Le fils du géant Maximin avait été instruit dans les lettres ; ses goûts, ses manières, sa parure, étaient élégants et recherchés ; beaucoup de femmes l'avaient aimé. Au lieu de l'armure de fer de son père, il portait une cuirasse d'or, un bouclier d'or, une lance dorée, un casque enrichi de pierreries. Après sa mort, son visage meurtri, souillé de sang et de poussière, offrait encore des traits admirables. On avait jadis appliqué au jeune césar les vers où Virgile compare la beauté du fils d'Évandre à l'étoile du matin, sortant tout humide du sein de l'Océan. Son sort attendrit un moment la populace, qui brûla dans le champ de Mars, avec mille outrages, la tête charmante sur laquelle elle venait de pleurer. Ainsi finirent ces deux Goths, souverains à Rome avant Alaric, mais par la pourpre et non par l'épée.

Il faut fixer au règne de Maximin le commencement de cette succession d'empereurs militaires nés des circonstances, qui, demi-barbares, soutinrent l'Empire contre les efforts des barbares. C'est aussi à cette époque qu'éclata la rivalité du sénat et de l'armée pour l'élection du prince : nouvelle cause de destruction ajoutée à toutes celles qui fermentaient dans l'État.

Ce sénat, d'ailleurs si abject, avait jusque-là conservé, par ses traditions de gloire, par son nom, par la richesse de ses membres et les dignités dont ils étaient revêtus, une sorte de puissance inexplicable : c'était au sénat que les empereurs rendaient compte de leurs victoires; c'était le sénat qui gouvernait dans les interrègnes. Les années se marquaient par consulats; la religion et l'histoire se rattachaient à l'existence sénatoriale. On lisait partout S. P. Q. R., lorsqu'il n'y avait plus ni sénat ni peuple : Rome parlait encore de liberté, comme ces rois modernes qui inscrivent au protocole de leurs titres les souverainetés qu'ils ont perdues.

Jusqu'au règne de Maximin, il y avait eu sinon intelligence, du moins accord forcé entre les légions et le sénat; mais pendant les troubles de ce règne, les sénateurs ayant élu seuls trois maîtres, furent si satisfaits de ce retour d'autorité, qu'ils ne se purent empêcher de témoigner l'envie de la garder. Les légions s'en aperçurent, et ne se laissèrent pas dominer. Les empereurs, proclamés dans les provinces par les armées, s'habituèrent à considérer le sénat comme un ennemi de leur pouvoir, et dont le suffrage ne leur était pas nécessaire; ils s'éloignèrent de Rome, où ils ne résidèrent plus que rarement, et malgré eux La ville éternelle s'isola peu à peu au milieu de l'Empire ; et tandis qu'on se battait autour d'elle, elle s'assit à l'ombre de son nom, en attendant sa ruine. Maximin persécuta la religion. On trouve dans cette persécution la première mention certaine des basiliques chrétiennes : toutefois, il est question d'un lieu consacré au culte du Christ, sous le règne d'Alexandre Sévère.

Quelques auteurs ont cru que la persécution avait eu pour but principal en Orient d'atteindre Origène : le peuple et les philosophes auraient regardé comme un grand triomphe l'apostasie de ce défenseur de l'Église, qui, par l'ascendant de son génie, avait opéré une multitude de conversions.

D'autres écrivains ont pensé que la persécution prit naissance à l'occasion du soldat en faveur duquel Tertullien écrivit le livre de la *Couronne*. Je vous ai souvent dit qu'à l'élection d'un empereur l'usage était de faire des largesses aux soldats : ceux-ci, pour les recevoir, se couronnaient de lauriers. Lors de l'avénement de Maximin, un légionnaire s'avança, tenant sa couronne à la main ; le tribun lui demanda pourquoi il ne la portait pas sur sa tête comme ses compagnons : « Je « ne le puis, répondit-il ; je suis chrétien. »

Tertullien approuve le légionnaire, le couronnement de lauriers lui paraissant entaché d'idolâtrie.

Après des élections par le glaive se continuaient les élections paisibles de ces autres souverains qui régnaient par le roseau. Le pape Urbain étant mort avait eu pour successeur Pontien, lequel, exilé dans l'île de Sardaigne, abdiqua. Auteros, qui le remplaça, ne vécut qu'un mois, et Fabien fut proclamé évêque de Rome.

La science, au milieu des guerres civiles et étrangères, brillait dans les hautes intelligences chrétiennes. Théodore ou Grégoire de Pons, surnommé *le Thaumaturge*, paraissait ; Africain écrivait son *Histoire universelle*, qui, commençant à la création du monde, s'arrêtait à l'an 221 de notre ère. L'histoire y était traitée d'une manière jusqu'alors inconnue : un chré-

tien obscur venait dire à l'Empire éclatant des césars qu'il était nouveau, que ses faits et ses fables n'avaient qu'un jour, comparés à l'antiquité du peuple de Dieu et de la religion de Moïse. A cette échelle devait se mesurer désormais la vie des nations. La chronique d'Africain ne se retrouve plus que dans celle d'Eusèbe.

Origène publia l'ouvrage qui lui avait coûté vingt-huit ans de recherches; c'était une édition de l'Écriture à plusieurs colonnes, et qui prit le nom d'*Hexaple*, d'*Octaple* et de *Tétraple*, selon le nombre des colonnes. Dans les Hexaples, la première colonne contenait le texte hébreu en lettres hébraïques : la seconde, le même texte en lettres grecques; la troisième, la version grecque d'Aquila; la quatrième, celle de Symmaque; la cinquième, celle des Septante; la sixième, le texte hébreu de Théodosion.

Les Octaples avaient deux colonnes de plus, composées de deux versions grecques : l'une trouvée à Jéricho par Origène lui-même, l'autre à Nicopolis en Épire. L'idiome des maîtres du monde n'était pas employé dans cet immense travail. Quelques versions latines, faites sur la version des Septante, suffisaient aux besoins de l'Église de Rome et des autres Églises d'Occident. Les Grecs s'obstinaient à regarder la langue de Cicéron comme une langue barbare.

Les conciles se multipliaient, soit pour les besoins de la communauté chrétienne, soit pour régler la discipline et les mœurs, soit pour combattre l'hérésie. Cyprien, jeune encore, faisait entendre sa voix à Carthage : homme dont l'éloquence fleurie devait inspirer l'éloquence de Fénelon, comme la parole de Tertullien animer la parole de Bossuet.

Tout s'agitait parmi les barbares : les uns s'assemblaient sur les frontières, les autres s'introduisaient dans l'Empire, ou comme vainqueurs, ou comme prisonniers, ou comme auxiliaires. Les chrétiens augmentaient également en nombre, et étendaient leurs conquêtes parmi les conquérants.

Maxime et Balbin se trouvèrent empereurs après la mort de Maximin ; le premier était environné d'un corps de Germains qui lui étaient attachés comme les suisses et les gardes écossaises à nos rois. Les prétoriens en prirent ombrage ; ils n'approuvaient point une élection uniquement due au sénat. Ils coururent aux armes dans le temps que la ville était occupée des jeux capitolins : les empereurs, arrachés de leurs palais, furent égorgés avec les outrages jadis prodigués à Vitellius. Il y avait dans les archives de l'État des précédents pour toutes les espèces de meurtres et de vices. Maxime, fils d'un serrurier ou d'un charron, était un homme brave, habile dans la guerre, modéré, et si sérieux qu'on l'avait surnommé *le Triste*. Balbin, d'une famille qui passait pour noble, sans être ancienne, était doux et affable : on disait du premier qu'il faisait accorder ce qui était dû ; et du second, qu'il donnait au delà. Le troisième Gordien, petit-fils de Gordien le vieux, avait déjà été nommé césar ; les prétoriens le saluèrent auguste : le sénat et le peuple le reconnurent.

Ce prince régna trop peu : il eut pour beau-père son maître de rhétorique, Mysithée, qui l'arracha aux mains des eunuques. Gordien fit de Mysithée son préfet du prétoire et son ministre. Mysithée avait été un homme obscur avant de prendre les rênes de l'État, condition nécessaire pour parvenir lorsqu'on est né

avec des talents. Dans la carrière politique, on ne monte point au pouvoir avec une réputation faite.

La guerre, sous Gordien III, ne fut pas considérable; mais elle offrit de grands noms. Sapor, fils d'Artaxercès, attaqua l'Empire en Orient, et les Franks se montrèrent dans les Gaules. Aurélien, depuis empereur, commandait alors une légion; il battit les Franks près de Mayence, en tua sept cents, et en fit trois cents prisonniers. Cela passa pour une victoire si importante, que les soldats improvisèrent deux méchants vers qui sont restés :

Mille Francos, mille Sarmates semel occidimus;
Mille, mille, mille Persas quærimus.

Ainsi le nom de nos pères se trouve pour la première fois dans une chanson de soldats, qui exprime à la fois leur valeur et la frayeur des Romains.

Gordien III se prépare à repousser Sapor : avant de sortir de Rome il ouvre le temple de Janus ; c'est la dernière fois qu'il est question de cette cérémonie dans l'histoire. On présume que le temple ne se ferma plus : ce fut comme un présage des destinées de l'Empire. Gordien, passant par la Mésie et par la Thrace, défit les Goths, et fut moins heureux contre les Alains. Il remporta quelques avantages sur Sapor. Il dut son succès à Mysithée, que le sénat honora du nom de tuteur de la république. Gordien eut la candeur d'en convenir en rendant compte de ses victoires au sénat. c'est être digne de la gloire, que de la rendre à celu qui nous la donne.

Rome caduque ne portait qu'en souffrant un grand

citoyen : quand par hasard elle en produisait un, comme une mère épuisée, elle n'avait plus la force de le nourrir. Mysithée mourut, peut-être empoisonné par Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire. Dès ce moment le bonheur abandonna Gordien : il y a des esprits faits pour paraître ensemble, et qui sont leur complément mutuel. Les sociétés, à leur naissance, réparent facilement la perte d'un homme habile; mais quand elles touchent à leur terme, si des gens de mérite qui leur restent viennent à manquer, tout tombe.

Le nouveau préfet du prétoire était Arabe, et fils d'un chef de brigands. Philippe, d'abord associé à Gordien, finit par l'immoler. Gordien s'abaissa à demander successivement le partage égal du pouvoir, le rang de césar, la charge de préfet du prétoire, le titre de duc ou de gouverneur de province, enfin la vie : le meurtrier lui refusa tout, excepté de petites funérailles. Le dernier descendant des Gracques comptait à peine vingt-trois années : l'humble tombeau du jeune empereur romain s'éleva loin du Tibre, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate, à quelque distance des ruines de cette Babylone qui vit pleurer Israël auprès des sépulcres des grands rois.

Philippe proclamé auguste, et son fils césar, conclurent la paix avec Sapor, et vinrent à Rome. Jugez de l'état où Rome était parvenue : on ne sait si l'on doit placer à l'époque de l'avénement de Philippe l'existence de deux empereurs, un Marcus, philosophe de métier, et un Severus Hostilianus. On ne connaît que les noms de ces deux titulaires du monde; on ignore même s'ils ont régné.

C'est aussi à compter de cette époque qu'on nomme *tyrans,* pour les distinguer des *empereurs,* les prétendants à l'empire, lesquels, élus par les légions, n'étaient pas avoués du sénat. Il n'y avait pourtant entre ces hommes également oppresseurs que l'inégalité de la fortune : on donnait au succès le titre que l'on refusait au malheur.

On est encore dans le doute sur la vérité d'un fait grave : Philippe était-il chrétien? Les preuves sont faibles, et nous aurons dans la suite d'assez méchants princes de la foi, sans revendiquer celui-ci. Mais c'est une marche historique à signaler que la coïncidence de l'élévation à l'empire d'un Goth dans Maximin, et peut-être d'un chrétien dans Philippe.

Philippe célébra les jeux séculaires (21 avril 248): Horace les avait chantés sous Auguste; jeux mystérieux, solennisés pendant trois nuits à la lueur des flambeaux au bord du Tibre, et qu'aucun homme ne voyait deux fois dans sa vie : ils accomplissaient alors une période de mille ans pour l'ancienne Rome; ils furent interrompus. Plus de mille autres années s'écoulèrent avant qu'un prince de la Rome nouvelle les rétablît sous le nom de *jubilé,* l'an 1300 de l'ère vulgaire. Boniface VIII officia avec les ornements impériaux; deux cent mille pèlerins se trouvèrent réunis à la fête. Clément VI, Urbain VI et Paul II fixèrent successivement le retour du jubilé : le premier à la cinquantième, le second à la trente-troisième, le dernier à la vingt cinquième année; Clément, en considération de la brièveté de la vie; Urbain, en mémoire du temps que Jésus-Christ a passé sur la terre; Paul, pour la rémission plus prompte des fautes. Les esclaves

et les étrangers n'assistaient point aux jeux séculaires de Rome idolâtre : les infortunés et les voyageurs étaient appelés au jubilé de Rome chrétienne.

Philippe fit la guerre aux Carpiens, peuples habitants des monts Carpathes, dans le voisinage des Goths. Ces derniers avaient commencé, dès le règne d'Alexandre Sévère, à recevoir un tribut des Romains : les Carpiens voulurent obtenir la même faveur, et furent vaincus.

Tout à coup s'élèvent deux nouveaux empereurs, Saturnien en Syrie, Marinus en Mésie. Dèce, dont le nom rappelle la première grande invasion des barbares, était né de parents obscurs; élevé au consulat ou par ses talents ou par les révolutions qui faisaient surgir indistinctement le mérite et la médiocrité, le vice et la vertu, Dèce se trouva chargé de punir les partisans de Marinus : ils le forcèrent de prendre sa place, de marcher contre Philippe et de lui livrer bataille. Les crimes étaient tombés dans le droit commun, et les guerres civiles formaient le tempérament de l'État. Philippe fut vaincu et tué à Vérone, son fils égorgé à Rome.

On raconte de ce jeune homme que depuis l'âge de cinq ans il n'avait jamais ri; il ne monta point au trône, et perdit les joies de l'enfance : il les eût gardées s'il fût resté sous la tente de l'Arabe. Dans ces temps, un prince ne périssait presque jamais seul; ses enfants étaient massacrés avec lui. Cette leçon répétée ne corrigeait personne : on trouvait mille ambitieux, pas un père.

Tel était l'état des hommes et des choses à l'avénement de Dèce : tout hâtait la dissolution de l'État

Les barbares n'avaient rien devant eux, sauf le christianisme qui les attendait, pour les rendre capables de fonder une société, en bénissant leur épée.

SECONDE PARTIE

DE DÈCE OU DÉCIUS A CONSTANTIN.

La véritable histoire des barbares s'ouvre avec le règne de Dèce. On les va maintenant mieux connaître; ils vont donner un autre mouvement aux affaires; ils vont mêler les races, multiplier les malheurs, accomplir les destinées du vieux monde, commencer celles du monde nouveau. Aux courses rapides, aux incursions passagères que les Calédoniens faisaient dans la Grande-Bretagne, les Germains et les Franks dans les Gaules, les Quades et les Marcomans sur le Danube, les Perses et les Sarrasins en Orient, les Maures en Afrique, succéderont des invasions formidables : les Goths paraîtront; les autres barbares, campés sur les frontières, les pousseront, les suivront. Il semble déjà que le bruit des pas et les cris de cette multitude font trembler le Capitole.

Les Goths, peut-être de l'ancienne race des Suèves, et séparés d'elle par Cotualde; les Goths, fils des conquérants de la Scandinavie, dont ils avaient peut-être chassé les Cimbres, avaient étendu leur

domination sur une partie des autres barbares, les Bastarnes, les Venèdes, les Saziges, les Roxolans, les Slaves ou Vandales ou Esclavons, les Antes et les Alains, originaires du Caucase. Odin, leur premier législateur, fut aussi leur dieu de la guerre, à moins qu'on ne suppose deux Odin : en le plaçant dans le ciel, ils ne firent qu'une seule et même chose de la loi et de la religion. Odin avait un temple à Upsal, où l'on immolait tous les neuf ans deux hommes et deux animaux de chaque espèce, si toutefois Odin, Upsal et son temple existaient dans ces temps reculés, ou si même ils ont jamais existé.

Dans le siècle des Antonins, au moment où l'empire romain arrivait au plus haut point de sa puissance, les Goths firent leur premier pas et s'établirent à l'embouchure de la Vistule. Les colonies des Vandales, ou sorties de leur sein, ou Slaves enrôlés à leur suite, se répandirent le long des rivages de l'Oder, des côtes du Mecklembourg et de la Poméranie. Les Goths, séparés en Ostrogoths et en Visigoths, Goths occidentaux et Goths orientaux, se subdivisèrent encore par bandes ou tribus, sous les noms d'Hérules, de Gépides, de Burgondes ou Bourguignons, de Lombards. Si l'on ne veut pas que ces derniers soient d'origine gothique, il faudra du moins admettre qu'ils étaient devenus Goths par la conquête, et qu'ensuite détachés de la confédération gothique, quand celle-ci vint à se briser, ils fondèrent les monarchies des Burgondes et des Lombards.

Les Goths levèrent leur camp, firent un second pas, se montrèrent sur les confins de la Dacie, et bientôt arrivèrent au Pont-Euxin. Le roi qui gouvernait alors

leur monarchie héréditaire se nommait Amala ; il prétendait descendre des Anses ou demi-dieux des Goths.

Trajan, en subjuguant les Daces au delà du Danube, rendit, sans le savoir, l'Empire voisin de ses destructeurs. Les Goths ne furent connus sous leur véritable nom que pendant le règne de Caracalla : quand Rome l'eut appris, elle ne l'oublia plus.

Fiers de leurs conquêtes, grossis de toutes les hordes qu'ils s'étaient incorporées, les Goths, comme un torrent enflé par des torrents, se précipitèrent sur l'Empire vers l'époque de la chute de Philippe et l'élévation de son successeur.

Conduits par leur roi Cuiva, ils inondent la Dacie, franchissent le Danube, forcent Martianopolis à se racheter, se retirent, reviennent, assiégent Nicopolis, emportent Philippopolis d'assaut, égorgent cent mille habitants, et emmènent une foule de prisonniers illustres. Chemin faisant, ils s'amusent à donner un maître au monde ; sauvages demi-nus, ils accordent la pourpre à Priscus, frère de Philippe, qui la leur avait demandée. Dèce accourt avec son fils pour s'opposer à leurs ravages ; trahi par Gallus, qui veut aussi recevoir l'empire de la main des barbares, attiré dans un marais, il y reste avec son fils et son armée.

Dèce, prince remarquable d'ailleurs, qui vit commencer la grande invasion des barbares, s'était de même armé contre les chrétiens : impuissant à repousser les uns et les autres, il ne put faire face aux deux peuples à qui Dieu avait livré l'Empire. Cette persécution amena des chutes que saint Cyprien attribue au relâchement des mœurs des fidèles. Dans l'amphithéâtre de Carthage, le peuple criait : « Cyprien aux

lions! » L'éloquent évêque se retira. Denys d'Alexandrie fut sauvé; ses disciples le cachèrent. Grégoire le Thaumaturge invita ses néophytes à se mettre en sûreté, et se tint lui-même à l'écart sur une colline déserte. L'exécution du prêtre Pionius à Smyrne, de Maxime en Asie et de Pierre à Lampsaque, est restée dans les fastes de la religion. Le pape Fabien confessa d'âme et de corps le 20 de janvier l'an 250. A compter de son martyre, les années du pontificat romain deviennent certaines, comme l'ère du Christ est fixée à la croix. Alexandre, évêque de Jérusalem; Babylas, évêque d'Antioche, qui avait obligé l'empereur Philippe et sa mère à se mettre au rang des pénitents, la nuit de Pâques, périrent dans les cachots : l'un vieillard, était éprouvé pour la seconde fois; l'autre voulut être enterré avec ses fers. Origène, cruellement torturé, résista.

Un jeune homme de la Basse-Thébaïde, nommé Paul, fuyant la persécution, trouva une grotte ombragée d'un palmier, et dans laquelle coulait une fontaine qui donnait naissance à un ruisseau. Paul s'enferma dans cette grotte, y vécut quatre-vingt-dix ans, et remporta cette gloire de la solitude qui a fait de lui le premier ermite chrétien.

Divers évêques fondèrent des églises dans les Gaules. Denys à Paris, Gatien à Tours, Stremoine à Clermont en Auvergne, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Martial à Limoges.

Après le martyre de Fabien, trois évêques proclamèrent pape Novatien, premier antipape, chef du premier schisme. Le clergé avait élu de son côté Corneille homme d'une grande fermeté. Il y eut vacance du

siége pendant seize mois. On comptait alors à Rome quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, quinze cents veuves et autres pauvres nourris par l'Église. Seize évêques avaient concouru à l'ordination de Corneille, confirmée par le peuple. Les soldats de Jupiter faisaient des tyrans, les soldats du Christ, des saints; différence des deux empires.

Gallus, proclamé auguste avec Hostilien, second fils de Dèce, s'engage à payer aux Goths un tribut annuel. Ils consentent, à ce prix, à respecter les terres romaines : on tient les conditions qu'on reçoit, non celles qu'on impose; les Goths manquent à leur parole. Une peste effroyable se déclare. Gallus fait exécuter Hostilien, fils de Dèce, et le remplace par son propre fils. La persécution continue. Deux papes, Corneille et Lucius I^er^, y succombèrent.

Émilien bat les Goths en Mésie, et prend la pourpre. Gallus marche contre lui. Les troupes de Gallus se révoltent, le tuent lui et son fils, et passent sous les aigles d'Émilien. Valérien amenait au secours de Gallus les légions de la Gaule. Celles-ci, en apprenant la mort de l'empereur, proclament Valérien : Émilien est assommé à son tour par ses soldats. Valérien partage la puissance avec son fils Gallien. Un tyran s'était élevé sous le règne de Dèce, un autre sous celui de Gallus.

Éprouvé dans les emplois militaires et civils, député des deux premiers Gordien au sénat, Valérien se trouva mêlé à toutes les affaires de son temps. La censure lui fut déférée d'une commune voix, lors que les deux Décius rétablirent cette magistrature, réunie à la

dignité impériale. « La vie de Valérien, disait-on, censure perpétuelle, retraçait les mœurs de la vénérable antiquité. » Pourtant Valérien n'était qu'un génie raccourci qui n'avait pas la taille de sa fortune.

Gallien, que son père avait fait auguste, alla commander dans les Gaules. Le père et le fils couraient de de tous côtés pour s'opposer aux barbares : ils étaient aidé d'habiles capitaines, Posthume, Claude, Aurélien, Probus, qui se formaient à l'école des armes par des crimes et par la nécessité. Les Germains, peut-être de la ligue des Franks, envahirent la Gaule jusqu'aux Pyrénées, traversèrent ces montagnes, ravagèrent une partie de l'Espagne, et se montrèrent sur les rivages de la Mauritanie, étonnés de cette nouvelle race d'hommes. Ils furent combattus et repoussés par Posthume, sous les ordres de Gallien. Les Allamans, autres Germains, au nombre de trois cent mille, s'avancèrent en Italie jusque dans le voisinage de Rome. Gallien les força à la retraite. Les Goths, les Sarmates et les Quades trouvèrent Valérien en Illyrie, qui les contint, assisté de Claude, d'Aurélien et de Probus.

La Scythie vomissait ses peuples sur l'Asie Mineure et sur la Grèce. Il est probable que ces Scythes Borans, qui se débordèrent alors, n'étaient autre qu'une colonne de Goths, vainqueurs du petit royaume du Bosphore. Ils s'embarquent sur le Pont-Euxin, dans des espèces de cabanes flottantes, se confiant à une mer orageuse et à des marins timides. Repoussés en Colchide, ils reviennent à la charge, attaquent le temple de Diane et la ville d'Oéta, qu'immortalisèrent la fable et le génie des poëtes; emportent Pythionte, surprennent Trébizonde, ravagent la province du Pont et

enchaînant les Romains captifs aux rames de leurs vaisseaux, retournent triomphants au désert.

D'autres Goths ou d'autres Scythes, qu'encourage cet exemple, font construire une flotte par leurs prisonniers, partent des bouches du Tanaïs, et voguent le long du rivage occidental du Pont-Euxin : une armée de terre marchait de concert avec la flotte. Ils franchissent le Bosphore, abordent en Asie, pillent Chalcédoine, entrent dans Nicomédie où les appelait le tyran Chrysogonas, saccagent les villes de Lius et de Pouse, et se retirent à la lueur des flammes dont ils embrasent Nicée et Nicomédie.

Pendant ces malheurs, Valérien était allé à Antioche; il s'occupait d'une autre guerre à lui fatale. Sapor, invité par Cyriade aspirant à l'empire, était entré en Mésopotamie : Nisible, Carrhes et Antioche devinrent sa proie. Valérien arrive, rétablit Antioche, veut secourir Édesse que pressaient les Perses, perd une bataille, et demande la paix. Sapor lui propose une entrevue ; il l'accepte, et demeure prisonnier d'un ennemi sans foi. La simplicité n'est admirable qu'autant qu'elle est unie à la grandeur; autrement c'est l'allure d'un esprit borné. Valérien était un homme sincère, de même qu'il était un homme nul; ses vertus avaient le caractère de sa médiocrité.

En sa personne furent expiés la honte et le malheur de tant de rois humiliés au Capitole. Enchaîné et revêtu de pourpre, il prêtait sa tête, son cou ou son dos en guise de marchepied à Sapor, lorsque celui-ci montait à cheval. Sapor croyait à tort fouler la puissance : l'empire persan ne s'était pas élevé; c'était l'empire romain qui s'était abaissé.

Valérien mort, sa peau empaillée, tannée et teinte en rouge, resta suspendue pendant plusieurs siècles aux voûtes du principal temple de Perse. Qu'est-ce que la vue de ce trophée fit au monde? Rien. Gallien lui-même, regardant le malheur comme une abdication, se contenta de dire : « Je savais que mon père était mortel. » Il prit l'autre moitié de la pourpre que Valérien avait laissée, comme on dérobe le linceul d'un mort.

Il existe de très-belles médailles de Valérien, représentant une femme couronnant l'empereur, avec ces mots : *Restitutori Orientis.* La fortune démentit l'effronterie de cette adulation. Gallien ne songea ni à racheter, ni à venger son père; il en fit un dieu : cela coûtait moins.

L'Empire présente à cette époque un spectacle affreux, mais singulier; c'était comme une scène anticipée du moyen âge. Jamais, depuis les beaux jours de la république, on n'avait vu à la fois tant d'hommes remarquables : ces hommes, nés des événements, qui forcent les talents à reprendre leur souveraineté naturelle, ne possédaient pas les vertus des Catons et des Brutus; mais, fils d'un autre siècle, ils étaient habiles et aventureux. Rentrés malgré eux sous la tente, ces Romains de l'empire avaient repris quelque chose de viril, par la fréquentation des mâles générations des barbares.

Trente ou plus sûrement dix-neuf tyrans parurent pendant les règnes de Valérien et de Gallien : en Orient, Cyriades, Macrien, Baliste, Odenat et Zénobie; en Occident, Posthume, Lokien, Victorin et sa mère Victoria, Marius et Tétricus; en Illyrie et sur les confins

du Danube, Ingennus, Régilien et Auréole; dans le Pont, Saturnin; en Isaurie, Trébellien; en Thessalie, Pison; en Grèce, Valens; en Égypte, Émilien; en Afrique, Celsus. La plupart de ces prétendants, qui défendirent l'Empire contre les ennemis du dehors, et qui se le voulurent approprier, auraient été des princes capables.

Macrien, vieillard rusé, politique et hardi, était estropié : il faisait porter les ornements impériaux par ses deux fils, jeunes et vigoureux, au lieu de les traîner lui-même.

Odenat, qui repoussa Sapor et vengea Valérien, est encore plus connu par sa femme *Zénobie* et par le rhéteur Longin.

Baliste, Ingennus, étaient d'illustres capitaines.

On donnait à Calphurnius Pison le nom d'*homme*.

Régilien fut si renommé que le sénat lui décerna les honneurs du triomphe, malgré sa révolte contre Gallien.

Posthume, qui étendit sa domination sur les Gaules, l'Espagne et peut-être la Grande-Bretagne, eut du génie.

Son successeur Victorin possédait de grands talents, mais avec la faiblesse qui souvent les accompagne, l'amour des femmes.

Victoria, mère de Victorin, qui se donnait le titre d'auguste et de mère des armées, fut la Zénobie des Gaules; celle-ci disait d'elle : « J'aurais voulu partager « l'empire avec Victoria, qui me ressemble. » Il n'y eut pas jusqu'à l'armurier Marius, élevé au rang d'auguste par Victoria, qui ne se trouvât être un partisan de caractère. « Amis, dit-il à ses compagnons d'armes de- « venus ses sujets, on me reprochera mon premier

« état; plaise aux dieux que je ne sois jamais amolli par « le vin, les fleurs et les femmes ! Qu'on me reproche « mon état d'armurier, pourvu que les nations étran- « gères apprennent par leurs défaites que j'ai appris à « manier le fer ! Je dis ceci, parce que la seule chose « que pourra me reprocher Gallien, cette peste impu- « dique, c'est que j'ai fabriqué des armes. »

Marius fut tué par un soldat, jadis ouvrier dans sa boutique, qui lui passa son épée au travers du corps, en lui disant: « C'est toi qui l'as forgée. »

Après la mort de Marius, Victoria ne s'effraya point: cette Gauloise fit encore un empereur, Tétricus, gouverneur de l'Aquitaine, qui prit la pourpre à Bordeaux.

De ces divers tyrans un seul était sénateur, et Pison seul était noble. Il descendait de Numa par ses pères; ses alliances lui donnaient le droit de décorer ses foyers des images de Crassus et de Pompée. Les Calphurniens avaient échappé aux proscriptions : on les retrouve consuls depuis Auguste jusqu'à Alexandre Sévère. Rome se couvrait de plantes nouvelles : quand ses vieilles souches poussaient quelques rejetons, ils se flétrissaient vite, et ne se renouvelaient plus.

D'autres hommes de mérite, tels qu'Aurélien, Claude et Probus, servaient Gallien en attendant la souveraine puissance. Lui-même offrait un caractère sinon estimable, du moins peu commun.

Orateur et poëte, Gallien était indifférent à tout, même à l'empire. Lui apprenait-on que l'Égypte s'était révoltée : « Eh bien ! dit-il, nous nous passerons de son « lin. » La Gaule et l'Asie sont perdues : « Nous renon- « cerons à l'aphronitre, nous ne porterons plus de sa- « gum d'Arras. » Mais ne touchez pas aux plaisirs de

Gallien ! Si le bruit d'une rébellion ou d'une invasion trop voisine menace sa paix, il court aux armes, déploie de la valeur, écarte le danger, et se replonge avec activité dans sa paresse. Féroce pour conserver son repos, il écrivait à l'un de ses officiers, après la révolte d'Ingennus, en Illyrie : « N'épargnez pas les mâles, quel « que soit leur âge, enfants ou vieillards. Tuez qui « conque s'est permis une parole, une pensée contre « moi. » Il condamnait à mort quatre ou cinq mille soldats rebelles, tout en bâtissant de petites chambres avec des feuilles de roses, et des modèles de forteresses avec des fruits. Un marchand avait vendu des perles de verre à l'impératrice pour de vraies perles : Gallien le condamne à être jeté aux bêtes, et fait lâcher sur lui un chapon.

A chaque nouvelle désastreuse, Gallien riait, demandait quels seraient les festins, les jeux du lendemain et de la journée. Le monde périssait, et il composait des vers pour le mariage de ses neveux : « Allez, « aimables enfants, soupirez comme la colombe, em- « brassez-vous comme le lierre, soyez unis comme la « perle à la nacre. » Il philosophait aussi ; il accordait à Plotin une ville ruinée de la Campanie, pour y établir une république selon les lois de Platon. Au milieu de la société croulante, couché à des banquets parmi des femmes, cet Horace impérial ne voulait de la vie que le plaisir : tout fut troublé sous son règne, excepté sa personne ; il ne maintenait le calme autour de lui et pour lui qu'à la longueur de son épée.

Représentez-vous l'État en proie aux diverses usurpations, les tyrans se battant entre eux, se défendant contre les troupes du prince légitime, repoussant les

barbares ou les appelant à leur secours: Ingennus avait un corps de Roxolans à sa solde ; Posthume, un corps de Franks. On ne savait plus où était l'empire : Romains et barbares, tout était divisé; les aigles romaines contre les aigles romaines, les enseignes des Goths opposées aux enseignes des Goths. Chaque province reconnaissait le tyran le plus voisin ; dans l'impossibilité d'être protégé par le droit, on se soumettait au fait. Un lambeau de pourpre faisait le matin un empereur, le soir une victime, l'ornement d'un trône ou d'un cercueil. Saturnin, obligé d'accepter la souveraine puissance, s'écria : « Soldats, vous changez un général heu-« reux pour faire un empereur misérable. »

Et à travers tout cela des jeux publics, des martyres, des sectes parmi les chrétiens, des écoles chez les philosophes, où l'on s'occupait de systèmes métaphysiques au milieu des cris des barbares

La peste, continuant ses ravages, emportait dans la seule Rome cinq mille personnes par jour : disette, famine, tremblement de terre, météores, ténèbres surnaturelles, révolte des esclaves en Cilicie, rébellion des Isauriens, qui renouvelèrent la guerre des anciens pirates; tumulte effroyable à Alexandrie : chaque édifice, dans cette immense cité, devint une forteresse; chaque rue, un champ de bataille : une partie de la population périt, et le Brachion resta vide. Et, parmi ces calamités, il faut encore trouver place pour la suite de la grande invasion des Goths.

Sapor, rentrant dans l'Asie romaine, reprit Antioche, s'empara de Tarse en Cilicie, et de Césarée en Cappadoce. Des Goths se jetèrent sur l'Italie ; d'autres Goths ou d'autres Scythes sortirent une troisième fois du

Pont-Euxin, assiégèrent Thessalonique, ravagèrent la Grèce, pillèrent Corinthe, Sparte, Argos, villes depuis longtemps oubliées, qui apparaissent dans ce siècle comme le fantôme d'un autre temps et d'une autre gloire. En vain Athènes avait rétabli ses murailles renversées par Lysander et Sylla : Un Goth voulut brûler les bibliothèques, un autre s'y opposa : « Lais-« sons, dit-il, à nos ennemis ces livres, qui leur ôtent « l'amour des armes. » La patrie de Thémistocle fut cependant délivrée par Dexippe l'historien, surnommé le second Thucydide, et le dernier des Grecs dans ces âges moyens et dégénérés. Athènes revoyait les barbares : du temps des Perses, ses grands hommes la sauvèrent : ses chefs-d'œuvre n'ont point permis aux Goths de faire périr sa mémoire.

Enfin, les Goths allèrent brûler le temple d'Éphèse, sept fois sorti de ses ruines et toujours plus beau : il ne se releva plus. Un conseil éternel amenait des désastres irréparables ; il s'agissait, non de la conservation des monuments, mais de la fondation d'une nouvelle société. Partout où le polythéisme avait mis des dieux, un destructeur se présenta : chaque temple païen vit un homme armé à ses portes ; la Providence n'arrêta la torche et le levier que quand la race humaine fut changée.

Toutefois, l'heure finale n'étant pas sonnée, il y eût repos. Odenat vainquit Sapor et soulagea l'Asie ; Posthume contint les nations germaniques ; les autres ennemis furent repoussés tantôt par les tyrans, tantôt par les généraux des empereurs. Les tyrans eux-mêmes s'entre-détruisirent ; et lorsque Claude parvint au pouvoir, il ne trouva plus à combattre que Tétricus dans

les Gaules et Zénobie en Orient. Elle s'était déclarée indépendante après qu'Odenat eut été massacré dans un festin.

Auréole ayant pris la poupre en Italie, le bruit de cette usurpation pénétra jusqu'au fond du palais de Gallien, qui s'en importuna ; il quitte ses délices, et assiége Auréole dans Milan : une flèche, lancée en trahison, le tue, lorsqu'à peine armé il courait à cheval, l'épée à la main, pour repousser une sortie.

Marcien, qui venait de battre les Goths en Illyrie, était le principal chef de cette conspiration.

Une innovation de Gallien resta : il interdit aux sénateurs le service militaire, soit que l'usurpation de Pison l'eût plus alarmé que les autres, soit que le sénat, en repoussant un parti de barbares qui s'était avancé jusqu'à la vue de Rome, eût agi avec trop de vigueur. Alors s'établit la distinction d'homme de robe et d'homme d'épée. Les sénateurs formèrent un corps de magistrature, dont les membres, ignorés du soldat, perdirent toute influence sur l'armée. Ils murmurèrent d'abord; mais ensuite leur lâcheté regarda comme un honneur le droit qu'elle obtint de se cacher. L'édit de Gallien acheva de rendre militaire la constitution de l'empire, et prépara les grands changements de Dioclétien.

Claude II, désigné à la pourpre par Gallien, le remplaça. Les grandeurs avaient cessé d'imposer; tout était jugé, apprécié, connu; on tuait les princes comme d'autres hommes, et cependant chacun voulait être souverain : jamais on ne fut aussi rampant, aussi prosterné aux pieds du pouvoir qu'au moment où l'on n'y croyait plus. Le sénat confirma l'élection de Claude,

et se porta aux dernières violences contre les amis et les parents de Gallien.

Il ne faut pas croire que ces décisions du sénat fussent le résultat de raisons graves, mûrement examinées; ce n'étaient que les acclamations d'un troupeau d'esclaves qui se hâtaient de reconnaître leur servitude, comme si, entre deux règnes, ils eussent craint d'avoir un moment de liberté. Assemblés en tumulte au temple d'Apollon (ils ne se purent réunir assez longtemps au Capitole, à cause d'une fête de Cybèle), les sénateurs s'écrièrent : « Auguste Claude, que les dieux « vous conservent pour nous ! » Cette acclamation fut répétée soixante fois. « Claude Auguste, c'est vous ou « votre pareil que nous avions toujours souhaité « (quarante fois). Claude Auguste, la république vous « désirait (quarante fois). Claude Auguste, vous êtes « un père, un frère, un ami, un excellent sénateur, « un empereur véritable (quatre-vingts fois). Claude « Auguste, délivrez-nous d'Auréole ! (cinq fois). « Claude Auguste, délivrez-nous de Zénobie et de « Victoria ! (sept fois). »

Et c'étaient là les héritiers d'un sénat de rois ! Claude extermina en Macédoine une armée de Goths, et coula à fond leur flotte, composée de deux mille barques. Parmi les prisonniers, il se trouva des rois et des reines. Les vaincus furent incorporés dans les légions, ou condamnés à cultiver la terre.

Claude surnommé *le Gothique*, ayant triomphé, mourut. Son frère Quintillius prit la pourpre en Italie, et se tua au bout de dix-sept jours.

Aurélien, autre soldat de fortune, reçut l'empire à la recommandation de Claude. Sa mère était prêtresse

du Soleil dans un village de l'Illyrie, où son père était colon d'un sénateur romain. Passionné pour les armes et toujours à cheval, vif, ardent, cherchant querelle et aventures, ses camarades lui avaient donné le nom d'*Aurélien l'épée à la main,* pour le distinguer d'un autre Aurélien. C'est le premier Romain, comme je vous l'ai dit, qui eut affaire aux Franks.

Aurélien, devenu chef souverain, rencontra deux ennemis redoutables, deux femmes : Victoria la Gauloise, Zénobie la Palmyrienne. Victoria mourut lorsque Aurélien passa dans les Gaules; il ne trouva plus que son ouvrage, le tyran Tétricus, qui trahit ses soldats et se rendit à Aurélien.

Zénobie s'était emparée de l'Égypte : Aurélien marcha contre elle, la battit à Émèse, l'assiégea dans Palmyre, et la fit prisonnière lorsqu'elle fuyait. Palmyre fut livrée au pillage, et le philosophe Longin condamné à mort, pour le courage de ses conseils. Tous les tyrans détruits, l'Égypte soumise, la Gaule pacifiée, l'empereur voulut triompher à Rome. Avant de marcher en Orient, il avait délivré l'Italie d'une espèce de ligue des Allamans, des Marcomans, des Juthongues et des Vandales.

Ce fut à l'occasion de ces courses de barbares qu'Aurélien fit relever ou plutôt bâtir les murailles de Rome. Jadis les sept collines, dans une circonférence de treize milles, avaient été fortifiées; mais Rome, se répandant au dehors avec sa puissance, ajouta, par d'immenses et magnifiques faubourgs, plusieurs villes à l'antique cité. Zosime écrit que, du temps d'Aurélien, l'ancienne clôture était tombée : celle de cet empereur ne fut achevée que sous Probus, et il paraît qu'on y travaillait encore sous Dioclétien. On voit

aujourd'hui, mêlés aux constructions subséquentes, quelques restes des contructions d'Aurélien. Les murailles de Rome ont elles seules donné lieu à une curieuse histoire, où les infortunes de la ville éternelle sont comme tracées par son enceinte; Rome s'est, pour ainsi dire, remparée de ses calamités. Un siècle et demi devait encore s'écouler avant qu'elle subît le joug des barbares, et déjà Aurélien élevait les inutiles bastions qu'ils devaient franchir.

Aurélien dans son triomphe, outre une multitude de prisonniers goths, alains, allamans, vandales, roxolans, sarmates, suèves, franks, traînait après lui Tétricus, sénateur romain revêtu de la pourpre impériale, et Zénobie, reine de Palmyre. Elle était si chargée de perles, qu'elle pouvait à peine marcher; les grands de sa cour, captifs comme elle, la soulageaient du poids de ses chaînes d'or. Aurélien était monté sur un char traîné par quatre cerfs, autre espèce de dépouilles et de richesses d'un roi goth. Ce char allait attendre Alaric au Capitole.

Aurélien donna à Tétricus le gouvernement de la Lucanie en échange de l'empire : Tétricus n'avait pas le génie de Victoria : il se contenta d'être heureux.

Quant à Zénobie, vous savez qu'elle était peut-être Juive de naissance; Longin fut son maître de lettres grecques et de philosophie : elle avait composé à son usage une histoire abrégée de l'Orient. Elle inclinait aux sentiments des Hébreux touchant la nature de Jésus-Christ. On l'accuse d'avoir fait mourir le fils qu'Odenat avait eu d'une autre femme, et peut-être Odenat lui-même. Elle eut trois filles et trois fils, dont l'un, Vaballath, devint roi d'un canton inconnu

en Asie. Ses trois filles, captives avec elles, se marièrent; et saint Zénobe, évêque de Florence du temps de saint Ambroise, descendait de la reine de Palmyre. Le courage de Zénobie se démentit avec la fortune; elle demanda la vie en pleurant. La belle élève du magnanime Longin ne fut plus à Rome que la délatrice de quelques sénateurs, entrés dans une conjuration vraie ou supposée contre Aurélien. Elle habitait une maison de campagne à Tibur, non loin des jardins d'Adrien et de la retraite d'Horace, laissant, avec un nom célèbre, des ruines qu'on va voir au désert.

Aurélien était naturellement sévère; la prospérité le rendit cruel. Il ne voulait pas que le soldat prît une seule poule au laboureur; il disait que les guerriers doivent faire couler le sang des ennemis, et non les pleurs des citoyens : beau sentiment et noble maxime! Il eut à soutenir une singulière guerre au sein même de Rome, la guerre des monnayeurs, qui lui tuèrent sept mille soldats dans un combat sur le mont Cœlius. Les châtiments que l'empereur faisait infliger étaient affreux. Il méditait une persécution générale contre les chrétiens; et, lorsqu'il se rendit en Orient, dans le dessein de porter la guerre chez les Perses, il fut tué par les officiers de son armée, entre Héraclée et Byzance.

Le monde demeura sept mois sans maître : le sénat et l'armée se renvoyèrent le choix d'un empereur. L'un refusait d'user de son droit, l'autre de sa force. Les deux derniers souverains avaient tellement affermi l'État, que rien ne bougea; mais Rome ne reprit pas sa liberté : qu'en eût-elle fait?

Claudius Tacite, sénateur, âgé de soixante-quinze

ans, fut enfin proclamé par le sénat. Telle est la souveraineté naturelle du génie : il n'y a point d'homme qui ne préférât aujourd'hui avoir été Tacite l'historien à Tacite l'empereur. Celui-ci sembla craindre la marque dont son aïeul avait flétri les tyrans; il vécut sur la pourpre comme en présence et dans la frayeur du peintre de Tibère.

L'empereur rendit au sénat quelques-unes de ses prérogatives; et le sénat, dans sa décrépitude corrompue, crut voir renaître la chaste enfance de la république. Tacite, allant se mettre à la tête de l'armée, en Thrace, pour repousser une attaque des Alains, à qui les Romains avaient manqué de foi, mourut de fatigue ou fut tué à Tarse, ou à Tyane, ou dans le Pont, selon les versions différentes des historiens. Peu de temps avant sa mort, la tombe de son père s'était ouverte, et il avait vu l'ombre de sa mère. Le tombeau de nos pères s'ouvre toujours pour nous; mais il y a ici quelques souvenirs confus du sépulcre d'Agrippine : le génie de l'historien dominait l'imagination de l'empereur.

Florien, frère de Tacite, se fit déclarer auguste en Asie, Probus en Orient. Une guerre civile de deux ou trois mois termina la lutte en faveur du dernier. La défaite des Franks, des Bourguignons, des Vandales, des Logions ou Lyges, qui s'étaient emparés des Gaules, signala le commencement du règne de Probus. Il tua quatre cent mille barbares, délivra et rétablit soixante-dix villes, transporta dans la Grande-Bretagne des colonies de prisonniers, soumit une partie de l'Allemagne, obligea les peuples vaincus à se retirer au delà du Necker et de l'Elbe, de payer aux Romains un

tribut annuel en blé, vaches, brebis, et de prendre les armes pour la défense de l'Empire contre des nations plus éloignées : enfin, il bâtit un mur de deux cents milles de longueur, depuis le Rhin jusqu'au Danube. Probus conçut le plan régulier de défendre l'Empire contre les barbares avec des barbares. Quand la république réunissait des peuples à ses domaines, elle leur rapportait la vertu en échange de la force qu'elle recevait d'eux. Que pouvaient les Romains du siècle de Probus pour les barbares?

Une poignée de Francs auxiliaires, que Probus avait relégués sur le rivage du Pont-Euxin, s'ennuyèrent; ils s'emparèrent de quelques barques, franchirent le Bosphore, désolèrent les côtes de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, prirent et pillèrent Syracuse, entrèrent dans l'Océan, et, après avoir côtoyé les Espagnes et les Gaules, vinrent débarquer dans leur patrie aux embouchures du Rhin, laissant le monde étonné d'une audace qui annonçait un grand peuple.

Probus passa en Égypte, défit, dans la Tébaïde, les Blemmyes, sauvages d'Éthiopie dont on ne sait presque rien : de là, il marcha contre les Perses. Assis à terre, sur l'herbe, au haut d'une montagne d'Arménie, mangeant dans un pot quelques pois chiches, habillé d'une simple casaque de laine teinte en pourpre, la tête couverte d'un chapeau parce qu'il était chauve, sans se lever, sans discontinuer son repas, Probus reçut les ambassadeurs étonnés du grand roi. Il leur dit qu'il était l'empereur; que si leur maître refusait justice aux Romains, il rendrait la Perse aussi nue d'arbres et d'épis que sa tête l'était de cheveux; et il ôta son couvre-chef. « Avez-vous faim? » ajouta

ce Popilius de l'empire ; « partagez mon repas ; sinon, « retirez-vous. »

Probus donna des terres en Thrace à cent mille Bastarnes (nation scythe ou gothique), qui s'attachèrent au sol. Il en avait partagé d'autres aux Gépides, aux Juthongues, aux Vandales, aux Franks : tous ceux-ci se soulevèrent à divers intervalles.

On peut fixer au règne de Probus la fin de la première grande invasion des barbares, bien que les mouvements s'en fissent encore sentir sous Carus, Carin, Numérien, et qu'ils se prolongeassent sous Dioclétien jusqu'à l'avénement de Constantin à l'empire.

Probus, délivré des guerres étrangères, étouffa les révoltes de Saturnin, de Proculus et de Bonose. Dans le retour d'une si grande paix, il affirmait qu'on aurait bientôt plus besoin d'armée. Il occupa les troupes oisives à planter des vignes dans la Pannonie, la Mésie et les Gaules ; et, selon Vopiscus, jusque dans la Grande-Bretagne : on croit que la Bourgogne lui est redevable de ses premières richesses. Probus, guerrier si digne du sceptre, n'en fut pas moins tué par ses soldats, dans une guérite de fer, d'où il surveillait les légions employées au desséchement des marais de Sirmich, sa patrie.

Carus, qui vint après Probus, était né à Narbonne, selon les deux Victor. Il se disait originaire de Rome, et il n'est pas sûr qu'il vît jamais cette capitale du monde, dont il était souverain. Il fut foudroyé après des victoires remportées sur les Perses, non loin de Ctésiphon, qu'il avait pris. Quand la guerre fatiguée discontinuait le meurtre de ses princes, le ciel s'en chargeait.

Les fils de Carus, Carin et Numérien, reconnus empereurs, célébrèrent à Rome les *jeux romains*, que Calpurnius ou Calphurnius, poëte oublié comme ces jeux, a chanté

Numérien, revenant de la Perse, fut tué par Aper, préfet du prétoire, dont il avait épousé la fille. Montesquieu remarque que les préfets du prétoire étaient à cette époque auprès des empereurs ce que sont les vizirs auprès des sultans. Le jeune prince avait versé tant de larmes sur la mort de son père, que sa vue en était affaiblie; on le portait dans une litière au milieu des légions. Aper, qui convoitait la pourpre s'était trop hâté; son forfait avait devancé ses brigues; le cadavre de Numérien, assassiné dans la litière fermée, tomba en pourriture avant que le meurtrier eût pu s'assurer du suffrage des soldats. La présence du crime et le néant des grandeurs humaines furent dénoncés par l'odeur qui s'en élevait.

L'armée tint un conseil à Chalcédoine, afin d'élire le chef de l'État. Dioclétien, qui commandait les officiers militaires du palais, fut choisi. Tout aussitôt, descendant de son tribunal, il perce Aper de son épée, et s'écrie : « J'ai tué le sanglier fatal. » Une druidesse de Tongres lui avait promis l'empire quand il aurait tué un *sanglier*, en latin *aper*. A cette élection, du 17 septembre 284, commença l'ère fameuse dans l'Église, connue sous le nom de l'ère de *Dioclétien* ou des Martyrs.

Dioclétien livra divers combats à Carin, dont les mœurs rappelaient celles des princes déréglés, prédécesseurs des empereurs militaires. Carin triompha; mais ses soldats victorieux lui ôtèrent la vie, à l'insti-

gation d'un tribun dont il avait déshonoré la couche. Ils se soumirent à Dioclétien.

Vous aurez à considérer plusieurs choses sous le règne des derniers empereurs Gallus, Émilien, Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, Tacite, Probus, Carus et ses fils, par rapport aux chrétiens.

Bien que tous les évêques portassent le nom de pape, l'unité de l'Église s'établissait : un traité de saint Cyprien la recommande.

Gallus et Valérien excitèrent des persécutions : outre ces persécutions générales, il y en avait de particulières. Les empereurs ayant publié des édits contradictoires au sujet de la religion nouvelle, et ces édits ne s'abrogeant pas mutuellement, il arrivait que les délégués du pouvoir, selon leurs caractères, leurs principes et leurs préjugés, usaient de la tolérance ou de l'intolérance de la loi

Les papes Corneille, Étienne, Sixte II, succombèrent. Celui-ci avait transporté les corps de saint Pierre et de saint Paul dans les catacombes qui servaient de temple et de tombeau aux chrétiens. En parlant des mœurs des fidèles, je vous raconterai quelque chose du martyre de saint Laurent.

Cyprien eut la tête tranchée à Carthage; trois cents chrétiens sans nom égalèrent, à Utique, la fermeté de Caton : ils furent précipités dans une fosse de chaux vive. Théogène, évêque, souffrit à Hippone; Fructueux, à Taragone, Paturin à Toulouse, Denys à Lutèce: première illustration de cette bourgade inconnue ; comme un arbre dans le clos des morts, le christianisme poussait vigoureusement dans le champ des martyrs. Grégoire le Thaumaturge, près d'expirer,

demande s'il reste encore quelques idolâtres dans sa ville épiscopale; on lui répond qu'il en reste dix-sept. « Je laisse donc à mon successeur autant d'infidèles « que je trouvai de chrétiens à Néocésarée. »

Les barbares, en entrant dans l'Empire, étaient venus chercher des missionnaires : les envoyés de la miséricorde de Dieu allèrent au-devant des envoyés de sa colère, pour la désarmer. Des évêques, la chaîne au cou, guérissaient les malades en prêchant la sainte parole. Les maîtres prenaient confiance dans ces esclaves médecins; ils se figuraient obtenir par eux la victoire, et demandaient le baptême. Les prisonniers se changeaient en pasteurs; des églises nomades commençaient au milieu des hordes guerrières rentrées dans leurs forêts comme sous leurs tentes. Ces diverses nations se combattaient les unes les autres, se formaient en confédérations, dissoutes et recomposées selon les succès et les revers; gens féroces qui brisaient tous les jougs, et se soumettaient au frein de quelques prêtres captifs.

De tous les corps de l'État, l'armée romaine était celui où le christianisme faisait le moins de progrès. Les chrétiens répugnaient à l'enrôlement, parce qu'ils regardaient les festins, la *mesure* et la *marque* comme mêlés de paganisme. Maximilien, appelé au service, disait au proconsul Dion, à Tebeste en Numidie : « Je ne recevrai point la marque; j'ai déjà reçu celle « de Jésus-Christ. » D'une autre part, le légionnaire attaché à ses aigles renonçait difficilement à l'idolâtrie de la gloire.

Les hérésiarques et les philosophes continuèrent leur succession : Manès, avec sa doctrine des deux prin-

cipes; Plotin et Porphyre, beaux esprits, ennemis du Christ

Dioclétien associa Maximien au pouvoir suprême, et nomma deux césars, Galère et Constance : l'Orient et l'Italie tombaient dans le département des augustes; les césars eurent la garde du Danube et du Rhin, en deçà desquels se plaçaient les provinces de l'Occident. La possession romaine se trouva divisée entre quatre despotats, ce qui prépara la séparation finale des deux empires d'Orient et d'Occident.

L'armée, obéissant à quatre maîtres, n'eut plus assez de force pour les créer; il n'y eut plus assez de trésors dans l'une des quatre divisions territoriales pour fournir à un usurpateur le moyen d'acheter l'élection. Dioclétien diminua le nombre des prétoriens, et leur opposa deux nouvelles cohortes : les joviens et les herculiens.

Mais ce qui fit la sûreté du prince causa la ruine de l'État : ces légions, qui choisissaient les empereurs, repoussaient en même temps les barbares; c'était une république militaire qui se donnait des maîtres nationaux et n'en voulait point d'étrangers. Lorsque Dioclétien eut opéré ses changements; lorsque Constantin, continuant la même politique, eut cassé les prétoriens; lorsque, au lieu de deux préfets du prétoire, il en eut nommé quatre; lorsqu'il eut rappelé les légions qui gardaient les frontières pour les mettre en garnison dans le cœur de l'Empire, le règne des légions expira : le pouvoir domestique prit naissance. Le droit d'élection fut partagé entre les soldats et les eunuques : la liberté romaine, qui avait commencé dans le sénat, passé au forum, traversé l'armée, alla s'enfermer dans le palais avec des esclaves à part de la race humaine;

geôliers de la liberté, qui n'avaient pas même la puissance de perpétuer dans leur famille la servitude héréditaire.

Le sénat partagea l'abaissement des légions. Rome ne vit presque plus ses empereurs; ils résidèrent à Trèves, à Milan, à Nicomédie, et bientôt à Constantinople. Dioclétien modela sa cour sur celle du grand roi; il se donna le surnom de *Jupiter;* au lieu de la couronne de laurier, il ceignit le diadème, et ajouta au manteau de pourpre la robe d'or et de soie. Des officiers du palais de diverses sortes, et partagés en diverses *écoles,* furent constitués : les eunuques avaient la garde intérieure des appartements. Quiconque était introduit devant l'empereur se prosternait et adorait. Les successeurs de Dioclétien, et peut-être lui-même, se firent appeler *votre Éternité,* et ils vécurent un jour. Sachez néanmoins que les empereurs s'arrogèrent ce titre par une espèce de droit d'héritage. Rome se surnommait la ville éternelle; le peuple romain avait vu dans l'immutabilité du dieu Terme le présage de la durée de sa puissance : en usurpant les pouvoirs politiques, les despotes usurpèrent aussi les forces religieuses. Toutefois cette transmission du sort de l'espèce au destin de l'individu n'était qu'une fausseté impie : les nations qui changent de mœurs, de lois, de nom, de sang, ne meurent point, il est vrai; mais est-il rien de plus vite et de plus mortel que l'homme?

Ce ne fut guère que six ans après l'association de Maximien à l'empire que Dioclétien s'adjoignit les deux césars Galérius et Constance. On vit dans les Gaules, sous le nom de Bagaudes, une insurrection de paysans assez semblable à celles qui éclatèrent en

France dans le moyen âge. Œlianus et Amandus chefs de ces paysans, prirent la pourpre. Leurs médailles nous sont parvennes, moins comme une preuve historique du pouvoir d'un maître, que comme un monument de la liberté : on a cru qu'Œlianus et Amandus étaient chrétiens. Maximien soumit ces hommes rustiques, dont le nom reparut au cinquième siècle. Salvien, à cette dernière époque, excuse leur révolte par leurs souffrances : la faction de la misère est enracinée.

Carausius dans la Grande-Bretagne, Achillée en Égypte, furent vaincus, l'un par Constance, l'autre par Dioclétien, après une usurpation plus ou moins longue. Galérius, d'abord défait par les Perses, les défit à son tour.

Dioclétien, grand administrateur, homme fin et habile, répara et augmenta les fortifications des frontières; battit, à l'aide de ses associés et de ses généraux, les Blemmyes en Égypte, les Maures en Afrique, les Franks, les Allamans, les Sarmates en Europe; il sema la division parmi les Goths, les Vandales, les Gépides, les Bourguignons, qui se consumèrent en guerres intestines. Ceux des barbares du Nord que l'on avait faits prisonniers furent ou distribués comme esclaves aux habitants des territoires de Trèves, de Langres, de Cambrai, de Beauvais et de Troyes, ou adoptés comme colons, nommément quelques tribus de Sarmates, de Bastarnes et de Carpiens.

Au moment de triompher, le christianisme eut à soutenir une persécution générale. Poussé par Galérius, qu'excitait sa mère, adoratrice des dieux des montagnes, Dioclétien assembla un conseil de magistrats et

de gens de guerre. Ce conseil fut d'avis de poursuivre les ennemis du culte public. L'empereur envoya consulter Apollon de Milet : Apollon répondit que les justes répandus sur la terre l'empêchait de dire la vérité ; la pythonisse se plaignait d'être muette. Les aruspices déclarèrent que les justes dont parlait Apollon étaient les chrétiens. La persécution fut résolue. On en fixa l'époque à la fête des Terminales, dernier jour de l'année romaine, jour réputé heureux, et qui devait mettre fin à la religion de Jésus. Dioclétien et Galérius se trouvaient à Nicomédie.

L'attaque commença par la démolition de la basilique bâtie dans cette ville, sur une colline, et environnée de grands édifices. On y chercha l'idole qu'on y trouva point.

Le décret d'extermination portait en substance : Les églises seront renversées et les livres saints brûlés ; les chrétiens seront privés de tous honneurs, de toutes dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre et de rang ; ils pourront être poursuivis devant les tribunaux, et ne pourront poursuivre personne, pas même en réclamation de vol, réparation d'injures ou d'adultère ; les affranchis redeviendront esclaves.

C'est toujours par l'effet rétroactif des lois ou par leur déni, que les grandes iniquités sociales s'accomplissent : le refus de justice est le point où l'homme se trouve le plus éloigné de Dieu. Un édit particulier frappait les évêques, ordonnait de les mettre aux fers, et de les forcer à abjurer.

La persécution, d'abord locale, s'étendit ensuite à toutes les provinces de l'Empire. La maison de l'em-

pereur fut particulièrement tourmentée. Valérie, fille de Dioclétien, et Prisca sa femme, accusées de christianisme, sacrifièrent; Dorothée, le premier des eunuques; Gorgonius, Pierre, Judes, Mygdonius et Mardonius, souffrirent. On mit du sel et du vinaigre dans les plaies de Pierre : étendu sur un gril, ses chairs furent rôties comme les viandes d'un festin. On jeta pêle-mêle dans les bûchers femmes, enfants et vieillards; d'autres victimes, entassées dans des barques, furent précipitées au fond de la mer.

La bassesse, comme toujours, se trouva à point nommé pour faire l'apologie du crime : deux philosophes écrivirent à la lueur des bûchers contre les chrétiens.

Le martyre de la légion thébéenne, massacrée par ordre de Maximien, est de cette époque. Nantes, dans l'Armorique, se consacra par le sang des deux frères Donatien et Rogatien.

Arnobe et Lactance défendirent le christianisme; le dernier nous a peint la mort des persécuteurs et l'extinction de leur race : Licinius, Galérius et Candidien son fils; Maximien avec son fils âgé de huit ans, sa fille âgée de sept, sa femme noyée dans l'Oronte, où elle avait fait noyer des chrétiennes; Dioclétien, Valérie et Prisca fugitives, cachées sous de misérables habits, reconnues, arrêtées, décapitées à Thessalonique, et jetées dans la mer ; victimes de la tyrannie de Licinius, elles n'étaient coupables que d'appartenir à un sang maudit.

Dioclétien et Maximien étaient venus triompher en Italie, l'un des Égyptiens, l'autre des peuples du Nord ; c'est le dernier triomphe authentique qu'ait vu Rome.

L'empereur ne descendit du char de sa victoire que pour monter à Nicomédie sur le tribunal de son abdication. Cette scène eut lieu dans une plaine qu'inondait la foule des grands, du peuple et des soldats. Dioclétien déclara qu'ayant besoin de repos, il cédait l'empire à Galérius. En même temps il indiqua le césar qui devait remplacer Galérius, devenu auguste : c'était Daïa ou Daïa Maximin, fils de la sœur de Galérius. Il jeta son manteau de pourpre sur les épaules de ce pâtre, et Dioclétien, redevenu Dioclès, prit le chemin de Salone, sa patrie.

Cet homme extraordinaire avait les larmes aux yeux en déposant le pouvoir; il avait également pleuré lorsque Galérius, dans un entretien secret, lui signifia qu'il prétendait être le maître; et que si lui Dioclétien ne voulait pas s'éloigner, lui Galérius l'y saurait contraindre. D'autres ont écrit que Dioclétien renonça au trône par mépris des grandeurs humaines. Soit que ce prince ait quitté l'empire de gré ou de force, avec courage ou faiblesse, sa retraite à Salone a donné à sa vie un caractère de philosophie qui fait aujourd'hui sa principale renommée.

Dioclétien habitait, au bord de la mer, une maison de campagne que Constantin le Grand dit avoir été simple, et que Constantin Porphyrogénète a crue magnifique. Maximien Hercule se dépouilla de l'autorité souveraine à Milan en faveur de Constance-Chlore, et nomma césar Valérius Sévère, obscur favori de Galérius, le même jour que Dioclétien accomplissait son sacrifice à Nicomédie. Maximien, ayant dans la suite ressaisi la pourpre, fit inviter Dioclétien à suivre son exemple. Dioclétien répondit : « Je voudrais que vous

« vissiez les beaux choux que j'ai plantés, vous ne me « parleriez plus de l'empire. » Paroles démenties par des regrets.

Pendant les neuf années que Dioclétien vécut à Salone, sa femme et sa fille périrent misérablement, et il ne put les sauver, obligé qu'il fut alors de reconnaître l'impuissance d'un prince auquel il ne reste d'autorité que celle des larmes. Menacé par Constantin et Licinius, peut-être même par le sénat, il résolut d'abréger sa vie. On est incertain du genre de sa mort ; on parle de poison, d'abstinence, de mélancolie. L'empereur sans empire ne dormait plus, ne mangeait plus ; il soupirait, il gémissait : saint Jérôme laisse entendre qu'avant d'expirer il vomit sa langue rongée de vers.

La philosophie fut aussi inutile à Dioclétien, pour mourir, que la religion à Charles-Quint : tous deux eurent des remords d'avoir abandonné le pouvoir ; le premier, sur son lit et sur la terre, où il se roulait au milieu de ses larmes ; le second, au fond du cercueil, où il se plaça pour assister à la représentation de ses funérailles.

Dioclétien multiplia les impôts ; il couvrit l'Empire de monuments onéreux, qu'il faisait souvent abattre et recommencer sur un plan nouveau. La Providence a voulu qu'une salle des *Thermes* du persécuteur des chrétiens soit devenue, à Rome, l'église de *Notre-Dame des Anges*. Dans le cloître, jadis vaste cimetière de cet édifice, l'espace se trouve aujourd'hui trop grand pour la mort ; un petit retranchement, pratiqué au pied de trois ou quatre colonnes, suffit aux tombeaux diminuants de quelques chartreux qui finissent aussi, et qui,

dans leur abdication du monde, ne regrettent rien de la terre.

Les faits sont comme il suit après l'abdication de Dioclétien :

Constance gouvernait les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; il était doux, juste, tolérant envers les chrétiens, et si dénué de fortune, qu'il était obligé d'emprunter de l'argenterie lorsqu'il donnait un festin. Suidas l'appelle *Constance le Pauvre*, un des plus beaux surnoms que jamais prince absolu ait portés.

Il eut d'Hélène, fille d'un hôtelier, sa femme légitime ou sa concubine, Constantin le Grand; et de Théodora, fille de la femme de Maximien Hercule, trois filles et trois garçons. On le força de répudier Hélène, comme étant d'une naissance trop inférieure.

Constantin avait alors dix-huit ans : entraîné dans l'humiliation de sa mère, il fut attaché à Dioclétien, et porta les armes en Égypte et dans la Perse. Galérius, jaloux de la faveur dont le fils de Constance jouissait auprès des soldats, se voulut défaire de lui en l'excitant à se battre d'abord contre un Sarmate, ensuite contre un lion. Constantin, sorti heureusement de ces épreuves, se déroba par la fuite aux complots de Galérius; afin de n'être pas poursuivi, il fit couper de poste en poste les jarrets des chevaux dont il s'était servi. Il rejoignit son père à Boulogne, au moment où celui-ci, vainqueur de Carausius, s'embarquait pour la Grande-Bretagne. Constance mourut à York. Les légions, par un dernier essai de leur puissance, sans attendre l'élection du palais, proclamèrent Constantin empereur, au nom des vertus de son père. Galérius n'accorda à

Constantin que le titre de césar, conférant à Valère celui d'auguste.

Galérius avait ordonné un recensement des propriétés, afin d'asseoir une taxe générale sur les terres et sur les personnes : il y voulut soumettre l'Italie. Rome se soulève, appelle à la pourpre Maxence, gendre de Galérius et fils de Maximien Hercule. Le vieil empereur abdique, sort de sa retraite, se joint à son fils. Sévère, réfugié dans Ravenne, qu'il rend par capitulation à Maximien Hercule, est condamné à mort, et se fait ouvrir les veines.

Maximien s'allie avec Constantin, lui donne Fausta, sa fille, en mariage, et le nomme auguste. Galérius fond sur l'Italie avec une armée : parvenu jusqu'à Narni et forcé de retourner en arrière, il élève Licinius, son ancien compagnon d'armes, au rang d'où la mort avait précipité Sévère. Maximin Daïa, le césar qui gouvernait l'Égypte et la Syrie, enflammé de jalousie, se décore aussi de la dignité d'auguste. Six empereurs (ce qui ne s'était jamais vu et ce qui ne se revit jamais) règnent à la fois : Constantin, Maxence et Maximien, en Occident ; Licinius, Maximin et Galérius, en Orient.

La discorde éclate entre Maximien Hercule et Maxence, son fils. Maximien se retire en Illyrie, ensuite dans les Gaules, auprès de Constantin son gendre. Il conspire contre lui, et, sur une fausse nouvelle de la mort de ce prince, s'empare d'un trésor déposé dans la ville d'Arles. Constantin, occupé au bord du Rhin à repousser un corps de Franks, revient, assiége son beau-père dans Marseille, le prend, et condamne à mort un vieillard dont l'ambition était tombée en enfance.

Galérius meurt à Sardique d'une maladie dégoû-

tante, attribuée par les chrétiens à la vengeance céleste : Galérius avait été le véritable auteur de la persécution. Maximin Daïa et Licinius se partagent ses États. Licinius fait alliance avec Constantin, Maximin avec Maxence. Constantin, vainqueur des Francs et des Allamans, livre leur prince aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves.

Maxence, oppresseur de l'Afrique et de l'Italie, invente le don gratuit, que les rois et les seigneurs féodaux exigèrent dans la suite pour une victoire, une naissance, un mariage, et pour l'admission de leur fils à l'ordre de chevalerie : sous les Romains, il s'agissait du consulat du jeune prince. Maxence immole les sénateurs et déshonore leurs femmes. Sophronie, chrétienne et femme du préfet de Rome, se poignarde afin de lui échapper.

Maxence médite d'envahir la Gaule. Constantin, décidé à prévenir son ennemi, voit dans les airs le Labarum, et commence à s'instruire de la foi. Maxence avait rétabli les prétoriens; son armée se composait de cent soixante-dix mille fantassins et de dix-huit mille cavaliers. Constantin ne craignit pas d'attaquer Maxence avec quarante mille vieux soldats. Il passe les Alpes Cottiennes sur une de ces voies indestructibles qui n'existaient pas du temps d'Annibal; il emporte Suse d'assaut, défait un corps de cavalerie pesante aux environs de Turin, un autre à Bresse : Vérone capitule : la garnison captive est liée des chaînes forgées avec les épées des vaincus; Constantin marche à Rome, et gagne la bataille où Maxence perd l'empire et la vie.

Cette bataille est du petit nombre de celles qui,

expression matérielle de la lutte des opinions, deviennent, non un simpe fait de guerre, mais une véritable révolution. Deux cultes et deux mondes se rencontrèrent au pont Milvius; deux religions se trouvèrent en présence, les armes à la main, au bord du Tibre, à la vue du Capitole. Maxence interrogeait les livres sibyllins, sacrifiait des lions, faisait éventrer les femmes grosses, pour fouiller dans le sein des enfants arrachés aux entrailles maternelles : on supposait que des cœurs qui n'avaient pas encore palpité ne pouvaient recéler aucune imposture. Constantin, dans son camp, se contentait de dire (ce qu'on grava sur son arc de triomphe) qu'il arrivait par l'impulsion de la Divinité et la grandeur de son génie. Les anciens dieux du Janicule rangèrent autour de leurs autels les légions qu'ils avaient envoyées à la conquête de l'univers : en face de ces soldats étaient ceux du Christ. Le Labarum domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner celui qui prêcha sur la montagne : le temps et le genre humain avaient fait un pas.

Six mois après la victoire de Constantin, Maximin Daia voulut enlever à Licinius la partie de l'empire qu'il gouvernait; vaincu auprès d'Héraclée, il alla mourir à Nicomédie. Des six empereurs il ne restait plus que Constantin et Licinius.

Ceux-ci se brouillèrent. Une première guerre civile, suivie d'une seconde, amenèrent les batailles de Cibalis, de Mardie, d'Andrinople et de Chrysopolis, où Constantin fut heureux. Licinius, resté aux mains du vainqueur, fut exilé à Thessalonique. Quelques temps après, on lui demanda sa tête, sous prétexte d'une conspiration ourdie par lui dans les fers : ce moyen de

crime, si souvent reproduit dans l'histoire, accuse de stérilité les inventions de la tyrannie.

Constantin, demeuré en possession du monde, résolut, vers la fin de sa vie, de donner une seconde capitale à ses États : Constantinople s'éleva sur l'emplacement de Byzance, au nom de Jésus-Christ, comme Rome s'était élevée sur les chaumières d'Évandre, au nom de Jupiter. Le fondateur de l'empire chrétien déclara qu'il bâtissait la nouvelle cité par l'ordre de Dieu : il racontait qu'endormi sous les murs de Byzance, il avait vu dans un songe une femme, accablée d'ans et d'infirmités, se changer en une jeune fille brillante de santé et de grâce, laquelle il lui semblait revêtir des ornements impériaux. Constantin, interprétant ce songe, obéit à l'avertissement du ciel; armé d'une lance, il conduit lui-même les ouvriers qui traçaient l'enceinte de la ville. On lui fait observer que l'espace déjà parcouru était immense : « Je suis, répondit-il, le guide invisible qui marche devant moi; je ne m'arrêterai que quand il s'arrêtera. »

La cité naissante fut embellie de la dépouille de la Grèce et de l'Asie : on y transporta les idoles des dieux morts, et les statues des grands hommes qui ne meurent pas comme les dieux. La vieille métropole paya surtout son tribut à sa jeune rivale; ce qui fait dire à saint Jérôme que Constantinople s'était parée de la nudité des autres villes. Les familles sénatoriales et équestres furent appelées des rivages du Tibre à ceux du Bosphore, pour y trouver des palais semblables à ceux qu'elles abandonnaient. Constantin éleva l'église des Apôtres, qui, vingt ans après sa dédicace, était tombante; et Constance bâtit Sainte-Sophie, plus cé-

lèbre par son nom que par sa beauté. L'Égypte demeura chargée de nourrir la nouvelle Rome aux dépens de l'ancienne.

Il y a des jugements que les historiens répètent sans examen ; vous aurez souvent lu que Constantin avait hâté la chute de la puissance des césars en détruisant l'unité de leur siége : c'est, au contraire, la fondation de Constantinople qui a prolongé jusque dans les siècles modernes l'existence romaine. Rome, demeurée seule métropole, n'en eût pas été mieux défendue; l'empire se serait écroulé avec elle, lorsqu'elle succomba sous Alaric, si la nouvelle capitale n'eût formé une seconde tête à cet empire; tête qui n'a été abattue que plus de mille ans après la première, par le glaive de Mahomet II.

Mais ce qui fut favorable à la durée du pouvoir temporel, tel que le créa Constantin, devint contraire au pouvoir spirituel dont il se déclara le protecteur. Fixés dans l'Occident, sous l'influence de la gravité latine et du bon sens des races germaniques, les empereurs ne seraient point entrés dans les subtilités de l'esprit grec : moins d'hérésies auraient ensanglanté le monde et l'Église. Constantinople naquit chrétienne ; elle n'eut point, comme Rome, à renier un ancien culte, mais elle défigura l'autel que Constantin lui avait donné.

ÉTUDE DEUXIÈME

PREMIÈRE PARTIE

DE CONSTANTIN A VALENTINIEN ET VALENS.

En entrant dans cette seconde Étude, vous rentrez avec moi dans l'unité du sujet. Je ne me trouve plus obligé de séparer les trois faits des nations païennes, chrétiennes et barbares : ces dernières, ou fixées dans le monde romain, ou préparant au dehors la décisive invasion, se sont déjà inclinées aux mœurs et à la nouvelle religion de l'Empire.

D'un autre côté, le christianisme s'assied sur la pourpre ; ses affaires ne sont plus celles d'une secte en dehors des masses populaires; son histoire est maintenant l'histoire de l'État. Bien que la majorité des populations soumises à la domination de Rome est et demeure encore longtemps païenne, le pouvoir et la loi deviennent chrétiens.

Des intérêts nouveaux, des personnages d'une nature jusqu'alors inconnue, se révèlent. Depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Constantin, les dissentiments religieux n'avaient guère été, parmi les fidèles, que des démêlés domestiques méprisés ou contenus par

l'autorité ; mais aussitôt que le fils de sainte Hélène eut levé l'étendard de la croix, les schismes se changèrent en querelles publiques : quand les persécutions du paganisme finirent, celles des hérésies commencèrent. A peine Constantin avait-il pris les rênes du gouvernement, qu'Arius divisa l'Église.

Avec Arius parurent ces grands évêques nourris aux écoles d'Antioche, d'Alexandrie et d'Athènes, les Alexandre, les Athanase, les Grégoire, les Basile, les Chrysostome, lesquels, renouvelant la philosophie, l'éloquence et les lettres, poussèrent l'esprit humain hors des vieilles règles, le firent sortir des routines où il avait si longtemps marché, sous la domination des anciens génies et d'une religion tombée. Les Pères de l'Église latine, saint Paulin, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, conduisirent l'Occident à la même rénovation.

Les discours et les actions de ces prêtres attiraient l'attention principale du gouvernement ; les généraux et les ministres furent relégués dans une classe secondaire d'intérêt et de renommée. Les conciles prirent la place des conseils, ou plutôt furent les véritables conseils du souverain, qui se passionna pour des vérités ou des erreurs que souvent il ne comprenait pas. Le monde païen essayait de lutter, avec ses fables surannées et les systèmes discrédités de ses sages, contre un siècle qui l'entraînait.

Le christianisme avait eu à supporter les persécutions du paganisme : les rôles changent ; le christianisme va proscrire à son tour le paganisme. Mais étudiez la différence des principes et des hommes.

Les païens, comme les chrétiens, ne tinrent point

obstinément à leur culte, ne coururent point au martyre : pourquoi? parce que le polythéisme était à la fois l'idée fausse et l'idée décrépite, succombant sous l'idée vraie et rajeunie de l'unité d'un Dieu. L'ancienne société ne trouvera donc pas pour se défendre l'énergie que la société nouvelle eut pour attaquer.

Jusqu'alors les mouvements du monde civilisé avaient été produits par les impulsions d'un culte corporel, les réclamations de la liberté, les usurpations du pouvoir, enfin par les passions politiques ou guerrières : un autre ordre de faits commence; on s'arme pour les vérités ou les erreurs du pur esprit. Ces subtilités métaphysiques, obscures, qui le seront toujours, qui firent couler tant de sang, n'en sont pas moins la preuve d'un immense progrès de l'espèce humaine. Plus l'homme s'éloigne de l'homme matériel pour se concentrer dans l'homme intelligent, plus il se rapproche du but de son existence; s'il ne perdait pas quelquefois le courage physique et la vertu morale en développant sa nature divine, il atteindrait avec moins de lenteur le perfectionnement auquel il est appelé.

Avec Constantin se forme l'*Église* proprement dite. Alors prit naissance cette monarchie religieuse qui, tendant à se resserrer sous un seul chef, eut ses lois particulières et générales, ses conciles œcuméniques et provinciaux, sa hiérarchie, ses dignités, ses deux grandes divisions du clergé régulier et séculier, ses propriétés régies en vertu d'un droit différent du droit commun; tandis que, honorés des princes et chéris des peuples, les évêques, élevés aux plus hauts emplois politiques, remplaçaient encore les magistrats inférieurs dans les fonctions municipales et adminis-

tratives, s'emparaient, par les sacrements, des principaux actes de la vie civile, et devenaient les législateurs et les conducteurs des nations.

Remarquez deux choses peu observées, qui vous expliqueront la manière dont le christianisme parvint à dominer la société tout entière, peuples et rois.

L'*Église* se constitua en monarchie (élective et représentative), et la *communauté chrétienne* en république : tout était obéissance et distinction de rangs dans l'une, bien que le chef suprême fût presque toujours choisi dans les rangs populaires; tout était liberté et égalité dans l'autre. De là cette double influence du clergé, qui, d'un côté, convenait aux grands par ses doctrines de pouvoir et de subordination, et, de l'autre, satisfaisait les petits par ses principes d'indépendance et de nivellement évangélique; de là aussi ce langage contradictoire, sans cesser d'être sincère : le prêtre était auprès des souverains le tribun de la république chrétienne, leur rappelant les droits égaux des enfants d'Adam, et la préférence que le Rédempteur de tous accorde aux pauvres et aux infortunés sur les riches et les heureux; et ce même prêtre était auprès du peuple le mandataire de la monarchie de l'Église, prêchant la soumission, et ordonnant de rendre à César ce qui appartient à César.

Jamais la société religieuse ne s'altère que la société politique ne change : je vous ai déjà dit comment l'élection de l'empereur passa des camps au palais. Les révolutions se concentrèrent au foyer impérial; les guerres civiles n'arrivèrent plus que rarement par les insurrections et les ambitions militaires; elles sortirent des divisions de la famille régnante, comme il

advient dans les empires despotiques de l'Orient.

Sous Constantin on voit paraître, avec l'établissement de l'Église, cette espèce d'aristocratie à la façon moderne, qui ne remplaça jamais dans l'empire le patriciat auquel Rome dut sa première liberté. Constantin multiplia, s'il n'inventa pas, les titres de nobilissime, de clarissime, d'illustre, de duc, de comte (dans le sens honorifique de ces deux derniers mots). Ces titres, avec ceux de *baron* et de *marquis*, d'origine purement barbare, ont passé à la noblesse de nos temps. Ainsi, à l'époque dont nous discourons, une transfusion d'éléments se prépare : au premier autel de Constantinople, autel qui fut chrétien, se rattache un des premiers anneaux de la chaîne de la nouvelle société. Si les créations politiques de Constantin ne furent point l'effet immédiat du christianisme, elles en furent l'effet médiat. Tout tend à se mettre de niveau dans la cité : avancer sur un point, et rester en arrière sur un autre, ne se peut : les idées d'une société sont analogiques, ou la société se dissout.

Les institutions de la vieille patrie mouraient donc avec le vieux culte. Le paganisme, depuis la disparition de l'âge religieux et de l'âge héroïque, s'était rarement mêlé à la politique ; il sanctifiait quelques actes de la vie du citoyen ; il protégeait les tombeaux ; il présidait à la dénonciation du serment ; il consultait le ciel touchant le succès d'une entreprise ; il honorait l'empereur vivant, lui offrait des libations, lui immolait des victimes, et couronnait ses statues ; il l'admettait, après sa mort, au rang des dieux : là se bornait à peu près l'action du paganisme. Les devins, astrologues et magiciens, venus d'Orient, ajoutèrent quel-

ques fourberies aux mensonges des oracles réguliers.

Mais avec le ministre chrétien s'introduisit la sorte de puissance nationale que les brahmanes de l'Inde, les mages de la Perse, les druides des Gaules, les prêtres chaldéens, juifs, égyptiens, tous serviteurs d'une religion plus ou moins allégorique et mystique, avaient jadis exercée. Le sanctuaire réagit sur les idées du pouvoir, en raison du plus ou moins d'immatérialité du dieu, et de son plus grand rapprochement de la vérité religieuse. L'idolâtrie aurait mal servi et n'aurait jamais enfanté l'espèce d'aristocratie qu'impatronisa Constantin. Aussi, lorsque Julien essaya de revenir au polythéisme, il dédaigna les titres et le régime nouveau de la cour. Il n'y eut, après le règne de ce prince, que l'aristocratie de fraîche invention qui se pût soutenir, parce que l'ordre ecclésiastique dont elle dérivait s'établit ; ce qui retraçait l'ancienne aristocratie disparut : les souvenirs ne surmontent point les mœurs ; en voici la preuve.

Constantin avait formé, dans son autre Rome, un patriciat à l'instar du corps fameux qu'immortalisèrent tant de grands citoyens. Cette noblesse ressuscitée acquit si peu de considération, qu'on rougissait presque d'en faire partie. On proposa vainement de soutenir sa pauvreté par des pensions, de masquer par un langage, par des habits, des us et coutumes d'autrefois, une naissance d'hier : les priviléges ne sont pas des ancêtres ; l'homme ne se peut ôter les jours qu'il a, ni se donner ceux qu'il n'a pas. Les sénateurs de Constantin demeurèrent écrasés sous le nom antique et éclatant de *patres conscripti*, dont on outrageait leur récente obscurité.

En embrassant le christianisme et fondant l'Église, en fixant les barbares dans l'Empire, en établissant une noblesse titrée et hiérarchique, Constantin a véritablement engendré ce moyen âge dont on place la naissance, je l'ai déjà dit, cinq siècles trop tard.

Ce prince ne monta point au Capitole après sa victoire sur Maxence, et sembla répudier avec les dieux la gloire de la ville éternelle. Il publia un édit favorable aux chrétiens et plus tard un second édit pour les confesseurs et martyrs. Il accorda des immunités et des revenus aux églises, et des priviléges aux prêtres. Il ne fit point aux papes la donation inventée au huitième siècle par Isidore, mais il leur céda le palais de Latran, palais de l'impératrice Fausta, et il bâtit l'édifice connu sous le nom de basilique de Constantin.

Le supplice de la croix fut prohibé; la vacation du dimanche et peut-être la sanctification du samedi ou du vendredi devinrent coutumières; l'idolâtrie fut condamnée, et toutefois la liberté du culte laissée aux idolâtres; nonobstant quoi, divers temples furent dépouillés et quelques-uns démolis. Hélène renversa, à Jérusalem, le simulacre de Vénus; découvrit le saint sépulcre et la vraie croix; bâtit l'église de la Résurrection, celle de l'Ascencion, sur le mont des Oliviers, celle de la Crèche, à Bethléem. Eutropia, mère de l'impératrice Fausta, remplaça par un oratoire chrétien, au chêne de Mambré, un autel profane. Constantine, Maïum, échelle ou port de Gaza, d'autres villes ou d'autres villages, embrassèrent la religion du Christ. Ne semble-t-on pas entrer dans le monde moderne, en reconnaissant les lieux et les noms familiers à nos yeux et à notre mémoire?

Des lois de Constantin rendent la liberté à ceux qui étaient retenus contre leur droit en esclavage, permettent l'affranchissement dans les églises devant le peuple, sur la simple attestation d'un évêque; les clercs même avaient le pouvoir de donner la liberté à leurs esclaves, par testament ou par concession verbale, ce qui, par les désordres des temps, aurait affranchi tout d'un coup une nombreuse partie de l'espèce humaine. d'autres lois défendent les concubines aux personnes mariées, ordonnent la salubrité des prisons, interdisent les cachots, exceptent de la confiscation ce qui a été donné aux femmes et aux enfants avant le délit des maris et des pères, proscrivent des choses infâmes et les combats de gladiateurs. Ces divers règlements n'eurent pas d'abord leur plein effet, mais ils signalent les premiers moments de l'établissement légal du christianisme, par la condamnation de l'idolâtrie, de l'esclavage, de la prostitution et du meurtre.

Constantin eut à s'occuper des hérésies : dans l'Occident, celle des donatistes fut anathématisée à Arles; dans l'Orient, la doctrine d'Arius exigea la convocation du premier concile œcuménique. La question théologique intéresse peu aujourd'hui; mais le concile de Nicée est resté un événement considérable dans l'histoire de l'espèce humaine. On eut alors la première idée, et l'on vit le premier exemple, d'une société existant en divers climats, parmi les lois locales et privées, et néanmoins indépendante des princes et des sociétés sous lesquels et dans lesquelles elle était placée; peuple formant partie des autres peuples, et cependant isolé d'eux, mandant ses députés de tous les coins de l'univers à traiter des affaires qui ne concernaient que

sa vie morale et ses relations avec Dieu. Que de droits tacitement reconnus par ce bris des scellés du pouvoir sur la volonté et sur la pensée!

Pour la première fois encore, depuis les jours de Moïse, émancipateur de l'homme au milieu des nations esclaves de l'ignorance et de la force, se renouvela la manifestation divine du Sinaï : comme autour du camp des Hébreux, les idoles étaient debout autour du concile de Nicée, lorsque les interprètes de la nouvelle loi proclamèrent la suprême vérité du monde : l'existence et l'unité de Dieu. Les fables des prêtres, qui avaient caché le principe vivant, les mystères dans lesquels les philosophes l'avaient enveloppé, s'évanouirent : le voile du sanctuaire fut déchiré avec la croix du Christ; l'homme vit Dieu face à face. Alors fut composé ce symbole que les chrétiens répètent après quinze siècles, sur toute la surface du globe; symbole qui expliquait celui dont les apôtres et leurs disciples se servaient comme de mot d'ordre pour se reconnaître : en les comparant, on remarque les progrès du temps, et l'introduction de la haute métaphysique religieuse dans la simplicité de la foi.

« Nous croyons en un seul Dieu, père tout-puissant, « créateur de toutes choses visibles et invisibles, et « en un seul Seigneur Jésus-Christ, fils unique de « Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance « du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu « de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel « au Père, par qui toutes choses ont été faites au ciel « et sur la terre.... Nous croyons au Saint-Esprit. »

Le concile de Nicée a fait ces choses immenses; il a proclamé l'unité de Dieu, et fixé ce qu'il y avait de

probable dans la doctrine de Platon. Constantin, dans une harangue aux Pères du concile, déclare et approuve ce que ce philosophe admet : un premier Dieu suprême, source d'un second; deux essences égales en perfections, mais l'une tirant son existence de l'autre, et la seconde exécutant les ordres de la première. Les deux essences n'en font qu'une; l'une est la raison de l'autre; et cette raison étant Dieu, est aussi fils de Dieu.

Et quels étaient les membres de cette convention universelle réunie pour reconnaître le monarque éternel et son éternelle cité? Des héros du martyre, de doctes génies, ou des hommes encore plus savants par l'ignorance du cœur et la simplicité de la vertu. Spyridion, évêque de Trimithonte, gardait les moutons et avait le don des miracles; Jacques, évêque de Nisibe, vivait sur les hautes montagnes, passait l'hiver dans une caverne, se nourrissait de fruits sauvages, portait une tunique de poil de chèvre, et prédisait l'avenir. Parmi ces trois cent dix-huit évêques, accompagnés des prêtres, des diacres et des acolytes, on remarquait des vétérans mutilés à la dernière persécution : Paphnuce, de la haute Thébaïde, et disciple de saint Antoine, avait l'œil droit crevé et le jarret gauche coupé; Paul de Néocésarée, les deux mains brûlées; Léonce de Césarée, Thomas de Cyzique, Marin de Troade, Eutychus de Smyrne, s'efforçaient de cacher leurs blessures, sans en réclamer la gloire. Tous ces soldats d'une immense et même armée ne s'étaient jamais vus; ils avaient combattu sans se connaître, sous tous les points du ciel, dans l'action générale, pour la même foi.

Entre les hérésiarques se distinguaient Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine,

et Arius lui-même, appelé à rendre compte de sa doctrine devant Athanase, qui n'était alors qu'un simple diacre attaché à Alexandre, évêque d'Alexandrie.

Des philosophes païens étaient accourus à ce grand assaut de l'intelligence. Vous venez de voir que Constantin même, dans une harangue, s'expliqua sur la doctrine de Platon. Un vieillard laïque, ignorant et confesseur, attaqua l'un de ces philosophes fastueux, et lui dit tout le christianisme en peu de mots : « Phi-« losophe, au nom de Jésus-Christ, écoute : Il n'y a « qu'un Dieu, qui a tout fait par son Verbe, tout affermi « par son Esprit. Ce Verbe est le fils de Dieu; il a pris « pitié de notre vie grossière, il a voulu naître d'une « femme, visiter les hommes et mourir pour eux. Il « reviendra nous juger selon nos œuvres. »

Constantin ouvrit en personne le concile le 19 juin, l'an 325. Il était vêtu d'une robe de pourpre ornée de pierreries : il parut sans gardes, et seulement accompagné de quelques chrétiens. Il ne s'assit sur un petit trône d'or au fond de la salle qu'après avoir ordonné aux Pères, qui s'étaient levés à son entrée, de reprendre leurs siéges. Il prononça une harangue en latin, sa langue naturelle et celle de l'Empire; on l'expliquait en grec. Le concile condamna la doctrine d'Arius malgré une vive opposition, promulgua vingt canons de discipline, et termina sa séance le vingt-cinquième d'août de cette même année 325.

Transportez-vous en pensée dans l'ancien monde, pour vous faire une idée de ce qu'il dut éprouver lorsqu'au milieu des hymnes obscènes, enfantines ou absurdes à Vénus, à Bacchus, à Mercure, à Cybèle, il entendit des voix graves chantant au pied d'un autel

nouveau : « O Dieu, nous te louons ! ô Seigneur, nous « te confessons ! ô Père éternel, toute la terre te révère !» La prière latine composée pour les soldats n'était pas moins explicite que l'hymne de saint Ambroise et de saint Augustin.

L'esprit humain se dégagea de ses langes : la haute civilisation, la civilisation intellectuelle, sortie du concile de Nicée, n'est plus retombée au-dessous de ce point de lumière. Le simple catéchisme de nos enfants renferme une philosophie plus savante et plus sublime que celle de Platon. L'unité d'un Dieu est devenue une croyance populaire : de cette seule vérité reconnue date une révolution radicale dans la législation européenne, longtemps faussée par le polythéisme, qui posait un mensonge pour fondement de l'édifice social.

Cependant (telle est la difficulté de se tenir dans les régions de la pure intelligence !) tandis que le polythéisme et la religion corporelle tendaient à sortir des nations, ils y rentraient par une double voie : les philosophes, pour se rendre accessibles au vulgaire, inventaient les *génies ;* et les chrétiens, pour envelopper dans des signes sensibles la haute spiritualité, honoraient les *saints* et les *reliques*.

On a conservé le catalogue des prélats qui portèrent les décrets du concile aux diverses Églises. Les Germains et les Goths connaissaient la foi; Frumence l'avait semée en Éthiopie, une femme esclave l'avait donnée aux Ibériens, et des marchands de l'Osroëme à la Perse. Tiridate, roi d'Arménie, professa le christianisme avant les emperenrs romains.

Au surplus, Constantin se mêla trop de querelles

religieuses, où l'entraînèrent quelques femmes de sa famille, et les obsessions des évêques des deux partis. Après avoir exilé Arius, il le rappela, et bannit Athanase, qui remplaça Alexandre sur le siége d'Alexandrie. Arius expira tout à coup à Constantinople en rendant ses entrailles, lorsque Eusèbe de Nicomédie s'efforçait de le ramener triomphant. Le vieil évêque Alexandra avait demandé à Dieu sa propre mort ou celle de l'hérésiarque, selon qu'il était plus utile à la manifestation de la vérité.

Constantin défit successivement les Sarmates et les Goths, et reçut des députations des Blemmyes, des Indiens, des Éthiopiens et des Perses. Il se déclara l'auxiliaire des Sarmates dans une guerre que ceux-ci eurent à soutenir contre les Goths ; puis il contracta une nouvelle alliance avec les derniers, qui s'engagèrent à lui fournir quarante mille soldats appelés *fœderati,* alliés. Les Sarmates avaient armé leurs esclaves ; chassés par ses mêmes esclaves, ils sollicitèrent et obtinrent des terres dans l'Empire.

Sapor II, alors assis sur le trône de la Perse, portait un nom fatal aux empereurs romains. Son père, Hormisdas II, laissa en mourant sa femme enceinte. Les mages déclarèrent qu'elle accoucherait d'un fils ; ils mirent la tiare sur le ventre de cette reine, et l'embryon roi, Sapor, fut couronné dans les entrailles de sa mère. Ce fut à ce prince que Constantin écrivit une lettre en faveur des chrétiens, lui rappelant la catastrophe de Valérien, puni pour les avoir persécutés. Sapor se put souvenir de cette lettre lorsque Julien marcha contre lui. Le monarque des Perses avait un frère aîné exilé, Hormisdas, que vous retrouverez à Rome.

Constantin, heureux comme monarque, n'échappa pas au malheur comme homme. Les calamités qui désolèrent la famille du premier auguste païen semblèrent se reproduire dans la famille du premier auguste chrétien.

De Minervine, sa première femme, Constantin avait eu Crispus, prince de valeur et de beauté, élevé par Lactance. Soit que le fils de Minervine inspirât une passion à Fausta, sa marâtre; soit que Fausta fût jalouse pour ses propres enfants des grandes qualités de Crispus, elle l'accusa auprès de son mari, et renouvela la tragique aventure de Phèdre. Constantin fit mourir son fils, ainsi que le jeune Licinius son neveu, âgé de onze ans; Crispus eut la tête tranchée à Pôle, en Istrie. Bientôt instruit par sa mère Hélène de l'innocence de Crispus et des mœurs dépravées de Fausta, Constantin ordonna la mort de cette femme, qui fut étouffée dans un bain chaud. Les chrétiens et les gentils jugèrent diversement ces actions : saint Chrysostome en conclut qu'il ne faut ni désirer la puissance, ni chercher d'autre félicité que celle de la vertu et du ciel ; le philosophe Sopâtre, consulté par Constantin, selon Zosime, déclara que la religion des Grecs n'avait point d'expiation pour de pareils crimes. Cependant l'idolâtrie avait trouvé des dieux indulgents pour Néron et Tibère. Est-il vrai que Constantin se repentit, qu'il passa quarante jours dans les larmes, qu'il éleva à Crispus une statue d'argent à tête d'or, avec cette inscription : « A mon fils malheureux, mais innocent. » L'autorité sur laquelle repose ce fait est suspecte. Dieu ne demandait point à Constantin une statue de Crispus ; il lui demanda le reste de sa famille.

Constantin ne reçut le baptême que peu d'instants avant sa mort, à Achiron, près de Nicomédie. Il avait témoigné le désir d'être baptisé dans les eaux du Jourdain, comme le Christ ; le temps lui manqua. Dépouillé de la robe de pourpre pour quitter les royaumes de la terre et revêtu de la robe blanche pour solliciter les grandeurs du ciel, le premier empereur chrétien expira à midi, le jour de la Pentecôte. Trois cent trente-sept ans s'étaient écoulés depuis que la religion chrétienne était née parmi des bergers dans une étable : Constantin la laissait sur ce trône du monde, dont elle n'avait pas besoin.

Constantin avait eu trois frères de père, par Théodora, belle-fille de Maximien Hercule ; savoir : Dalmatius, Jules Constance, Annibalien.

Dalmatius mourut et laissa un fils de son nom, fait césar, et un autre fils, Claudius Annibalien, nommé roi du Pont et de l'Arménie.

Jules Constance eut de Galla, sa première femme, Gallus, et de Basiline, sa seconde femme, Julien. On ignore la postérité d'Annibalien, ou l'on n'en sait rien de précis.

Les frères, les neveux et les principaux officiers de Constantin furent massacrés après sa mort, à l'exception des deux fils de Jules Constance. Les causes de cette conspiration spontanée de l'armée et du palais, que rien n'avait semblé présager, ne sont pas clairement expliquées : l'authenticité de l'écrit posthume de Constantin, et dans lequel il déclarait à ses trois fils avoir été empoisonné par ses deux frères, est à bon droit suspecte. Constance immola-t-il à la seule fureur de son ambition ses deux oncles, sept de ses cousins, le

patricien Optatus et le préfet Ablavius? Mais il restait à Constance des frères qui n'étaient pas alors en sa puissance. Julien, saint Athanase, saint Jérôme, Zosime, Socrate, autorités si contraires, se réunissent néanmoins pour charger sa mémoire. Il est probable que ces meurtres furent le fruit des diverses passions combinées avec la politique du despote, qui enseigne à chercher le repos dans le crime. Le paganisme, l'hérésie, la turbulence militaire, trouvèrent des satisfactions et des vengeances dans cette extermination de la famille impériale.

L'Empire demeura partagé entre les trois fils de Constantin : Constantin, Constance et Constant. Constantin et Constant prirent les armes l'un contre l'autre; Constantin périt auprès d'Aquilée, dès la première campagne ; Constant, seul maître de l'Occident, fut attaqué par les Franks ; et Libanius nous a laissé, à l'occasion de cette guerre, quelques détails sur les mœurs et le caractère de nos ancêtres.

Magnence, barbare d'origine et chef des joviens et des herculéens, salué auguste par ses amis, obligea Constant à prendre la fuite, et le fit assassiner au pied des Pyrénées. Ce prince ne trouva qu'un seul homme qui voulût s'associer à sa mauvaise fortune : c'était un Franck nommé Laniogaise, plus fidèle au malheur des rois qu'à leur autorité.

L'unique fils de Constantin qui restât alors, Constance, après avoir mal combattu les Perses, après avoir dépouillé Vétranion, usurpateur de la pourpre en Illyrie; après avoir refusé de traiter avec Magnence, vainquit celui-ci à Murza : bientôt après il le réduisit à se tuer.

Avant d'obtenir ce succès, une faute avait été com-

mise ; elle montre le degré de faiblesse et de misère auquel l'Empire était déjà descendu : retenu en Orient par des affaires graves, Constance, lorsqu'il apprit la révolte des Gaules, invita les Allamans à passer le Rhin, afin d'arrêter les forces de Magnence. Les Allamans obéirent, et, depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure, ils occupèrent trente lieues de pays en largeur, sans compter celui qu'ils ravageaient.

Les panégyristes affirment que Constance, héritier de tous les États de son père, usa bien de sa victoire ; les historiens assurent qu'il ne put porter sa fortune. Durant ces discordes, on voit des capitaines francs et des corps francs servir différents partis, des évêques aller d'un camp à l'autre en qualité d'ambassadeurs ; à la bataille de Murza, l'empereur se retire dans une église pour prier ; il eût mieux fait de combattre : ce n'est déjà plus le monde antique.

On fixe au règne de Constance le règne des eunuques, jusqu'alors abîmés sous le poids des édits. Ces hommes (excepté trois ou quatre, doués du génie militaire), en butte au mépris public, se réfugièrent dans les sentines du palais : trop dégradés pour les affaires publiques, ils s'enfoncèrent aux intrigues de la cour, et se dédommagèrent par la virilité de leurs vices de l'impuissance de leurs vertus. Eusèbe, eunuque, chambellan et favori de Constance, dans son triple état de bassesse, fit prononcer la sentence de mort de Gallus.

Gallus et Julien, neveux de Constantin et cousins de Constance, avaient le premier douze ans, et le second six, quand arriva le massacre de la famille impériale. Marc, évêque d'Aréthuse, avait sauvé Julien, qui fut caché dans le sanctuaire d'une église : Gallus, épargné

comme malade et près de mourir, ne sembla pas valoir la peine d'être tué.

L'enfance de ces deux princes fut environnée de soupçons et de périls; ils demeurèrent six ans enfermés dans la forteresse de Marcellum, ancien palais des rois de Cappadoce. Gallus à vingt-cinq ans, honoré du titre de césar par Constance, épousa la princesse Constantina, fille de Constantin le Grand, et veuve d'Annibalien, roi du Pont et de l'Arménie. Il établit sa résidence à Antioche, d'où il gouverna ce qu'on appelait alors les cinq diocèses de la préfecture orientale.

Passé de la solitude à la puissance, Gallus transporta l'inquiétude et l'âpreté de la première dans la placidité et la modération nécessaires à la seconde: il devint un tyran bas et cruel, livré aux espions, espions lui-même.

Il s'en allait déguisé dans les lieux publics: son travestissement ne l'empêchait pas d'être reconnu; car Antioche était éclairée la nuit d'une si grande quantité de lumières, qu'on y voyait comme en plein jour, ce qui rappelle la police des villes modernes. Constantina, femme de Gallus, était encore plus que lui altérée de sang et de rapine: on l'accusait de prendre en secret le titre d'*augusta*, dans l'intention de donner publiquement celui d'auguste à son mari.

Mandé à la cour de Milan après le massacre de deux ministres que lui avait envoyés l'empereur, Gallus eut l'imprudence d'obéir. La lettre qui l'appelait était pleine de protestations d'amitié et de services. Il fut arrêté à Pettau, conduit à Flone en Istrie, dépouillé de la chaussure des césars, interrogé par l'eunuque Eusèbe, condamné à mort, et exécuté non loin de Pôle, où vingt-huit ans auparavant Crispus avait été décapité.

Que de têtes, l'effroi des peuples, furent abattues par le bourreau !

Les Isaures et les Sarrasins désolaient l'Asie ; les Franks et les autres Germains continuaient leurs courses transrhénanes ; Rome se soulevait pour du vin au milieu de ses débauches et de ses spectacles. Constantin et Constance singulièrement attachés aux barbares, et les ayant promus à presque toutes les charges de l'État, il se trouva que Silvain, fils de Bonit, chef frank, commandait l'infanterie romaine dans les Gaules : c'était un homme doux et de mœurs polies, quoique né d'un père barbare ; *il savait même souffrir*, dit l'histoire en parlant de lui. On l'accusa d'aspirer à la pourpre, et il était fidèle ; la calomnie en fit un traître : il prit l'empire comme un abri. Vingt-huit jours après son usurpation, obligé de chercher un plus sûr asile, il n'eut pas le temps d'y entrer : il fut tué par ses compagnons lorsqu'il essayait de se réfugier dans une église.

Alors les Franks, les Allamans, les Saxons, se précipitèrent de nouveau sur les Gaules, dévastèrent quarante villes le long du Rhin, se saisirent de Cologne, et la ruinèrent. Les Quades et les Sarmates pillaient la Pannonie et la haute Mésie ; les généraux de Sapor troublaient la Mésopotamie et l'Arménie : ce fut l'époque de l'élévation de Julien.

Jusqu'à l'âge de quinze ans Julien reçut sa première éducation d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui menait à la cour l'intrigue arienne, et de l'eunuque Mardonius, personnage grave, Scythe de nation, grand admirateur d'Hésiode et d'Homère. Le futur apostat fut ensuite réuni à Gallus dans la forteresse de Marcellum :

il apprit de bonne heure à se contraindre, et parut se plaire aux vérités de la foi. Lorsque Gallus eut été nommé césar, Julien obtint la permission de suivre ses études à Constantinople, sous la surveillance d'Héréboie, d'abord chrétien, puis infidèle avec son élève, puis chrétien encore après la mort de celui-ci. Julien visita les écoles de l'Ionie : Constance même favorisait les exercices de son cousin, dans l'espoir que les livres lui feraient oublier l'empire; mais bientôt la supériorité de l'écolier, même dans les lettres, l'alarma.

Après la mort de Gallus, Julien, conduit à Milan, étroitement gardé pendant sept mois, fut enfin relégué à Athènes. Il y rencontra, avec saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, une foule de rhéteurs qui achevèrent de le gagner à leurs doctrines : il prit toutes les allures du philosophe. Universellement instruit, sa mémoire égalait son intelligence : il pensait et il écrivait en grec, mais il se servait aussi du latin. Les Gaules étant désolées par les Francs et les Allamans, l'impératrice Eusébie décida Constance à créer Julien césar, afin de l'opposer aux barbares. Le disciple de Platon reçut la lettre qui l'appelait au rang suprême comme un arrêt de mort : il leva les mains vers ce temple dont les admirables ruines ne semblent avoir été conservées qu'afin d'attester la beauté de l'ancienne liberté grecque à cette liberté renaissante. Julien monte à la citadelle, embrasse les colonnes du Parthénon, les mouille de ses larmes, implore la protection de la déesse. Il s'éloigne ensuite de l'immortelle cité, où des déclamateurs et des sophistes foulaient les cendres de Démosthènes et de Socrate, mais où Minerve régnait encore par le génie de Phidias et de Périclès.

Arrivé à Milan, il traça ces mots pour l'impératrice : « Puisses-tu avoir des enfants ! que Dieu t'accorde ce « bonheur et d'autres prospérités! Mais, je t'en con- « jure, laisse-moi retourner à mes foyers. » C'était ainsi que Julien appelait la Grèce. Le billet écrit, il n'osa l'envoyer, arrêté qu'il fut, dit-il, par les menaces des dieux. L'Apostat prit la voix de l'ambition pour l'ordre du ciel.

Les officiers du palais s'emparèrent de l'étudiant d'Athènes, le dépouillèrent du manteau et de la barbe du philosophe, et le revêtirent de l'habit du soldat. Il a peint lui-même sa gaucherie dans ce nouvel accoutrement, son embarras à la cour, et les railleries des eunuques. La dernière partie de l'éducation de Julien avait été populaire; il assistait aux cours des rhéteurs à Constantinople, comme les autres élèves : en se plongeant dans les mœurs publiques, il y puisa des enseignements qui manquent à l'éducation privée des princes.

Constance, le sixième jour de novembre, l'an de Jésus-Christ 335, ayant assemblé à Milan les légions, proclama Julien césar. L'orphelin dans la pourpre, au milieu des meurtriers de sa famille, répétait tout bas un vers d'Homère : « La mort *pourprée* et son invin- « cible destin l'enlevèrent. »

Après avoir épousé Hélène, sœur de l'empereur, Julien partit pour son gouvernement des Gaules, auquel on avait ajouté la Grande-Bretagne, et peut-être l'Espagne. Eusébie lui donna des livres, ses conseillers; Constance, des valets, ses maîtres. Tenu dans une tutelle jalouse, il ne pouvait ni prendre seul une résolution, ni intimer un ordre, ni changer un domestique : tout était réglé dans son intérieur par les ordres

de Constance, jusqu'aux mets de sa table; aucune lettre ne lui parvenait qu'elle n'eût été lue : il se servait de la compagnie de ses amis, dans la crainte de les compromettre et de s'exposer lui-même à sa perte. A peine mit-on à sa disposition quelques soldats. Sa seule consolation, en entrant dans le pays ravagé que l'on confiait à son inexpérience, fut de rencontrer une vieille femme aveugle, qui le salua du nom de restaurateur des temples.

Durant les cinq années que Julien gouverna les Gaules, il courut d'une ville à l'autre, d'Autun à Auxerre, d'Auxerre à Troyes, de Troyes à Cologne, de Cologne à Trèves, de Trèves à Lyon : on le voit assiégé dans la ville de Sens; on le voit passant le Rhin cinq fois, gagnant la bataille de Strasbourg sur les Allamans, faisant prisonnier Chrodomaire, le plus puissant de leurs rois; rétablissant les cités, punissant les exacteurs, diminuant les impôts, et enfin (ce qui nous intéresse par les liens du sang) soumettant les Camaves et les Franks Saliens : on commence à vivre avec les Franks au milieu de la future France. Julien avait écrit ses guerres des Gaules : cet ouvrage, que l'on mettait auprès des *Commentaires de César*, est malheureusement perdu; il aurait jeté une vive lumière sur l'histoire obscure de nos aïeux au quatrième siècle.

Julien passa au moins à Lutèce les deux hivers de 358 et de 359. Il aimait cette bourgade, qu'il appelait sa *chère Lutèce,* et où il avait rassemblé, autant qu'il avait pu au milieu de ses entreprises militaires, des savants et des philosophes. Oribase le médecin, dont il nous reste quelques travaux, y rédigea son *abrégé* de Galien : c'est le premier ouvrage publié dans une ville qui

devait enrichir les lettres de tant de chefs-d'œuvre.

On se plaît à rechercher l'origine des grandes cités, comme à remonter à la source des grands fleuves ; vous serez bien aise de relire le propre texte de Julien :

« Je me trouvais, pendant un hiver, à ma chère « Lutèce (c'est ainsi qu'on appelle dans les Gaules la « ville des Parisii). Elle occupe une île au milieu d'une « rivière ; des ponts de bois la joignent aux deux « bords. Rarement la rivière croît ou diminue ; telle « elle est en été, telle elle demeure en hiver : on en boit « volontiers l'eau, très-pure et très-riante à la vue. « Comme les Parisii habitent une île, il leur serait dif- « ficile de se procurer d'autre eau. La température de « l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens « du pays, de la chaleur de l'Océan, qui, n'étant éloi- « gné que de neuf cents stades, envoie un air tiède « jusqu'à Lutèce : l'eau de mer est en effet moins « froide que l'eau douce. Par cette raison, ou par une « autre que j'ignore, les choses sont ainsi. L'hiver est « donc fort doux aux habitants de cette terre ; le sol « porte de bonnes vignes ; les Parisii ont même l'art « d'élever des figuiers en les enveloppant de paille de « blé comme d'un vêtement, et en employant les autres « moyens dont on se sert pour mettre les arbres à « l'abri de l'intempérie des saisons.

« Or, il arriva que l'hiver que je passais à Lutèce « fut d'une violence inaccoutumée . la rivière charriait « des glaçons comme des carreaux de marbre. Vous « connaissez les pierres de Phrygie? tels étaient, par « leur blancheur, ces glaçons bruts, larges, se pres- « sant les uns les autres, jusqu'à ce que, venant à « s'agglomérer, ils formassent un pont. Plus dur à

« moi-même et plus rustique que jamais, je ne voulus « point souffrir que l'on échauffât, à la manière du « pays, avec des fourneaux, la chambre où je cou- « chais. »

Julien raconte qu'il permit enfin de porter dans sa chambre quelques charbons, dont la vapeur faillit l'étouffer.

Il y avait à Lutèce des thermes construits sur le modèle de ceux de Dioclétien à Rome : on croit que Julien et Valentinien I^er^ y demeurèrent; Ammien en parle assez souvent. Il est probable que ces thermes étaient bâtis avant l'arrivée de Julien dans les Gaules, peut-être du temps de Constantin ou de Constance Chlore. D'autres ont pensé, mal à propos, que Julien occupait dans l'île un palais élevé sur le terrain où fut construit depuis le palais de nos rois. On voyait encore à Lutèce un champ de Mars et des arènes : celles-ci devaient se trouver du côté de la porte Saint-Victor; c'est ce qui résulte de quelques titres du treizième siècle. La flotte chargée de garder la Seine était stationnée chez les Parisii; elle avait vraisemblablement pour bassin l'espace qui couvre aujourd'hui la nef gothique de Notre-Dame.

Tandis que Julien habitait la petite et naissante Lutèce, Constance visitait la grande et mourante Rome, que n'avait jamais vue cet empereur des Romains.

Il existait sans doute à Rome quelque vieillard à qui, dans son enfance, son aïeul avait raconté l'entrée d'un prêtre de Syrie, Élagabale, sautant avec la pourpre au milieu des eunuques et des danseuses, devant une pierre triangulaire consacrée au soleil : voici venir dans une pompe triomphale, pour un succès obtenu sur

des Romains, voici venir une espèce d'idole chrétienne, Constance, pareillement environné d'eunuques, mais immobile sur un haut char éclatant de pierreries, les yeux fixes, ne se remuant ni pour cracher, ni pour se moucher, ni pour s'essuyer le front; baissant seulement quelquefois sa courte stature, afin de passer sous de hautes portes. Autour de lui flottaient, au bout de longues piques dorées, des étendards de pourpre découpés en forme de dragons, dont les queues effilées sifflaient dans les vents. Des gardes superbement armés, des cavaliers couverts de fer, ressemblant, non à des hommes, mais à des statues polies par la main de Praxitèle, l'environnaient. En approchant de Rome, Constance rencontra les patriciens, le sénat, qu'il ne prit pas, comme Cinéas, pour une assemblée de rois, mais pour le conseil du monde; il crut, en voyant les flots de la foule, que le genre humain était accouru à Rome.

Lorsqu'il eut pénétré jusqu'aux Rostres, il demeura stupéfait au souvenir de l'ancienne puissance du Forum. De là l'auguste oriental alla descendre à l'ancien palais d'Octave, qui n'avait ni marbre ni colonne, et dans lequel le fondateur de l'Empire, l'ami d'Horace, habita quarante ans la même chambre, hiver et été.

Ammien Marcellin, dont ces détails sont empruntés, nous peint ensuite deux choses considérables : une partie des édifices de Rome, tels qu'ils existaient de son temps, et l'étonnement de Constance à la vue de ces édifices. Que d'événements étaient survenus, que de jours s'étaient écoulés, pour que le maître de l'empire romain ne fût qu'un étranger dans la capitale de cet empire! pour qu'il demeurât muet d'admiration au

milieu des ouvrages de tant de génies, de tant de fortunes, de tant de siècles, de tant de liberté et d'esclavage, comme un voyageur qui rencontrerait aujourd'hui Rome tout entière dans un désert! Mais ces monuments des mœurs vivantes d'un peuple ne vivent point eux-mêmes; leurs masses insensibles ne purent s'émerveiller de la petitesse de Constance, comme il s'ébahissait de leur grandeur.

Il est un certain travail du temps qui donne aux choses humaines le principe d'existence qu'elles n'ont point en soi; les hommes cessent, et ne sont rien par eux-mêmes; mais leurs vies mises bout à bout, leurs tombeaux rangés à la file, forment une chaîne dont la force augmente en raison de la longueur. De ces néants réunis se compose l'immortalité des empires. Le nom de Rome était la seule puissance qui restât à vaincre aux barbares. Rome, quoique habitée d'une foule innombrale, n'était plus réellement défendue que par les souvenirs de quelques vieux morts. Constance visita curieusement cette cité, dont il empruntait l'autorité qu'on voulait bien encore passer à sa pourpre. Il harangua le sénat et le peuple. Qu'eût répondu Marius, s'il eût mis la tête hors de sa tombe?

En parcourant les sept collines couvertes de monuments sur leurs pentes et sommets, l'empereur se figurait à chaque pas que l'objet qu'il venait de voir était inférieur à celui qu'il voyait. Le temple de Jupiter Tarpéien; les bains, pareils à des villes de province; la masse de l'amphithéâtre, bâti de pierres tiburtines, et dont les regards se fatiguaient à mesurer la hauteur; la voûte du Panthéon, suspendue comme le ciel; les colonnes couronnées des statues des empe-

reurs, et dans lesquelles on montait par des degrés; la place et le temple de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon, le Stade, magnifiques ornements de la ville éternelle. Mais au forum de Trajan, Constance s'arrêta confondu, promenant ses regards sur ces constructions gigantesques que, dans leur ineffable beauté, l'historien déclare ne pouvoir décrire.

Le grand roi, le monarque légitime de la Perse, le frère aîné de ce Sapor II si funeste à Julien et à l'empire romain, Hormisdas, était réfugié dans cet empire. Il accompagnait Constance dans sa visite de Rome. L'empereur, se tournant vers son hôte, lui dit: « Si je ne puis reproduire en entier ce forum, j'espère « du moins faire imiter le cheval de la statue équestre « du prince. — Tu le peux, dit Hormisdas; mais bâtis « d'abord une semblable écurie, afin que ton cheval y « soit à l'aise comme celui que nous voyons. »

Ce même exilé, interrogé sur ce qu'il pensait de Rome: « Ce qui m'y plaît, répondit-il, c'est que les « hommes y meurent comme ailleurs. »

Hormisdas suivit Julien dans son expédition contre les Perses, et s'entendit appeler traître par un officier de Sapor, lequel Sapor occupait, contre le droit, le trône de son frère. Hormisdas vit mourir Julien; il avait vu passer Constantin et Constance: il laissa un fils, que Théodose I^er^ chargea de conduire une troupe de Goths en Égypte. Le dernier successeur du héros macédonien qui renversa l'ancien empire de Cyrus, Persée, détrôné, vint mourir greffier parmi ses vainqueurs; l'héritier du nouvel empire des Perses, rétabli sur les ruines de celui d'Alexandre, vint chercher un abri dans les palais croulants des césars. Au lieu

d'assister à l'histoire de son propre pays, Hormisdas fut un témoin des Parthes, envoyé pour assister à l'inventaire des monuments romains mis à l'encan des nations, et pour certifier véritable la chute de Rome. Vous ne savez pas tout : Hormisdas, nourri par les mages, était chrétien. Ainsi vont les choses et les hommes dans l'enchaînement des conseils éternels.

Constance déclara que la renommée, coutumière de mensonge, de malignité, et toujours d'exagération, était restée, dans ce qu'elle racontait de Rome, fort au-dessous de la vérité. Il y voulut laisser quelques traces de son passage ; mais, sentant sa propre impuissance, il emprunta à la terre des tombeaux une parure funèbre pour la reine expirante du monde. L'obélisque du temple d'Héliopolis, que Constantin avait projeté de transporter à Constantinople, fut envoyé du Nil au Tibre, et élevé à Rome dans le grand cirque. Depuis, Sixte-Quint en décora la place de Saint-Jean de Latran. On peut voir encore aujourd'hui debout ce monument d'un pharaon, d'un empereur et d'un pape également tombés.

Constance, auquel il manquait, selon Libanius, le cœur d'un prince et la tête d'un capitaine, ce souverain qui passa son règne dans les transes des discordes civiles et d'une guerre peureuse contre Sapor, se donnait encore l'embarras des querelles ecclésiastiques. Sa cour était arienne : dans les conciles de Séleucie et de Rimini, il embrassa lui-même le parti des ariens. A la sollicitation de Constant, son frère, il avait d'abord rappelé Athanase de son premier exil ; il le maintint encore sur son siége, après la déposition prononcée au concile arien d'Antioche ; mais il

l'abandonna au troisième concile de Milan. Il y eut des évêques bannis, intrus, catholiques, ariens, semi-ariens. Le premier concile de Paris ou de Lutèce se tint alors, et se déclara catholique sous la protection de Julien, qui méditait au même lieu le rétablissement du paganisme. Saint Hilaire de Poitiers, exilé en Orient, trouva les mêmes désordres en rentrant dans son Église. Il écrivit contre l'empereur Constance : « Vous « saluez les évêques du baiser par lequel Jésus-Christ « fut trahi ; vous courbez la tête pour recevoir leur « bénédiction, et vous foulez aux pieds leur foi. » Lucifer de Cagliari, plus hardi encore, menace du glaive de Matathias et de Phinées Constance infidèle. Saint Martin, qui commençait à paraître, servit d'abord comme soldat dans les troupes de l'Apostat, et donna naissance au premier monastère des Gaules, Lugugiacum ou Ligugé, à deux lieues de Poitiers. Pacôme, Hilarion, Macaire, avaient succédé à saint Antoine et à saint Paul, et saint Basile méditait déjà la règle qui devait gouverner dans l'Orient un peuple de solitaires.

La turbulence et la légèreté de Constance ruinaient l'Empire en convocations de conciles, transports d'évêques par les voitures et les chevaux des postes impériales. Ses profusions augmentaient sa convoitise ; il portait des sentences injustes ; et la torture arrachait des mensonges qu'ils transformait en vérités. Au lieu d'employer son autorité à éteindre les disputes religieuses, il les enflammait par sa manie d'argumenter, et par les rêveries mystiques des femmes et des eunuques.

Les papes Jules et Libère s'étaient déclarés succes-

sivement à Rome pour saint Athanase, bien que Libère eût d'abord été faible, et que saint Hilaire l'eût anathématisé. Libère, persécuté, se cacha dans les cimetières autour de la ville, fut enlevé, conduit à Milan, où l'empereur l'interrogea. Il défendit Anathase, et répondit à Constance, qui l'accusait de soutenir seul un impie : « Quand je serais seul, la foi ne succomberait pas. » Exilé à Bérée, dans la Thrace, il refusa l'argent que l'empereur, l'impératrice et l'eunuque Eusèbe lui offraient. « Tu as rendu désertes les églises « du monde, dit-il au dernier, et tu m'offres un au- « mône comme à un criminel ! » Félix, archidiacre de l'Eglise romaine, devint l'antipape arien.

Le séjour de Constance à Rome eut lieu à l'époque de la plus grande chaleur des partis attachés à Félix et à Libère. Les matrones romaines catholiques se présentèrent à l'empereur dans la magnificence accoutumée de leur parure, le suppliant de rendre au troupeau leur pasteur absent. L'empereur consentit à rappeler Libère, pourvu qu'il gouvernât l'Église en commun avec Félix. Cette résolution fut lue dans le cirque au peuple assemblé : les deux factions païennes, qui se distinguaient par leurs couleurs, dirent en se moquant qu'elles auraient chacune leur pasteur; puis la foule chrétienne fit entendre cette acclamation : Un Dieu ! un Christ ! un évêque ! Naguère, cette même foule s'écriait : Les chrétiens aux bêtes !

Au milieu de cette confusion, Constance, retourné en Orient, et devenu jaloux des triomphes de Julien, songea à l'affaiblir en lui demandant la plus grande partie de son armée, sous le prétexte de continuer la guerre contre Sapor. Julien pressa ses troupes ou fei-

gnit de les presser de partir. C'est la première grande scène militaire dont Paris eût été témoin.

Assis sur un tribunal élevé aux portes de Lutèce, Julien invite les soldats à obéir aux ordres d'Auguste : les soldats gardent un silence morne, et se retirent à leur camp. Julien caresse les officiers, leur témoigne le regret de se séparer de ces compagnons d'armes sans les pouvoir récompenser dignement. A minuit les légions se soulèvent, sortent en tumulte du banquet donné pour leur départ, environnent le palais, et, tirant leurs épées à la lueur des flambeaux, s'écrient : Julien auguste !

Il avait ordonné de barricader les portes; elles furent forcées au point du jour. Les soldats se saisissent du césar, le portent à son tribunal, aux cris mille fois répétés de : Julien auguste ! Julien priait, conjurait, menaçait ses violents amis, qui à leur tour lui déclarèrent qu'il s'agissait de la mort ou de l'empire : il céda. Une acclamation le salua maître ou compétiteur du monde. Il fut élevé sur un bouclier comme un roi frank, et couronné comme un despote asiatique : le collier militaire d'un hastaire lui servit de diadème, car il refusa d'user à cette fin (étant chose de mauvaise augure) d'un collier de femme ou d'un ornement de cheval que lui présentaient les soldats.

Afin qu'il ne manquât rien d'extrordinaire à l'avénement du restaurateur de l'idolâtrie, Julien écrivit au peuple et au sénat athénien (*ad S. P. Q. Ath.*) la relation de ce qui s'était passé à Lutèce. Il adressa des lettres explicatives à Constance, lui demandant la confirmation du titre d'auguste. Pour trouver un second exemple d'un empereur proclamé à Paris, il faut passer de

Julien à Napoléon. Après des négociations inutiles, Constance rejeta les prières de son rival ; il lui enjoignit de quitter la pourpre, non sans le traiter d'ingrat : « Rappelle-toi que je t'ai protégé alors que tu étais orphelin. « — Orphelin ! dit Julien dans sa réponse à Constance; « le meurtrier de ma famille, me reproche d'avoir été « orphelin ! »

Julien rassemble à Lutèce le peuple et l'armée, leur communique les messages venus d'Orient, et leur demande s'il doit abdiquer le titre d'auguste. Un grand bruit s'élève, avec ces paroles : « Sans Julien auguste, « la puissance est perdue pour les provinces, les soldats et la république. »

Le questeur Léonas fut chargé de porter la réponse publique à son maître, avec une lettre particulière remplie de la colère et du mépris de Julien.

Décidé à marcher sur l'Orient, Julien part avec trois mille soldats ; il était à peine suivi de trente mille autres. Tout s'épouvante : Taurus, préfet d'Italie, s'enfuit; Florent, préfet de l'Illyrie, s'enfuit; Nébridius, préfet du prétoire en Occident, demeure seul fidèle à Constance; il perd une main d'un coup d'épée, et Julien refuse de serrer la noble main qui reste à Nébridius.

Le nouvel auguste descend le Danube, tantôt côtoyant ses bords, s'abandonnant à son cours ; Sirmium, capitale de l'Illyrie occidentale, le reçoit; il se saisit du pas de Suques, entrée de la Thrace, et s'arrête pour attendre son armée.

Il tourne alors le visage au passé et le dos à l'avenir, et, se préparant la triste gloire d'avoir été le premier prince apostat, il abjure publiquement le christianisme; il déclare qu'il confie sa vie et sa cause aux dieux immor-

tels, fait rouvrir à grand bruit les portes des temples, efface l'eau du baptême par la cérémonie du taurobole. Une seule des divinités invoquées apparut un moment à la fumée des sacrifices de Julien, la Victoire.

Les soldats qui l'accompagnaient, brandissant leurs épées au-dessus de leurs têtes ou tournant la pointe de ces épées contre leurs poitrines, avaient juré de mourir pour lui : cependant plusieurs d'entre eux étaient chrétiens; mais Julien les avait trompés. Avant de quitter les Gaules, il était entré le jour de l'Épiphanie dans l'église de Vienne, et y avait fait sa prière. Ammien Marcellin affirme qu'en ce moment même il professait secrètement le paganisme. Qu'est-ce donc que le parjure avait dit à Vienne au Dieu des chrétiens?

Constance se préparait à repousser l'invasion : il meurt à Mopsucrène, en Cilicie, après avoir été baptisé par Euzoïus, de la communion arienne.

Le sénat de la nouvelle capitale se range du côté de la fortune; Julien entre dans sa ville natale, que Constance, dit-il, aimait comme sa sœur, et que lui, Julien, aimait comme sa mère. Constantinople chrétienne reçoit l'idolâtrie, ainsi que Rome païenne avait reçu l'Évangile.

Une commission établie à Chalcédoine jugea les ministre de Constance : Paul, Apodème et l'eunuque Eusèbe, furent justement punis; d'autres subirent injustement la mort et l'exil.

La cour éprouva une réforme totale : on congédia des milliers de cuisiniers et de barbiers. Un de ces derniers se présente superbement vêtu, pour couper les cheveux au successeur de Constance : « Je n'ai pas de-« mandé un trésorier, dit Julien, mais un barbier. »

Les agents, au nombre de plus de dix mille, furent réduits à dix-sept; les *curieux* et autres espions, abolis.

Maintenant il convient de connaître plus intimement l'homme qui a pris dans l'histoire une place tout à part, en opposant son génie et sa puissance à la transformation sociale dont les peuples modernes sont sortis.

SECONDE PARTIE

DE JULIEN A THÉODOSE I^er^.

Lorsque Julien fut relégué à Athènes par Constance, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'y trouvaient. Le dernier nous a laissé un portrait de l'Apostat, où se reconnaît l'inimitié du peintre. « Il était de « médiocre taille, le cou épais, les épaules larges, qu'il « haussait et remuait souvent, aussi bien que la tête. « Ses pieds n'étaient point fermes, ni sa démarche as- « surée. Ses yeux étaient vifs, mais égarés et tour- « noyants; le regard, furieux; le nez, dédaigneux et « insolent; la bouche, grande; la lèvre d'en bas, pen- « dante; la barbe, hérissée et pointue : il faisait des « grimaces ridicules et des signes de tête sans sujet; « riait sans mesure et avec de grands éclats ; s'arrê- « tait en parlant, et reprenait haleine; faisait des ques- « tions impertinentes, et des réponses embarrassées « l'une dans l'autre, qui n'avaient rien de ferme et de « méthodique. »

Ammien Marcellin, qui voyait Julien en beau, conserve pourtant, dans le portrait de ce prince, quelques traits de celui de Grégoire de Nazianze ; et Julien lui-même, dans le *Misopogon*, semble attester la fidélité malveillante du pinceau chrétien.

« La nature, comme je le présume, n'a pas donné « beaucoup d'agréments à mon visage; et moi, morose « et bizarre, je lui ai ajouté cette longue barbe pour « lui infliger une peine, à cause de son air disgracieux. « Dans cette barbe je laisse errer des insectes, comme « d'autres bêtes dans une forêt. Je ne puis boire ni « manger à mon aise, car je craindrais de brouter « imprudemment mes poils avec mon pain. Il est heu-« reux que je ne me soucie ni de donner ni de rece-« voir des baisers.....

« Vous dites qu'on pourrait tresser des cordes avec « ma barbe : je consens de tout mon cœur que vous « en arrachiez les brins; prenez garde seulement que « leur rudesse n'écorche vos mains molles et délicates.

« N'allez pas vous figurer que vos moqueries me « désolent : elle me plaisent; car enfin, si mon men-« ton est comme celui d'un bouc, je pourrais, en le « rasant, le rendre semblable à celui d'un beau gar-« çon ou d'une jeune fille sur qui la nature a répandu « sa grâce et sa beauté. Mais vous autres, de vie effé-« minée et de mœurs puériles, vous voulez, jusque « dans la vieillesse, ressembler à vos enfants : ce n'est « pas, comme chez moi, aux joues, mais à votre front « ridé, que l'homme se fait reconnaître.

« Cette barbe démesurée ne me suffit pas : ma tête « est sale; rarement je la fais tondre; je coupe mes on-« gles rarement, et j'ai les doigs noircis par ma plume.

« Voulez-vous connaître mes imperfections secrètes? « Ma poitrine est horrible et velue comme celle du « lion, roi des animaux. Je n'ai jamais voulu la peler, « tant mes habitudes sont brutes et abjectes ; je n'ai « jamais poli aucune partie de mon corps : franche- « ment, je vous dirais tout, quand j'aurais même un « poireau comme Cimon. »

Et c'est le maître du monde qui parle de lui de cette façon ! Mais cette brutale humilité est l'orgueil de la puissance.

Julien avait des vertus, de l'esprit, et une grande imagination : on a rarement écrit et porté une couronne comme lui. Il détestait les jeux, les théâtres, les spectacles ; il était sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimait la liberté et l'égalité autant que prince le peut; il dédaignait le titre de seigneur ou de maître. Il pardonna dans les Gaules à un eunuque chargé de l'assassiner.

Un jour on lui signala un citoyen qui, disait-on, aspirait à l'empire, parce qu'il faisait préparer en secret une clamyde de pourpre. Julien chargea l'officieux ami du prince légitime de porter à l'usurpateur une paire de brodequins ornés de pourpre, afin qu'il ne manquât rien au vêtement impérial. La loi défendait, sous peine de mort, de fabriquer pour les particuliers une étoffe de pourpre; un usurpateur était réduit, dans le premier moment de son élection, à voler la pourpre des enseignes militaires et des statues des dieux.

Maris, évêque arien de Macédoine, insultait Julien qui sacrifiait dans un temple de la Fortune. Julien lui dit : « Vieillard, le Galiléen ne te rendra pas la vue. »

Maris était aveugle. — « Je le remercie, répondit l'é-« vêque, de m'épargner la douleur de voir un apostat « comme toi. » L'empereur supporta cet accablant reproche.

Delphidius, célèbre avocat de Bordeaux, plaidait devant Julien contre Numérius, accusé de concussion dans le gouvernement de la Gaule Narbonnaise; Numérius niait les faits. « Qui ne sera innocent, s'écria « l'avocat, s'il suffit de nier? — Qui sera innocent, re-« partit Julien, s'il suffit d'être accusé? »

D'autres avocats louaient Julien : « Je me réjouirais « de vos éloges, leur dit-il, si vous aviez le courage « de me blâmer. »

Un certain Thalasius était dénoncé par le peuple d'Antioche, comme exacteur et comme ancien ennemi de Gallus et de Julien. « Je reconnais, dit l'empereur, « qu'il m'a offensé; c'est ce qui doit suspendre vos « poursuites, jusqu'à ce que j'aie tiré raison de mon « ennemi. » Il pardonna à l'accusé.

Un homme vint se prosterner à ses pieds dans un temple, criant merci pour sa vie. « C'est Théodote « lui dit-on, chef du conseil d'Hiéraple, qui jadis de-« mandait votre tête à Constance. — Je savais cela « depuis longtemps, répondit l'empereur. Retourne en « paix à tes foyers, Théodote. J'ai à cœur de diminuer « le nombre de mes ennemis, et d'augmenter celui de « mes amis. »

Une femme plaidait contre un domestique militaire renvoyé du palais; elle n'avait osé l'assigner tant qu'il avait été en faveur. Celui-ci se présente à l'audience impériale avec la ceinture de son emploi; la femme se croit perdue, présumant que son adversaire est rentré

en grâce : « Femme, dit Julien, soutiens ton accu-« sation; le défendeur n'a mis sa ceinture que pour « marcher plus vite dans la boue; elle ne peut rien « contre ton droit. »

La publication du *Misopogon* tient à la même élévation de nature : à part l'orgueil cynique de cet ouvrage, un homme investi du pouvoir absolu, environné d'une armée de barbares dévoués à ses ordres, un prince qui pouvait d'un seul signe faire exterminer ses insolents détracteurs et qui se contente de tirer raison d'un libelle par un pamphlet, est un exemple unique dans l'histoire des peuples et des rois. César, dans l'*Anti-Caton,* n'eut à se venger que de la vertu, et il ne la put vaincre, même en joignant les armes à la satire.

Les *Césars* sont encore plus extraordinaires que le *Misopogon.* Quel souverain a jamais jugé ses prédécesseurs avec autant de rigueur et de supériorité? Jules César entre le premier au banquet des dieux : Silène avertit Jupiter que ce convive pourrait bien songer à le détrôner, et Jupiter trouve que la tête de ce mortel ne ressemble pas mal à la sienne. Vient Auguste, dont les couleurs du visage changent comme celles du caméléon ; Tibère, à la mine fière et terrible, et au dos couvert de lèpre ; Caligula, monstre sur-le-champ précipité dans le Tartare; Claude, pauvre prince, qui n'est rien sans Pallas, Narcisse et Messaline; Néron, une couronne de laurier sur la tête, une lyre à la main, et qu'Apollon jette dans le Cocyte ; ensuite des gens de toutes sortes, les Galba, les Othon, les Vitellius ; Vespasien, qui accourt pour éteindre le feu mis aux temples; Titus, qu'on envoie à la Vénus

publique; Domitien, qu'on enchaîne auprès du taureau de Phalaris; Nerva, à propos duquel Silène s'écrie : « Vous autres dieux, vous laissez quinze années un « monstre sur le trône, et ce vieillard affable et juste « n'a pas régné un an entier ! » Jupiter apaise Silène en lui annonçant que des princes vertueux vont suivre Nerva.

Trajan paraît : aussitôt Silène recommande à Jupiter de veiller sur celui qui verse à boire aux immortels. Que cherche Adrien ? son Antinoüs ? il n'est point dans l'Olympe. Antonin, modéré, excepté en amour, s'arrêterait à couper en portions égales un grain de cumin. A la vue de Marc-Aurèle, Silène déclare qu'il n'a rien à lui reprocher.

Survient un débat entre Alexandre et César, jouteurs de gloire. César affirme qu'il a effacé les grands hommes ses contemporains, et les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays. Que prétend Alexandre avec sa conquête de la Perse? Peut-il opposer quelque chose à la journée de Pharsale ? Quel était le capitaine le plus habile, de Pompée ou de Darius? Où étaient les meilleurs soldats ? « Toi, Alexandre, tu « as égorgé les citoyens de Thèbes, incendié les villes « des malheureux Grecs ; moi, César, j'ai conquis les « Gaules, passé le Rhin, franchi l'Océan, sauté sur le « rivage des Bretons. Tu as vaincu dix mille Grecs : « j'ai défait cent cinquante mille Romains. »

Alexandre, qui commençait à entrer en fureur, apostrophe Jupiter, et lui demande quand enfin ce babillard romain cessera de se donner des éloges. Il a triomphé de Pompée ! Pompée, pauvre homme qui profita des triomphes de Lucullus ! On lui donna le nom de grand

par flatterie; mais pouvait-on le comparer à Marius, aux deux Scipions, à Camille? « Tu as battu Pompée, « César? Pompée, si amoureux de sa coiffure, qu'il « n'osait se gratter la tête que du bout du doigt! Tu « ne soumis les Gaulois et les Germains que pour as- « servir ta patrie : fut-il jamais rien de plus impie et « de plus détestable? Ne traite pas avec tant de dédain « les dix mille Grecs que je me vis forcé d'accabler. « Vous, Romains, qui à peine avez pu vous rendre « maîtres de la Grèce dans sa décadence; vous qui « vous êtes épuisés à soumettre un petit État presque « ignoré aux beaux jours de l'Hellénie, que seriez-vous « devenus s'il vous eût fallu combattre les Grecs unis « et florissants? Il vous sied bien de parler avec mé- « pris de ma conquête de la Perse, fameux conqué- « rants qui, après trois siècles de guerre, êtes parve- « nus, à la sueur de votre front, à vous emparer de « quelques villages au delà du Tigre! Moins de dix ans « ont suffi à Alexandre pour dompter la Perse et les « Indes. » La satire continue de cette manière impi- toyable, haute et juste, jusqu'à Constantin, outrageu- sement traité par le restaurateur de l'idolâtrie : il le livre à la déesse de la mollesse, qui l'embrasse, le revêt d'une robe de femme de diverses couleurs, et le con- duit par la main à la Luxure. Auprès d'elle Constantin trouve un de ses fils (Crispus) qui criait incessamment: « Corrupteurs de femmes, homicides, sacriléges, scé- « lérats, vous tous qui avez besoin d'expiation, appro- « chez! avec un peu d'eau je vous rendrai purs. Si « vous retombez dans vos fautes, frappez-vous la poi- « trine, battez-vous la tête : tout vous sera remis. »

Ici, il y a triple calomnie et haine atroce : on ne re-

connaît plus le souverain supérieur qui condamne les mauvais princes, et le grand homme qui juge ses pairs.

Julien était musicien et poëte de talent : nous avons de lui deux épigrammes élégantes, l'une contre la bière, l'autre où l'orgue est décrit à peu près tel que nous le connaissons. Ses lettres sont instructives, quoique d'un style peu naturel; en voici une, où il y a trop de Néréides, de Grâces, de Nymphes, de lieux communs de mythologie, et qui ressemble assez à ces épîtres toutes fleuries de lis et de roses, que le grand Frédéric écrivait à des gens de lettres la veille d'une bataille; mais le sujet en est touchant et les descriptions agréables : elle nous apprend quelque chose d'intime de la vie et de la jeunesse de Julien.

L'aïeule maternelle de Julien lui avait laissé une petite terre en Bithynie : l'empereur écrit à un ami dont on ignore le nom, pour lui en faire présent. Quel est le roi d'une province de l'empire romain qui ne croirait aujourd'hui déroger à sa puissance, démembrer le domaine de sa couronne et compromettre la dignité de son sang, en offrant d'aussi bonne grâce l'héritage de sa grand'mère à un ami?

« La maison n'est pas à plus de vingt stades de la « mer, mais on n'y est point étourdi par le marchand, « ou par le matelot criard ou querelleur. Cependant « on y jouit des présents des Néréides, et l'on peut y « avoir le poisson frais et palpitant. Si tu montes sur « un tertre peu éloigné de la maison, tu verras la Pro- « pontide, ses îles, et la ville qui porte le noble nom « d'un empereur. Là tu ne seras point au milieu des « algues, des mousses, et des autres plantes désagréa- « bles et inconnues que la mer jette sur ses grèves,

« mais au milieu des saules, parmi le thym et les herbes « parfumées. Couché, un livre à la main, après une « lecture attentive, tu pourras reposer tes yeux fati- « gués : la mer et les vaisseaux te seront un charmant « spectacle. Dans mon enfance, ce lieu me plaisait, « parce que j'y trouvais des fontaines qui n'étaient pas « à mépriser, des bains assez propres, un potager et « des arbres. Lorsque je devins homme, je désirai ar- « demment de revoir ce lieu; j'y suis maintes fois re- « tourné, en compagnie de quelques amis. Je m'y suis « même assez occupé d'agriculture pour y laisser, « comme un monument, une petite vigne qui donne « un vin suave et parfumé. Tu verras dans mon clos « Bacchus et les Grâces : la grappe pendante au cep, « ou portée au pressoir, exhale l'odeur des roses; la « liqueur dans le tonneau est déjà du nectar, si nous « en croyons Homère. Tu me demanderas peut-être, « puisque les vignes viennent si bien dans ce sol, « pourquoi je n'en ai pas planté davantage! Mais d'a- « bord je ne suis pas un cultivateur bien habile; en- « suite les Nymphes tempèrent pour moi la coupe de « Bacchus : je ne voulais de vin qu'autant qu'il en fal- « lait pour moi et mes convives, dont tu sais que le « nombre n'est pas grand. Accepte donc ce présent, ô « tête chérie! Il est petit, sans doute; mais ce qui va « d'un ami à un ami, de la maison à la maison, est « très-doux, comme le dit le sage poëte Pindare. »

Les discours de Julien ont les défauts de la littérature de son temps; mais celui qu'il adresse aux Athéniens, en partie purgé de ces défauts, montre avec quelle gravité il avait pu écrire l'histoire des guerres des Gaules et de la Germanie. Il est fâcheux que l'A-

postat, dans deux panégyriques, ait si bien loué Constance, son persécuteur, et qu'il ait été si froid dans l'éloge d'Eusébie, sa bienfaitrice, et peut-être quelque chose de plus.

Grand admirateur du passé, Julien a voulu faire remonter le vocabulaire dont il s'est servi aux jours classiques de la Grèce : assez souvent il habille à l'antique des idées modernes; on peut se faire une idée de ce contraste par un exemple en sens opposé. L'auteur des *Vies des grands hommes* a écrit en grec dans un idiome complet et vieilli, et il a été traduit en français dans un idiome incomplet et naissant; d'où il est arrivé une chose assez extraordinaire : le génie de Plutarque était naïf; et sa langue ne l'était plus; Amyot est venu, et il a donné à Plutarque la langue qui manquait à son génie. Mais Amyot échoue dans les *Morales :* le gaulois, qui s'était si bien prêté aux récits du biographe, n'a pu rendre les idées complexes et les expressions métaphysiques du philosophe.

De grandes imperfections balançaient dans Julien ses éminentes qualités : il gâtait son caractère original en copiant d'autres grands hommes, et semblait n'avoir de naturel que sa perpétuelle imitation. Il s'était surtout donné pour modèles Alexandre et Marc-Aurèle; sa mémoire envahissait ses actions; il avait fait entrer son érudition dans sa vie. Lorsqu'il renvoya aux évêques le traité de Diodore de Tarse, en faveur du christianisme, avec ces trois mots : *Anegnôn, egnôn, categnôn :* Ἀνέγνων, ἔγνων, κατέγνων : *J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné,* il rappelait mal le *Veni, vidi, vici,* de César. Ses actes de clémence étaient peu méritoires, le dédain y ayant plus de part que la générosité. Léger, railleur,

pétulant, questionneur sans dignité, d'une loquacité intarissable, il eût été cruel, s'il se fût laissé aller à son penchant. Dans des emportements involontaires, il s'abaissait jusqu'à frapper de la main et du pied les gens du peuple qui se présentaient à ses audiences. On pourrait soupçonner sa pudicité : bien que Mamertin assure que son lit était plus chaste que celui d'une vestale, il est probable, s'il n'est certain, qu'il eut des enfants naturels.

Telle est la puissance d'un mot : le nom d'Apostat donné à Julien suffit pour flétrir sa mémoire, même aujourd'hui que nous sommes séparés de ce prince par quatorze siècles, et que tombent les institutions qu'il proscrivait.

L'antipathie de Julien pour le culte des chrétiens se fortifia de la haine que lui inspira le prince qui massacra son père, livra son frère au bourreau et menaça longtemps sa vie : les anciens autels étant devenus les autels persécutés, Julien s'y attacha comme un caractère généreux s'attache à la patrie, à la faiblesse et au malheur; il voulut croire à des absurdités que sa raison condamnait; il employa son génie, comme les philosophes de son temps, à expliquer par des allégories le culte de ces divinités, personnifications des objets de la nature, ou passions matérialisées. La beauté des cérémonies du paganisme enchantait son imagination poétique, nourrie des songes de la Grèce: A la renaissance des lettres, au seizième siècle, quelques écrivains de la France et de l'Italie, ravis des belles fables, devinrent de véritables païens, et firent abjuration entre les mains d'Homère et de Virgile. Julien attribuait son salut à sa piété envers les dieux, qui l'avaient excepté

seul de la juste condamnation prononcée contre la maison impie de Constantin.

Son aversion pour le christianisme se put augmenter encore du spectacle qu'offrait la société lorsqu'il parvint à l'empire. L'hérésie d'Arius avait tout divisé et subdivisé; ce n'étaient qu'anathèmes lancés et reçus; les catholiques mêmes ne s'entendaient plus; les évêques se disputaient des siéges, et le schisme ajoutait ses désordres à ceux de l'hérésie. Julien avait remarqué que les chrétiens sont plus cruels entre eux que les bêtes ne le sont aux hommes (c'est un auteur païen qui l'affirme). Athanase fait la même remarque sur les ariens. Ces querelles dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux, affaiblissaient l'Empire au dehors, paralysaient le pouvoir au dedans, rendaient l'administration périlleuse et difficile. Les juges et les gouverneurs n'étaient occupés qu'à réprimer les délits et les séditions des chrétiens. Le fameux George, évêque arien d'Alexandrie, persécuteur des païens et des catholiques, avait désolé l'Égypte par ses rapines et ses cruautés. Diodore, un de ses adhérents, coupait de sa propre autorité la chevelure des enfants; chevelure que l'idolâtrie maternelle laissait croître en l'honneur de quelque divinité protectrice. Le peuple, lassé, se souleva, massacra George, pilla sa bibliothèque, dont Julien recommanda au préfet d'Égypte de rassembler soigneusement les débris. La folie des Galiléens, dit le même prince dans sa lettre à Artabius, a presque tout perdu.

Julien, qui n'aurait pu reconnaître la vérité chrétienne parmi des hommes qui ne s'entendaient pas sur la nature du Christ, put donc croire qu'il supprimerait

à la fois tous les maux en étouffant toutes les sectes sous l'ancien culte : erreur d'un juge préoccupé qui prit les effets pour la cause; qui ne vit que l'extérieur des troubles; qui ne fut frappé que du mouvement à la surface, et n'aperçut pas l'idée immobile reposant au fond de ces troubles. Une révolution était accomplie, un changement opéré dans l'espèce humaine.

Cependant l'éducation d'enfance du grand ennemi de la croix avait été toute chrétienne; il avait disputé de dévotion à Marcellum avec son frère Gallus; il paraît même qu'après avoir été *lecteur* dans l'église de Nicomédie, il s'était fait tondre pour se faire moine; intention qu'on a voulu attribuer à l'hypocrisie, et qu'il est plus équitable de regarder comme le mouvement d'une âme exaltée. Julien ne pouvait être ni chrétien, ni philosophe à demi; la nature ne lui avait laissé que le choix du fanatisme.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que ce prince fut séparé de Gallus, il s'abandonna à la passion de l'étude, que lui avait inspirée Mardonius, son premier maître. Il visita à Pergame Édésius, dont l'école jetait un grand éclat.

Chef du néoplatonisme dont Plotin était le fondateur, Édésius, disciple et successeur de Jamblique, était un vieillard dont l'esprit vigoureux s'élevait vers le ciel à mesure que son corps se penchait vers la terre. Julien voulait en tirer toute la science; mais le vieillard lui dit : « Aimable poursuivant de la sagesse, mon « corps est un édifice en ruine prêt à tomber : inter- « rogez mes enfants.

Ces enfants d'Édésius étaient ses disciples : Maxime, Priscus, Eusèbe et Chrysanthe. Julien s'adressa d'a-

bord aux deux derniers. Eusèbe ne croyait point à la théurgie, et parlait à Julien contre les opérateurs de prodiges ; il lui raconta que Maxime avait fait sourire devant lui, au moyen d'un grain d'encens purifié et d'un hymme chanté à voix basse, la statue de la déesse au temple d'Hécate ; qu'ensuite les flambeaux s'étaient allumés d'eux-mêmes. Aussitôt Julien, transporté de curiosité, ne voulut plus écouter les raisonnements d'Eusèbe, et s'empressa d'aller chercher Maxime à Éphèse.

Maxime, d'un âge approchant de la vieillesse, portait une longue barbe blanche ; son éloquence était entraînante ; le son de sa voix se mariait si bien avec l'expression de ses regards, qu'on ne lui pouvait résister. Pressé par Julien, il fit venir Chrysanthe, et tous les deux l'instruisirent. Maxime conduisit le jeune prince dans le souterrain d'un temple : après les évocations on entendit un grand bruit, et des spectres de feu apparurent. Julien, saisi de frayeur, fit involontairement et par habitude le signe de la croix : tout s'évanouit. Julien ne se pouvait empêcher d'admirer la puissance du signe des chrétiens, lorsque le philosophe lui dit d'une voix sévère : « Croyez-vous avoir fait peur aux dieux? « ils se sont retirés, parce qu'ils ne veulent pas avoir « de relations avec des profanes tels que vous. »

On ignore le reste de cette initiation ; mais on assure que Maxime prédit l'empire à Julien, s'il jurait d'abolir le christianisme et de rétablir l'ancien culte.

Au surplus, quels que fussent les nuages dont le néoplatonisme environnait sa doctrine, on sait qu'il admettait des puissances subordonnées, avec lesquelles on commerçait par la science de la cabale. Comme les

philosophes ne pouvaient justifier les folies du polythéisme pris dans le sens absolu, ils composaient un système d'allégories dans lesquelles ils renfermaient les vérités de la physique, de la morale et de la théologie. Ils admettaient un Dieu-Principe, dont les attributs devenaient des divinités inférieures. Les astres, la terre, la mer, les royaumes, les villes, les maisons, de même que les vertus et les arts, avaient leurs génies : ceux qui tout à la fois rougissaient et se glorifiaient des anciennes superstitions chargeaient ainsi l'imagination d'inventer, pour les justifier, un système digne d'elles.

Le fond de l'ancienne doctrine platonicienne subsistait : l'intervalle incommensurable qui sépare l'homme de Dieu étant rempli par des êtres plus ou moins sublimes à mesure qu'ils sont plus voisins de Dieu ou de l'homme, notre âme, selon le degré de sa vertu, remonte cette longue chaîne de héros, de génies et de dieux, et va s'abîmer dans le sein du grand Être, beauté, vérité, souverain bien, science complète.

Plutôt alléché aux mystères que rassasié de secrets, Julien alla chercher jusqu'au fond de la Grèce un vieux prêtre d'Éleusis, qui passait pour ne rien ignorer. Si nous en croyons Eunape, seule autorité pour ce récit, Julien, au moment de rompre avec Constance, appela ce prêtre dans les Gaules, et lui fit part du projet qu'il n'avait révélé qu'à Oribase, son médecin, et à Évhémère, son bibliothécaire.

Julien était versé dans la théurgie et les deux divinations : ses croyances se composaient d'un mélange de néoplatonisme et de quelques souvenirs de sa première éducation chrétienne, le tout enveloppé dans l'hellénisme, ou les mythes homériques.

Le néoplatonisme joignait à la doctrine de Platon des idées empruntées aux écoles pythagoricienne, stoïcienne et péripatéticienne. En vertu de la loi de la métempsycose, Julien pensait avoir hérité de l'âme d'Alexandre : superstition naturelle du courage, du génie et de la gloire.

Libanius compare la vérité entrant dans l'esprit de Julien, purifiée du christianisme, à la statue des dieux replacée dans un temple autrefois profané. Selon le même Libanius, des divinités amies éveillaient le disciple impérial en touchant doucement ses mains et ses cheveux; il distinguait la voix de Jupiter de celle de Minerve, et ne se trompait point sur la forme d'Hercule ou d'Apollon : platonicien par l'esprit, stoïcien par le caractère, cynique par quelques habitudes extérieures, Julien priait et jeûnait en l'honneur d'Isis, de Pan ou d'Hécate, comme les Pères du désert, ses contemporains, jeûnaient et priaient aux jours de vigiles et d'abstinence. Si, à cette époque, la philosophie affectait des austérités et prétendait opérer des prodiges, c'est qu'elle avait été conduite à opposer quelque chose aux vertus et aux merveilles des chrétiens.

En effet, peu de temps après le règne de Julien, une persécution s'éleva contre les hommes accusés de magie ; cette magie n'était que la réaction et la contrepartie des miracles. Le christianisme avait forcé l'hellénisme à l'imitation, pour maintenir sa puissance. La cérémonie du taurobole ou du criobole, qui se rattachait dans son principe à la plus haute antiquité, était devenue une simple parodie du baptême. Au bord d'une fosse couverte d'une pierre percée, le sacrificateur égorgeait un taureau ou un bélier le sang de la

victime coulait au travers des trous, sur le prosélyte placé au fond de la fosse, et les taches de ce pécheur se trouvaient effacées au moins pour vingt ans. Les philosophes étaient les *solitaires* de la religion de Jupiter; comme les ermites du chistianisme, ils s'attribuaient un pouvoir surnaturel. Plotin évoquait, à l'aide d'un Égyptien, son propre démon; quand il mourut, un dragon sortit de dessous son lit, et traversa une muraille. Jamblique s'élevait en l'air, et tout son corps paraissait resplendissant : au son d'une parole, il fit un jour sortir les génies de l'amour, Éros et Antéros, du fond d'un bain. Édésius forçait les dieux à descendre, et il en recevait des oracles en vers hexamètres. Vous venez de voir les jongleries de Maxime et Chrysanthe. Simon le magicien, Apollonius de Tyane, avaient eu les mêmes prétentions aux vertus théurgiques. Celse avait opposé aux miracles de Jésus-Christ les prestiges d'Esculape, d'Apollon, d'Aristes et d'Abaris. Les philosophes affectaient un tel air de ressemblance avec les ascètes, que Julien, dans un moment d'humeur contre les cyniques, les compare aux moines galiléens : vous allez bientôt voir ce prince essayant de régler la police des temples d'après la discipline des églises. Enfin, les idolâtres réformés avaient placé une Trinité à la tête de leurs dieux : vaincu de toutes parts, le paganisme était, pour ainsi dire, obligé de se faire chrétien. Toutefois, dans cette transfusion du sang social, dans l'accomplissement de la plus grande révolution de l'intelligence, on doit aussi remarquer, afin d'être juste et sincère, ce que le christianisme pouvait avoir admis de la philosophie et du paganisme.

Le christianisme a-t-il reçu de la philosophie les dogmes de la Trinité, du Logos ou du Verbe?

J'ai déjà eu l'occasion de traiter ailleurs cette matière : j'ai fait observer que la Trinité pouvait avoir été connue des Égyptiens, comme le prouvait l'inscription grecque du grand obélisque du cirque Majeur, à Rome; j'ai cité un oracle de Sérapis, rapporté par Héraclides de Pont et Porphyre, lequel oracle exprime nettement le dogme de la Trinité.

Les mages avaient une espèce de Trinité dans leur Métris, Oromasis et Arimanis, ou Mitra, Oromase et Arimane. Platon semble indiquer la Trinité dans la Timée, l'Épinomis; et, dans une lettre à Denys le Jeune, il énonce le Verbe de la manière la plus claire. Selon lui, le Verbe très-divin a arrangé l'univers et l'a rendu visible. Platon avait emprunté le dogme de la Trinité de Timée de Locres, qui le tenait de l'école italique. Les pythagoriciens avouaient l'excellence du ternaire : le TROIS n'est point engendré et engendre toutes les autres fractions; d'où il prenait dans l'école pythagoricienne la qualification de nombre sans *mère*. Les stoïciens professaient la même théologie, ainsi que le témoigne Tertullien, qui cite Zénon et Cléanthe.

Aux Indes et au Tibet proprement dit, les livres sacrés mentionnent le Verbe et la Trinité. Enfin, les missionnaires anglais croient avoir retrouvé la Trinité jusque dans la religion des Sauvages d'Otaïti.

Les principaux Pères de l'Église, presque tous sortis de l'école platonicienne, ont avoué que leur ancien maître s'était quelquefois approché de la pure doctrine : c'est ce qu'on voit dans Origène, dans Tertullien, dans saint Justin, saint Athanase, et dans saint Augustin,

Ce dernier raconte qu'ayant lu les traités des platoniciens, il y découvrit les vérités de la foi, relatives au Verbe de Dieu, telles qu'elles sont énoncées dans le premier chapitre de l'évangile de saint Jean. Il fait observer que plusieurs platoniciens ayant entendu parler du christianisme, convinrent que le Messie était l'Homme-Dieu, en qui la Vérité permanente, l'immuable Sagesse, s'était incarnée. Platon avait déclaré que si le Juste venait sur la terre, il serait méconnu et crucifié. Une tradition confuse des incarnations du dieu indien s'était répandue à travers la Perse jusqu'au fond de l'Occident.

Constantin, dans la harangue que j'ai rappelée, signale Platon comme le premier philosophe qui attira les hommes à la contemplation des choses divines.

Qu'un homme du génie de Platon ait approché de la vérité révélée par la force de sa pénétration, rien de plus naturel : les vérités de l'intelligence, comme toutes les autres vérités, nous sont plus ou moins accessibles, selon le plus ou moins de supériorité de notre esprit. Mais la philosophie de Platon est mêlée de tant d'obscurités, de contradictions et d'erreurs, qu'il est difficile d'en tirer le système des chrétiens. Ensuite, Aristobule, Josèphe, saint Justin, Origène, Eusèbe de Césarée, ont avancé et prouvé que Platon avait eu connaissance des livres hébreux, qu'il y avait puisé cette partie de sa philosophie si peu ressemblante à ce qui lui appartient en propre, ou plutôt à Pythagore : les exemplaires des idées et de l'harmonie des sphères.

Mais aucune induction raisonnable ne peut être tirée des doctrines qui ont eu cours après l'avénement du Christ : le néoplatonisme, au lieu d'avoir

donné aux chrétiens la Trinité, la lui aurait plutôt dérobée : Plotin et Porphyre ont rajusté leur système confus de triade sur le système positif et clair de la nouvelle religion. Alors parut le dogme trinitaire païen plus nettement énoncé, les trois dieux, les trois entendements, les trois rois réunis dans l'unité démiurgique. Les philosophes avaient une grande admiration pour ces premières paroles de l'évangile selon saint Jean : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu;* » ils disaient qu'il fallait les écrire en lettres d'or au frontispice des temples. saint Basile assure qu'ils étaient allés jusqu'à s'emparer de ces paroles, et à les insérer, comme leur appartenant, dans leurs ouvrages. Amélius, disciple de Plotin, est atteint et convaincu par Eusèbe de Césarée, Théodoret et saint Cyrille d'Alexandrie, d'être un plagiaire de l'évangile de saint Jean, de cet apôtre qu'Amélius appelle dédaigneusement un barbare. Théodoret compare les néoplatoniciens, imitateurs des fidèles (et en particulier Porphyre), à des singes et à la Corneille d'Ésope.

Je ne puis que vous indiquer, dans ces *Études*, des sujets qui demanderaient un développement considérable. Ils conviendrait d'examiner si, avant le christianisme révélé, il n'y a pas eu un christianime obscur, universel, répandu dans toutes les religions et dans tous les systèmes philosophiques de la terre; si l'on ne retrouve pas partout une idée confuse de la Trinité, du Verbe, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la chute primitive de l'homme; si le christianisme ne fit pas sortir du fond du sanctuaire les doctrines mystérieuses qui ne se transmettaient que par l'initiation;

si, portant en lui sa propre lumière, il n'a pas recueilli toutes les lumières qui pouvaient s'unir à son essence; s'il n'a pas été une sorte d'éclectisme supérieur, un choix exquis des plus pures vérités.

Il y a longtemps qu'on s'est enquis du degré d'influence que la philosophie a pu exercer sur la doctrine des Pères de l'Église :

D'un côté, on a soutenu qu'ils avaient transformé le christianisme moral des apôtres dans le christianisme métaphysique du concile de Nicée; de l'autre, on a combattu cette assertion.

Ceux qui voulaient défendre les Pères accusés de platonisme auraient pu faire valoir l'autorité même de Julien, qui prétend prouver la fausseté du système des chrétiens, en lui opposant celui du chef de l'Académie : dans un passage d'une grande beauté de style et d'une grande élévation de pensée, il compare la création racontée par Moïse à la création telle que l'a supposée Platon. Le dieu de Moïse, dit-il, n'a créé ou plutôt n'a *arrangé* que la nature matérielle, le *monde des corps ;* il n'avait aucune puissance pour engendrer la nature spirituelle, le *monde animé ;* tandis que le dieu Platon enfante d'abord les êtres intelligents, les Puissances, les Anges, les Génies, lesquels créent ensuite par délégation du Dieu suprême, les formes ou la nature visible qui les représentent, les cieux, le soleil et les sphères, qui sont les vêtements ou les images des Puissances, des Anges et des Génies.

Le principe essentiel de l'âme est un des mystères sur lesquels on s'est fixé plus tard; les Pères hésitent, et présentent différentes opinions : dans les neuvième, dixième et onzième siècles, le champ des discussions

était encore resté ouvert sur ce point aux écrivains ecclésiastiques.

Tout ceci ne fait rien à la question fondamentale : fût-il possible de prouver que les doctrines du christianisme ont été plus ou moins connues antérieurement à son ère, il n'aurait rien à perdre à cette preuve. Je vous l'ai déjà dit : des esprits puissants ont pu atteindre à des vérités mères, avant que ces vérités eussent été acquises au genre humain par une révélation directe. Loin de détruire la foi, ce serait un nouvel et merveilleux argument en sa faveur; car alors il serait démontré qu'elle est conforme à la religion naturelle des plus hautes intelligences.

Telles sont les relations qui existaient entre la philosophie et le christianisme. Quant au paganisme, le christianisme en prit quelques formules applicables à toute religion, quelques rites, quelques prières, quelques pompes qui n'avaient besoin que de changer d'objet pour être véritablement saintes : l'encens, les fleurs, les vases d'or et d'argent, les lampes, les couronnes, les luminaires, le lin, la soie, les chants, les processions, les époques de certaines fêtes, passèrent des autels vaincus à l'autel triomphant. Le paganisme essaya d'emprunter au christianisme ses dogmes et sa morale, le christianisme enleva au paganisme ses ornements : le premier était incapable de garder ce qu'il dérobait, le second sanctifiait ce qu'il avait ravi.

L'apostasie du cousin de Constance, d'abord soigneusement cachée à la foule, fut donc connue d'un petit nombre de philosophes et de prêtres qui attendaient la réhabilitation des anciens jours, comme des hommes, étrangers au monde où ils vivent, ré-

vent parmi nous l'impossible retour du passé. Cependant, le secret du changement de Julien ne put être si bien gardé qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Il nous reste une lettre de Gallus, de l'an 351 ou 353, dans laquelle le césar fait mention des bruits répandus dans Antioche. « On prétendait, écrit-il à Julien alors en Ionie, que vous aviez abandonné la religion de nos *ancêtres* pour embrasser l'hellénisme ; mais j'ai été promptement détrompé. OEtius m'a dit que vous étiez au contraire plein de zèle pour bâtir des oratoires, et que vous vous plaisiez aux tombeaux des martyrs. » Gallus appelle le christianisme la religion de ses *ancêtres :* saint Grégoire de Nazianze le nomme l'*ancienne religion.* Que le monde romain était changé! combien avait été rapide la conquête de l'Évangile.

Mais si le christianisme avait fait de pareils progrès extérieurs, le développement de sa puissance intérieure n'était pas moins étonnant. Déjà l'on pouvait reconnaître son caractère universel, non-seulement dans le sens de sa diffusion parmi les peuples, mais dans le sens de sa convenance avec les diverses facultés de l'homme : le voilà expliquant, à l'aide du plus beau langage, les idées les plus sublimes, ce christianisme qui fut prêché par des esprits obtus, de grossiers compagnons sans éducation et sans lettres. Comment Pierre le pêcheur avait-il produit Grégoire le poëte, Basile le philosophe, Jean Bouche d'or l'orateur ? C'est que Jésus le Christ était derrière Pierre l'apôtre, et que le Verbe incréé contenait la vertu de la parole humaine : fils de Dieu, source de toutes lumières et de tous biens, il les distribuait à ses serviteurs en proportion des

besoins successifs de la société, donnant à propos la simplicité et l'éloquence, la force des mœurs ou les clartés de l'esprit. De cette croix si rude, de ce bois qui ne présenta d'abord à l'adoration de l'univers qu'un gibet et un condamné, découlèrent graduellement les perfections de l'essence divine.

Julien, parvenu à l'empire, publia un édit de tolérance universelle. Les évêques et les prêtres, à quelque communion qu'ils appartinssent, ariens, donatistes, novatiens, eunomiens, macédoniens, catholiques, furent également protégés par celui qui les méprisait tous, et qui espérait les affaiblir en les divisant. Néanmoins, il fait lui-même observer qu'il rappela les évêques exilés à leurs *foyers,* non à leurs *siéges.* Il assemblait les chefs des sectes, et, quand ils s'emportaient, il leur criait : « Écoutez-moi! les Franks et les Alla- « mans m'ont bien écouté. » Dans ses lettres, il recommande la modération envers les chrétiens; mais c'est en grimaçant qu'il conserve l'impartialité philosophique : sa haine perce à travers sa tolérance affectée, et lui arrache des mots sanglants.

Athanase, par une préférence méritée, fut excepté de l'amnistie de Julien. « Il serait dangereux, » dit l'Apostat dans sa lettre aux habitants d'Alexandrie, « de « laisser à la tête du peuple un intrigant, non pas un « homme, mais un petit avorton sans valeur, qui s'es- « time d'autant plus grand qu'il appelle plus de dan- « gers sur sa tête. » Et dans une lettre à Ecdicius, préfet d'Égypte, Julien ajoute : « Les dieux sont méprisés. « Chassez le scélérat Athanase; il a osé, sous mon « règne, conférer le baptême à des femmes grecques « d'une naissance illustre. »

Ammien ne nous laisse aucun doute sur la sincérité religieuse de Julien : il suffit d'ailleurs de lire ce qui nous reste des ouvrages de cet empereur, aussi singulier comme homme qu'extraordinaire comme prince, pour se convaincre qu'il était païen de bonne foi. Il avait pris dans les initiations et les sociétés secrètes un degré d'enthousiasme qui allait jusqu'à interpréter les songes et à croire aux apparitions.

Au lever et au coucher du soleil, il immolait une victime à Apollon, sa divinité favorite : il croyait à la trinité des platoniciens ; le soleil était pour lui le *Logos,* le fils du Père souverain, le Verbe brûlant qui inspire la vie à l'univers. La nuit, Julien honorait la lune et les étoiles, auxquelles s'unissent les âmes des héros. Dans les grandes solennités, il aimait à jouer le rôle de sacrificateur et d'aruspice.

« Le beau spectacle que de voir l'empereur des Ro-
« mains fendre le bois, égorger les victimes, consulter
« leurs entrailles, souffler le feu des autels en pré-
« sence de quelques vieilles femmes, les joues bouffies,
« excitant la risée de ceux-là même dont il désirait
« s'attirer les louanges ! » Aux fêtes de Vénus, il marchait entre deux troupes de prostitués de l'un et de l'autre sexe, affectant la gravité au milieu des éclats de rire de la débauche, élargissant ses épaules, portant en avant sa barbe pointue, allongeant de petits pas pour imiter la marche d'un géant. Saint Chrysostome doute que la postérité veuille croire à son récit ; il adjure de la vérité de ses paroles les vieillards qui l'écoutaient, et qui pouvaient avoir été témoins de ces indignités.

L'empereur faisait toutes ces choses comme souve-

rain pontife, dignité attachée chez les Romains à la souveraineté politique. Il épuisait l'État pour les frais d'un culte que rien ne pouvait rétablir. Il offrait en holocaustes des oiseaux rares; cent bœufs étaient quelquefois assommés à un seul autel dans un seul jour. Les peuples disaient que s'il revenait vainqueur des Perses, il détruirait la race des taureaux. Il ressemblait en cela, selon la remarque d'Ammien Marcellin, au césar Marcus, à qui les bœufs blancs avaient écrit ce billet : « Les bœufs blancs au césar Marcus, salut : « c'est fait de nous si vous triomphez. »

De magnifiques présents étaient prodigués par Julien aux sanctuaires célèbres, à Dodone, à Delphes, à Délos. En arrivant à Antioche, son premier soin fut de sacrifier sur la cime du mont Cassius. Il apprit avec une sainte joie que le gouverneur de l'Égypte avait retrouvé le bœuf Apis. Il fit déboucher, à Daphné, la fontaine Castalie; mais, en visitant ce lieu renommé par sa beauté, il eut un grand sujet de douleur : le bois de lauriers et de cyprès n'était plus qu'un cimetière chrétien; Gallus y avait déposé le corps de saint Babylas. « Je me figurais d'avance, dit Julien, une pompe ma- « gnifique : je ne rêvais que victimes, libations, par- « fums, chœurs de beaux enfants, dont l'âme était « aussi pure que leur robe était blanche. J'entre dans « le temple, je n'y trouve ni encens, ni gâteaux, ni « victimes..... J'interroge le prêtre, je demande ce « que la ville sacrifiera aux dieux dans cette fête so- « lennelle. — Voici une oie que j'apporte de ma mai- « son, répondit-il. »

Les temples détruits par le temps ou par les chrétiens furent réparés. Julien fut le Luther païen de son

siècle; il entreprit la réformation de l'idolâtrie sur le modèle de la discipline des chrétiens. Plein d'admiration pour la fraternité évangélique, il désirait que les païens se liassent ainsi d'un bout de la terre à l'autre; il voulait que les prêtres de l'hellénisme eussent la vertu des prêtres de la croix; qu'ils fussent comme eux irréprochables; que, comme eux, ils prêchassent la pitié, la charité, l'hospitalité. Il ordonna des prières graves et régulières à heures fixes, chantées à deux chœurs dans les temples; enfin il se proposait de fonder des monastères d'hommes et de femmes, et des hôpitaux. « Ne devons-nous pas rougir que les Gali-« léens, ces impies, après avoir nourri leurs pauvres, « nourrissent encore les nôtres, laissés dans un dénû-« ment absolu? » Saint Grégoire de Nazianze remarque que ces imitateurs des chrétiens ne se pouvaient appuyer de l'exemple de leurs dieux, et qu'il y avait contradiction entre leur morale et leur foi.

Le zèle que Julien avait pour le paganisme, il l'avait pour la philosophie : il aimait un rhéteur de la même tendresse qu'il chérissait un augure. Lors de sa rupture avec Constance, il s'était flatté que Maxime accourrait dans les Gaules. Il revenait de sa dernière expédition d'outre-Rhin; il demandait partout, chemin faisant, si quelque philosophe n'était point arrivé : il avise de loin un cynique, il le prend pour Maxime; il est ravi de joie : ce n'était qu'un autre philosophe, ami de Julien. Ne croit-on pas voir un empereur chrétien humiliant sa pourpre devant un anachorète, ou un chevalier de la croisade baisant la manche de Pierre l'Ermite?

Mais Julien ne fut pas plus heureux avec les philosophes qu'avec les prêtres : ils se corrompirent à la

cour. Maxime et quelques autres sophistes acquirent des fortunes scandaleuses ; ils démentirent par leurs mœurs la rigidité de leurs doctrines : Chrysanthe, Libanius et Aristomène se tinrent seuls dans une louable réserve. Julien avait eu saint Basile pour compagnon d'études à Athènes ; il essaya de l'attirer auprès de lui : le philosophe chrétien, dans sa solitude, repoussa l'amitié du philosophe païen sur le trône.

« Aussitôt, dit saint Chrysostome (rudement traduit « par Tillemont), aussitôt que Julien eut publié son « édit pour le rétablissement de l'idolâtrie, on vit ac- « courir, de toutes les parties du monde, les magi- « ciens, les enchanteurs, les devins, les augures, et « tous ceux qui faisaient métier d'imposture et d'illu- « sion ; de sorte que tout le palais se trouvait plein de « gens sans honneur et de vagabonds. Ceux qui de- « puis longtemps étaient réduits à la dernière misère ; « ceux qui pour leurs sorcelleries et maléfices avaient « langui dans les prisons et dans les minières ; ceux « qui traînaient à peine une misérable vie dans les « emplois les plus bas et les plus honteux ; tous ces « gens, érigés en prêtres et en pontifes, se trouvaient « en un instant comblés d'honneurs. L'empereur, lais- « sant là les généraux et les magistrats, et ne daignant « pas seulement leur parler, menait avec lui, par toute « la ville, des jeunes gens perdus de débauches, et des « courtisanes qui ne faisaient que sortir des lieux in- « fâmes de leurs prostitutions. Le cheval de l'empe- « reur et ses gardes ne le suivaient que de fort loin, « pendant que cette troupe infâme environnait sa per- « sonne, et paraissait avec le premier rang d'honneur « au milieu des places publiques, disant et faisant tout

« ce qu'on peut attendre de gens de cette profes-
« sion. »

L'apostasie conduisit Julien au fanatisme, et du fanatisme à la persécution : quand l'homme a commis une faute qu'il suppose irréparable, l'orgueil lui fait chercher un abri dans cette faute même. Julien essaya deux choses difficiles : réchauffer le zèle des idolâtres pour un culte éteint, provoquer des chutes parmi les chrétiens. Embaucheur de la cupidité et de la faiblesse, il offrait de l'or et des honneurs à l'apostasie : il échoua contre la foi fervente et contre la foi tiède. Lui-même se plaint de ne trouver presque personne disposé à sacrifier; il avoue que son discours hellénique au sénat chrétien de Bérée, loué pour la forme, n'eut aucun succès pour le fond; il gourmande les habitants d'Alexandrie d'abandonner les dieux d'Alexandre pour un Verbe que ni eux, ni leurs pères, n'ont jamais vu. Chrysanthe usa de modération envers les chrétiens, prévoyant que leur culte ne tarderait pas à triompher. L'ancien monde et le monde nouveau repoussèrent Julien : l'un, dans sa décrépitude, eût vainement essayé de se redresser comme un jeune homme; l'autre, adolescent vigoureux, ne se put rabougrir en vieillard.

La mission du césar-apôtre auprès des soldats eut le sort qu'elle devait avoir dans les camps. Il ordonna aux officiers de quitter la foi ou l'épée : Valentinien déposa la dernière, qui lui laissa la main libre pour saisir la couronne. Quant aux légions, celles de l'Occident, composées de Gaulois et de Germains, s'accommodèrent fort du vin, des hécatombes et des bœufs gras; on laissa aux légions de l'Orient le Labarum, mais on effaça le monogramme du Christ : l'idolâtrie se

trouva cachée dans une confusion lâche et habile des emblèmes de la guerre et de la royauté.

L'empereur résolut de rebâtir le temple de Jérusalem, afin de confondre une prophétie sur laquelle les chrétiens s'appuyaient. Des globes de feu, s'élançant du sein de la terre, dispersèrent les ouvriers. L'entreprise fut abandonnée, elle était peu digne d'un esprit philosophique. Dernier témoin de l'accomplissement des paroles du maître, j'ai vu Jérusalem : *Non relinquetur lapis super lapidem.*

Enfin Julien défendit aux fidèles d'enseigner les belles-lettres; c'était surtout par les enfants que l'Évangile s'emparait des pères : « Laissez les petits venir « à moi! » — « Ou n'expliquez point, disait l'empe- « reur dans son édit, les écrivains profanes, si vous « condamnez leurs doctrines; ou si vous les expliquez, « approuvez leurs sentiments. Vous croyez qu'Ho- « mère, Hésiode et leurs semblables sont dans l'er- « reur : allez expliquer Matthieu et Luc dans les églises « des Galiléens. »

Les maîtres chrétiens, privés des chaires d'éloquence et de belles-lettres, eurent recours à un moyen ingénieux pour prouver qu'ils n'étaient point des rustres, obligés de se tenir dans la barbarie de leur origine, comme disait Julien. Ils composèrent (et l'usage en fut continué), sur des thèmes de morale et de théologie, et sur des sujets tirés de l'histoire sainte, des hymnes, des idylles, des élégies, des odes, des tragédies, et même des comédies. Il nous reste bon nombre de ces poëmes qui ouvrent des routes nouvelles au talent, appliquent l'art des vers aux aspérités de la haute métaphysique, et plient la langue des muses aux formes

des idées, comme elle l'avait été de tout temps à celles des images.

Ce coup fut pourtant rude aux chrétiens : les beaux génies qui combattaient alors pour la foi auraient mieux aimé subir une persécution sanglante : ils ne s'en peuvent taire, ils reviennent sans cesse sur cette iniquité; et, comme le siècle au milieu des barbares armés était philosophique et littéraire, les païens même n'applaudirent pas à l'ordre de Julien; Ammien le traite d'injuste.

Les controverses religieuses ou politiques commencent ordinairement par les écrits, et finissent par les armes : il en fut autrement lors de la révolution qui a fait voir le premier et l'unique exemple d'un changement complet dans la religion nationale d'un grand peuple civilisé. On tua d'abord les chrétiens dans dix batailles rangées, les dix persécutions générales, et les chrétiens livrèrent leur tête sans essayer de se défendre par la force; mais ils sentirent de bonne heure la nécessité d'écrire, pour affirmer leur innocence et assurer leur foi. C'est au christianisme que l'on doit la liberté de la pensée écrite; elle coûta cher à ceux qui en firent la conquête : on dédaigna d'abord de leur répondre autrement qu'avec des griffes de fer et les ongles des lions. Quand l'Évangile eut gagné la foule, le polythéisme, obligé de renoncer à la guerre de l'épée, accepta celle de la plume : l'idolâtrie se réfugia aux deux extrémités opposées de la société, les ignorants et les gens de lettres. Les philosophes, les rhéteurs, les poëtes, les grammairiens, tinrent ferme au paganisme avec les hommes rustiques; les premiers par orgueil de la science, les autres par la privation de tout savoir. Depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne jusqu'à

l'abolition complète de l'idolâtrie, vous n'ouvrez pas un livre de philosophie, de religion, de science, d'histoire, d'éloquence, de poésie, où vous ne trouviez le combat des deux religions. Sous Julien vous rencontrez Libanius, Édésius, Priscus, Maxime, Sopâtre, orateurs et sophistes; Andronic et Delphide, poëtes; Ammien Marcellin et Aurélius Victor, historiens; Mamertin, panégyriste; Oribase, médecin; et Julien lui-même, orateur, poëte et historien; tous combattent contre Athanase, Basile, les deux Grégoire de Nysse et de Nazianze, Diodore de Tarse, orateurs, philosophes, poëtes, historiens; Césarius, médecin, et frère de Grégoire de Nazianze; Prohérésius, rhéteur, lequel aima mieux abandonner sa chaire à Athènes, que d'être excepté de l'édit qui défendait aux chrétiens d'enseigner.

Julien préluda aux persécutions qu'il méditait par une espèce d'apologie du paganisme : en innocentant ses dieux et en condamnant le Dieu qu'il avait quitté, il justifiait indirectement son apostasie. Au milieu des soins qu'exigeait de lui son empire, il trouva le temps de dicter l'ouvrage dont saint Cyrille nous a conservé une partie dans la réfutation qu'il en a faite.

Julien remonte jusqu'à Moïse, compare son système sur la création du monde à celui de Platon, et donne la préférence au dernier.

Dieu, après avoir fait l'homme, dit : « Il n'est pas bon « que l'homme soit seul », et il crée la femme, qui perd l'homme.

Que penser du serpent qui parle ? dans quelle langue parlait-il? Comment se moquer après cela des fables populaires de la Grèce ?

Dieu interdit à nos premiers parents la connaissance

du bien et du mal; il leur défend de toucher à l'arbre de la vie, dans la crainte qu'ils viennent à vivre toujours: blasphèmes contre Dieu, ou allégories. Alors pourquoi rejeter les mythes philosophiques?

Dieu choisit pour son peuple les Hébreux. Comment un Dieu juste a-t-il abandonné toutes les autres nations? Chez les Grecs, le Dieu créateur est le roi et le père commun des hommes.

Julien remarque qu'il y a peu de nations dans l'Occident propres à l'étude de la philosophie et de la géométrie: les temps sont bien changés.

Vous voulez que nous croyions à la tour de Babel, et vous ne voulez pas croire aux géants d'Homère, qui entassèrent trois montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel !

Le Décalogue ne contient que des préceptes vulgaires; le Dieu des Hébreux est un Dieu jaloux, qui n'en souffre point d'autre. Galiléens, vous donnez un prétendu fils à ce Dieu, qui ne le connut jamais.

Quel est ce Dieu toujours en courroux qui, voulant punir quelques hommes coupables, fait périr cent mille innocents? Comparez le législateur des Hébreux aux législateurs de la Grèce et de Rome, aux grands hommes de l'Égypte et de la Babylonie.

Qu'est-ce que ce Jésus suborneur des plus vils d'entre les Juifs, et qui n'est connu que depuis trois cents ans; ce Jésus qui n'a rien fait dans le cours de sa vie, si ce n'est de guérir quelques boiteux et quelques démoniaques? Esculape est un tout autre sauveur de l'humanité.

L'inspiration divine envoyée par les dieux n'a qu'un temps; les oracles fameux cessent dans la révolution des âges.

Les Galiléens n'ont pris des Hébreux que leur fureur et leur haine contre l'espèce humaine : ils ont renoncé au culte d'un seul Dieu pour adorer des hommes misérables; comme la sangsue, ils ont sucé le sang le plus corrompu des Juifs, et leur ont laissé le plus pur.

Jésus et Paul n'ont pu prévoir les chimères que se formeraient un jour les Galiléens; ils ne pouvaient deviner le degré de puissance où ceux-ci parviendraient un jour. Tromper quelques servantes, quelques esclaves ignorants, Paul et Jésus n'avaient pas d'autre prétention.

Peut-on citer, sous le règne de Tibère et de Claude, des chrétiens distingués par leur naissance ou leur mérite?

L'eau du baptême n'ôte point la lèpre et les dartres, ne guérit ni la goutte ni la dyssenterie; mais elle efface l'adultère, la rapine, et nettoie l'âme de tous les vices.

Si le Verbe est Dieu, venant de Dieu, comment Marie, femme mortelle, a-t-elle enfanté un Dieu?

Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marie, n'ont osé dire que Jésus fût un Dieu; mais quand dans la Grèce et dans l'Italie un grand nombre de personnes l'eurent reconnu pour tel, qu'elles eurent commencé à honorer les tombeaux de Pierre et de Paul, alors Jean déclara que le Verbe s'était fait chair, et qu'il avait habité parmi nous. Cependant quand il nomme Dieu et le Verbe, il ne nomme ni Jésus ni Christ. Jean doit être regardé comme la source de tout le mal.

Viennent après ceci quelques considérations sur le sacrifice d'Abraham.

Plusieurs choses vous auront frappé dans cet ouvrage tronqué de Julien. Les miracles de Jésus-Christ y sont

avoués, les hommages rendus aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul reconnus, le silence des oracles attesté. Saint Jean, y est-il dit, *a fait tout le mal*. Cela signifie qu'il a énoncé la doctrine du Verbe, et qu'il n'y a pas moyen de soutenir que cette doctrine, établie par le disciple bien-aimé, a été empruntée deux siècles plus tard à l'école d'Alexandrie : du reste, l'attaque est faible. Julien ne veut voir ni ce qu'il y a de sublime dans les livres de Moïse, ni d'ineffable dans l'Évangile ; ses raisonnements tournent à la gloire de ce qu'il prétend ravaler. Comment se fait-il que sous Claude et sous Tibère, à la naissance même de l'ère chrétienne, le christianisme comptât à peine pour néophytes quelques servantes et quelques esclaves, et qu'immédiatement après, l'apôtre Jean voit la Grèce et l'Italie couvertes de chrétiens, et honorant les tombeaux de Pierre et de Paul ? Julien ne s'aperçoit pas qu'il prête, par ce rapprochement, une nouvelle force au miracle de l'établissement du christianisme. La cause humaine de la propagation étonnante de la foi, c'est que la première de toutes les vérités, la vérité qui enfante toutes les autres, la vérité de l'unité d'un Dieu, était venue détrôner le premier de tous les mensonges, le mensonge qui engendre toutes les erreurs, le mensonge de la pluralité des dieux. Une fois cette vérité répandue dans la foule, après une absence de plusieurs milliers d'années, elle agit sur les esprits avec son essentielle et négative énergie.

Julien, persécuteur d'une nouvelle sorte, affecta de substituer au nom de chrétien celui de Galiléen, dont s'étaient déjà servis Épictète et quelques hérésiarques. Joignant la moquerie à l'injustice, il dépouillait les

disciples de l'Évangile en disant : « Leur admirable loi « leur enjoint de renoncer aux biens de la terre, afin « d'arriver aux royaumes des cieux ; et nous, voulant « gracieusement leur faciliter le voyage, ordonnons « qu'ils soient soulagés du poids de tous les biens. » Quand les chrétiens s'osaient plaindre, il répondait : « La vocation d'un chrétien n'est-elle pas de souffrir ? »

Beaucoup d'édifices païens avaient été détruits sous le règne de Constance, d'autres changés en églises. Julien força le clergé de rendre les uns et de relever les autres : les intérêts acquis, se trouvant attaqués, produisirent des désordres. Marc, évêque d'Aréthuse, à la tête de son troupeau, avait renversé un temple : trop pauvre pour en restituer la valeur, on saisit le prélat, en vertu de la loi romaine qui livre aux créanciers la personne du débiteur insolvable. Battu de verges, la barbe arrachée, le corps nu et frotté de miel, le vieillard, suspendu dans un filet, fut exposé, sous les rayons d'un soleil ardent, à la piqûre des mouches. Marc avait dérobé Julien enfant aux fureurs de Constance, comme Joad avait soustrait Joas aux mains d'Athalie : il fut traité de même que Joad par le prince ingrat envers le pontife et infidèle au Dieu qui l'avaient sauvé.

Décidé à rendre au temple et au bois de Daphné son ancienne pompe, Julien fit enlever les reliques de saint Babylas du cimetière chrétien ; le peuple se mutina ; le temple d'Apollon fut brûlé. L'empereur, irrité, ordonna à son oncle Julien, comte d'Orient et apostat comme lui, de fermer la cathédrale d'Antioche et de confisquer ses revenus. Le comte mit en interdit les autres églises, souilla les vases sacrés, et condamna à mort saint Théo-

doret. Gaza, Ascalon, Césarée, Héliopolis, la plupart des villes de Syrie, se soulevèrent contre les chrétiens, non par ardeur religieuse, mais par cupidité, haine et envie. Après avoir déterré les morts, on tua les vivants; on traîna dans les rues des corps déchirés : les cuisiniers perçaient les victimes avec leurs broches, les femmes avec leurs quenouilles : les entrailles des prêtres et des recluses furent dévorées par des cannibales, ou jetées mêlées d'orge aux pourceaux. Quelques serviteurs du Christ périrent égorgés sur les autels des dieux. Mais il est une chose difficile à croire, même sur le témoignage de deux saints et de deux hommes illustres : le lit de l'Oronte, des puits, des caves, des fossés, des étangs, demeurèrent encombrés, disent-ils, par les corps des martyrs nuitamment exécutés, ou par ceux des nouveau-nés et des vierges que l'empereur immolait dans ses opérations magiques. Les premiers chrétiens avaient été accusés de sacrifier des enfants : la calomnie était renvoyée à Julien.

Théodoret raconte que Julien, marchant sur la Perse, vint à Carrhes, où Diane avait un temple; il se renferma dans ce temple avec quelques-uns de ses confidents les plus intimes; lorsqu'il en sortit, il en fit sceller les portes, y mit des gardes, et défendit de laisser pénétrer personne dans l'intérieur de l'édifice jusqu'à son retour : il ne revint point. On rouvrit le temple; qu'y trouva-t-on ? Une femme pendue par les cheveux, les mains déployées et le ventre fendu. Julien, en cherchant l'avenir dans le sein de cette victime, y avait fait entrer la mort : elle y resta pour lui.

Le sincère fanatisme de ce prince et la familiarité des Romains avec le meurtre qu'autorisait l'ancien

droit paternel, le droit de l'esclavage, le pouvoir du glaive et celui du juge souverain dans le chef absolu de l'empire, donnent de la vraisemblance au récit de Théodoret : Ammien, admirateur de Julien, l'accuse d'avoir été plus superstitieux que religieux. Auguste et Claude avaient défendu les sacrifices humains; mais, dans la législation du despotisme, ce qui est interdit au peuple est permis au tyran : le prince qui crée le crime, qui fait la loi et l'applique, est au-dessus de l'un et de l'autre.

Julien méditait contre les chrétiens un plan de persécution digne d'un sophiste; il en avait remis l'exécution à son retour de la guerre des Perses : il lui fallait un triomphe pour faire de l'injustice avec de la gloire. Exclusion des Galiléens de tous les emplois, interdiction des tribunaux, nécessité d'offrir de l'encens aux idoles, afin de conserver le droit de plaider ou même d'acheter du pain : tel était le dessein que la haine philosophique, la jalousie littéraire et l'amour-propre blessé avait inspiré à l'Apostat. Un trait caractéristique de l'histoire du peuple qui nous occupe est cette privation de la justice, toujours ordonnée comme la plus grande peine qu'on pût infliger à un citoyen. La société, chez cette nation magistrale, était pénétrée de la loi, et incorporée avec elle : les fastes de l'Empire étaient un grand recueil de jurisprudence, le monde romain un grand tribunal.

Julien régna vingt mois seize ou vingt-trois jours depuis la mort de Constance. Enflé de ses succès contre les Franks, fier des ambassadeurs qu'il recevait des peuples les plus éloignés, tels que ceux de la Taprobane, il refusa la paix que lui offrait Sapor.

Ce roi des rois, que la tiare avait coiffé jusque dans la nuit du sein maternel, ce frère du soleil et de la lune, poursuivait avec acharnement les chrétiens, peut-être par animosité contre le frère aîné dont il avait usurpé le trône, Hormisdas l'exilé et le chrétien : on a évalué à deux cent quatre-vingt-dix mille le nombre des victimes immolées dans les États de Sapor. Celui qui voulait détruire les disciples de l'Évangile par la loi, et celui qui les livrait à l'épée, allaient en venir aux mains : la Providence armait l'apostat contre le persécuteur. Julien se croyait si sûr de la victoire, qu'il refusa l'alliance des Sarrasins : il traita avec hauteur Arsace, roi d'Arménie, dont il réclamait néanmoins l'assistance; Arsace professait le christianisme. Une grande famine, augmentée encore par une fausse mesure sur les blés, avait régné à Antioche; le rassemblement d'une nombreuse armée accrut le fléau. Quelque chose semblait pousser Julien; et, dans une entreprise militaire d'une si haute importance, on ne reconnaissait plus ses talents accoutumés. Il avait dédaigné d'attaquer les Goths; c'était la Perse qu'il se flattait de conquérir comme Alexandre; il n'eut que la gloire d'y mourir comme Socrate : toujours en présence de ses souvenirs, ses actions les plus nobles ne paraissaient que de hautes imitations. Il liait de grands projets pour l'empire, et surtout contre la croix, à cette conquête espérée : l'homme, dans ses desseins, oublie de compter l'heure qu'il ne verra pas.

Julien s'avança dans le pays ennemi, et, comme s'il eût craint que sa philosophie n'eût fait soupçonner son courage, il s'exposait sans ménagement. Il se laissa tromper par des transfuges, brûla sa flotte sur le Tigre,

hésita sur le chemin qu'il avait à prendre, car il voulait voir la plaine d'Arbelles : bientôt manquant de vivres, harcelé par la cavalerie des Perses, il est obligé de commencer la retraite. Près de succomber avec son armée, il donnait encore à l'étude et à la contemplation les heures les plus silencieuses de la nuit : dans une de ces heures solitaires, comme il lisait ou écrivait sous la tente, le génie de l'empire, qu'il avait déjà vu à Lutèce avant d'avoir été salué auguste, se montra à lui : il était pâle, défiguré, et s'éloigna tristement en couvrant d'un voile sa tête et sa corne d'abondance. Julien se lève, s'empresse d'offrir une libation aux dieux : il aperçoit une étoile qui traverse le ciel et s'évanouit; le pieux serviteur de l'Olympe croit reconnaître dans ce météore l'astre menaçant du dieu Mars. Le lendemain, lorsqu'il combattait sans cuirasse à la tête de ses soldats, une javeline lui rase le bras, lui perce le côté droit et pénètre dans la partie inférieure du foie : il tombe de cheval, défaille; et, quand il rouvre les yeux, il juge, malgré les soins de l'habile Oribase, que sa blessure est mortelle.

Un général atteint au champ de bataille expire sur des drapeaux, noble lit, mais que l'honneur accorde souvent à ses fidèles. Ici se présente un spectacle sans exemple : Julien, étendu sur une natte recouverte d'une peau, sa couche ordinaire, est entouré de soldats et de sophistes; sa mort est la mort d'un héros, ses paroles sont celles d'un sage. « Amis, dit-il, le temps « est venu de quitter la vie : ce que la nature me « redemande, débiteur de bonne foi, je le lui rends « allégrement. Toutes les maximes des philosophes « m'ont appris combien l'âme est d'une substance plus

« fortunée que le corps. Je sais aussi que les immortels « ont souvent envoyé la mort à ceux qui les révèrent, « comme la plus grande récompense. Les douleurs « insultent aux lâches, et cèdent aux courageux. J'es- « père avoir conservé sans tache la puissance que j'ai « reçue du ciel et qui en découle par émanation. Je « remercie le Dieu éternel de m'enlever du monde au « milieu d'une course glorieuse. Celui qui désire la « mort lorsque le temps n'en est pas venu, ou qui la « redoute lorsqu'elle est opportune, manque également « de cœur...

« Je n'ai plus la force de parler. Je m'abstiens de « désigner un empereur, dans la crainte de me trom- « per sur le plus digne, ou d'exposer celui que j'aurais « jugé le plus capable, si mon choix n'était pas suivi : « en fils tendre et en homme de bien, je souhaite que « la république trouve après moi un chef intègre. »

Après avoir ainsi parlé d'une voix tranquille, il disposa de ses biens de famille en faveur de ses intimes, et s'enquit d'Anatolius, maître des offices. Le préfet Salluste répondit qu'Anatolius était *heureux*. Julien comprit qu'il avait été tué, et il déplora la mort d'un ami, lui si indifférent à la sienne! Ceux qui l'entouraient fondaient en larmes. Julien les réprimanda, disant qu'il ne convenait pas de pleurer une âme prête à se réunir au ciel et aux astres. On fit silence, et il continua de discourir de l'excellence de l'âme avec les philosophes Maxime et Priscus. Sa blessure se rouvrit; il demanda un peu d'eau froide, et expira sans efforts au milieu de la nuit. Il n'était âgé que de trente-trois ans; il avait été vingt ans chrétien.

S'il est vrai, comme on l'a voulu faire entendre et

comme le caractère de l'homme porterait à le soupçonner, que Julien, calculant les événements de sa vie, avait préparé d'avance son discours de mort, on n'a jamais si bien répété un si grand rôle; l'acteur égalait le personnage qu'il représentait. Les deux religions, en présence, lattèrent de prodiges dans les versions opposées des derniers moments de l'empereur. Théodoret, Sozomène, le compilateur des actes du martyre de saint Théodoret, prêtre d'Antioche, disent que Julien blessé reçut son sang dans ses mains, et le lança vers le ciel en s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » D'autres prétendent qu'il se voulait précipiter dans une rivière, afin de disparaître comme Romulus et de se faire passer pour un dieu. D'après les actes de Théodoret, ce ne furent point des Perses, mais des anges sous la figure des Perses, qui combattirent Julien.

La manière dont il périt devint encore un objet de controverse : les Romains assuraient que la javeline avait été lancée par un Perse; les Perses, par un Romain. Libanius avance, dans un de ses ouvrages, que l'empereur fut tué en trahison comme Achille; dans un autre il semble accuser le chef des chrétiens, qui, selon Gibbon, ne pouvait être que saint Athanase. La Vie de saint Basile et la Chronique d'Alexandrie contiennent l'histoire d'une vision de ce saint, de laquelle il résulterait que Mercure, martyr de Cappadoce, avait frappé Julien par ordre de Jésus-Christ. Didyme, célèbre aveugle, Julien Sabbas, fameux solitaire, eurent des révélations de la même nature. Didyme aperçut en songe des guerriers montés sur des chevaux blancs courant dans l'air, et qui s'écriaient : « Dites à Didyme

« qu'aujourd'hui, à cette heure même, Julien a été « tué. » Sabbas entendit une voix qui prononçait ces mots : « Le sanglier sauvage qui ravageait la vigne du « Seigneur est étendu mort. » Libanius, demandant à un chrétien d'Antioche : « Que fait aujourd'hui le fils « du charpentier? — Un cercueil, » répondit le chrétien.

La plupart de ces faits sont contestés et très-contestables, mais il s'agit moins de la critique historique à cette époque, que de la peinture du mouvement des esprits.

Les païens furent consternés en apprenant la fin prématurée du restaurateur de l'idolâtrie. « Je me sou- « viens, dit saint Jérôme, qu'étant encore enfant et « étudiant la grammaire, lorsque toutes les villes fu- « maient des feux des sacrifices, la nouvelle de la mort « de Julien se répandit tout à coup. Un philosophe « s'écria : Les chrétiens déclarent que leur Dieu est « patient, et rien n'est aussi prompt que sa colère! »

Grégoire de Nazianze commence et termine ses invectives contre Julien par une sorte d'hymne où respire une joie aussi féroce qu'éloquente :

« Peuples, écoutez! soyez attentifs, vous tous qui habitez l'univers! j'élève de ce lieu, comme du haut d'une montagne, un cri immense. Écoutez, nations! écoutez, vous qui êtes aujourd'hui, et vous qui viendrez demain! anges, puissances, vertus, écoutez! La destruction du tyran est votre ouvrage. Le dragon, l'Apostat, le grand et redoutable génie, l'ennemi du genre humain, qui répandait partout la terreur, qui vomissait des blasphèmes contre le ciel; celui dont le cœur était encore plus souillé que la bouche n'était

impure, est tombé! Cieux et terre, prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur.

« Venez aussi, généreux athlètes, défenseurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes! approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens; accourez, vous qui, injustement bannis de votre patrie terrestre, avez été arrachés des bras de vos femmes et de vos enfants; enfin, je convoque à ces réjouissances tous ceux qui confessent un seul Dieu, souverain maître de toutes choses. C'est ce Dieu qui a exercé un jugement si éclatant, une vengeance si prompte; c'est le Seigneur qui a percé la tête de l'impie. Dans les saints transports qui m'animent, il n'est point de paroles qui répondent à la grandeur du bienfait. Nous verrons un jour combien les supplices de Julien damné sont au-dessus de ce que l'esprit humain peut se figurer de tourments. O homme, qui te disais le plus prudent et le plus sage des hommes, voilà l'oraison funèbre que Grégoire et Basile prononcent sur ton cercueil! O toi qui nous avais interdit l'usage de la parole, comment es-tu tombé dans le silence éternel ? »

Si Antioche se réjouit par des festins et des danses; si la victoire de la croix fut non-seulement célébrée dans les églises, mais sur les théâtres; si l'on s'écriait : « Où sont vos oracles, insensé Maxime ? » à Carrhes, le courrier porteur du fatal message fut lapidé; quelques villes placèrent l'image de Julien parmi celles des dieux, et lui rendirent les honneurs divins.

Libanius se voulut percer de son épée, et se résolut à vivre pour travailler à l'apologie d'un prince dont Grégoire de Nazianze devait écrire la satire : la

louange est plus à l'aise que le blâme sur un tombeau. Tel est l'emportement du fanatisme, qu'un saint, un Père de l'Église, un homme supérieur par ses talents, n'a pas craint d'avancer que Julien avait fait empoisonner Constance.

Le corps de Julien, transporté à Tarse, fut enterré en face du monument de Maximin Daïa : le chemin qui conduit aux défilés du mont Taurus séparait les sépulcres des deux derniers persécuteurs des chrétiens.

Les funérailles eurent lieu selon les rites du paganisme : des bouffons chantaient des airs funèbres; un personnage représentait le mort, et les baladins prenaient plaisir, au milieu de leurs danses et de leurs amentations, à se moquer de la défaite et de l'apostasie de l'ennemi des théâtres.

Le chrétien Grégoire de Nazianze plaint la ville de Tarse, condamnée à garder la poussière de l'adorateur des démons; poussière qui s'agitait, et que la terre rejeta.

Le philosophe Libanius eût désiré saluer la dépouille mortelle de Julien auprès de celle du divin Platon, dans les jardins de l'Académie.

Le soldat Ammien Marcellin souhaitait que les cendres de son général fussent baignées non par le Cydnus, mais par le Tibre, qui traverse la ville éternelle et embrasse les monuments des anciens Césars. Toutefois la tombe de Julien aux bords du Cydnus, si renommé par la fraîcheur de ses ondes, devint une espèce de temple; une main amie y grava cette épitaphe : *Ici repose Julien, tué au delà du Tibre. Excellent empereur, vaillant guerrier.* Le polythéisme en

était à son tour réduit aux reliques, et à pleurer dans ses sanctuaires abandonnés.

En dédaignant le faste de la cour de Constance, en recevant d'une armée mutinée le titre d'auguste, Julien avait rendu momentanément le droit d'élection aux seuls soldats : ils s'assemblèrent après sa mort; pressés de se donner un chef, ils offrirent la pourpre au préfet Salluste, qui rejeta cet honneur. Vous avez pu remarquer que l'on commençait à refuser assez fréquemment l'autorité suprême : jusqu'au règne de Commode, l'empire était la possession de tous les plaisirs dans le repos; mais, après ce règne, le césar ne fut plus qu'un soldat courant les armes à la main du Rhin à l'Euphrate, et du Nil au Danube, combattant ou repoussant l'ennemi, domestique ou étranger. Le pouvoir, qui cessait d'être une jouissance, devint un fardeau : la médiocrité était toujours prompte à le mettre sur ses épaules; le mérite, à le secouer.

Au défaut de Salluste, les légions élurent empereur Jovien, primicère des gardes, dont le nom avait été prononcé par hasard. Il était chrétien et catholique comme Valentinien; il avait préféré comme lui sa foi à son épée; mais Julien, qui le redoutait peu, consentit à lui laisser l'une et l'autre. Jovien s'était trouvé chargé de conduire à Constantinople le corps de Constance, mort à Mopsuerène : assis dans le char funèbre, il avait partagé les honneurs impériaux rendus à la poussière de son maître; on en augura sa grandeur future : on y aurait pu trouver le présage de son second et prochain voyage sur le même char.

Jovien signa une paix de vingt-neuf ou de trente ans, et conclut un traité honteux avec Sapor : il céda

aux Perses cinq provinces transtigritaines, la colonie romaine de Singare et la ville de Nisibe, malgré ses larmes, malgré son dernier siége, retracé éloquemment par Julien dans l'un de ses deux panégyriques de Constance. Obligés de livrer à Sapor les murs qu'ils avaient si vaillamment défendus contre lui avec Jacques leur évêque, les Nisibiens, chassés de leurs foyers, dépouillés de leurs biens, offrirent encore à l'auteur de leur exil la couronne d'or que chaque ville était dans l'usage de présenter aux nouveaux empereurs : exemple touchant d'une fidélité qui ne se croyait pas affranchie de ses devoirs par l'ingratitude.

Jovien rendit la paix à l'Église, et rappela saint Athanase.

Ainsi s'évanouirent tous les projets de Julien : il entreprit d'abattre la croix, et il fut le dernier empereur païen.

L'hellénisme retomba de tout le poids des âges dans la poudre d'où l'avait soulevé à peine une main mal guidée. Les philosophes se rasèrent, jetèrent leur robe, et se contentèrent d'enseigner en silence, ou de gémir sur les générations qui leur échappaient : on craignait tellement d'être pris pour l'un d'eux, que les citoyens qui portaient des manteaux à franges les quittèrent.

Julien s'était porté à la conquête des Perses, afin de revenir dompter les chrétiens : cette guerre, qui devait renverser le trône du grand roi, amena le premier démembrement de l'empire des Césars.

Il a fallu vous rappeler en détail cette dernière épreuve de l'Église, parce qu'elle fait époque et qu'elle se distingue des autres : elle tient d'une civilisation

plus avancée : elle a un air de famille avec l'impiété littéraire et moqueuse qu'un esprit rare répandit au dix-huitième siècle. Mais l'impiété de l'empereur, qui pouvait ordonner des supplices, ne laissa aux chrétiens que des couronnes; et l'impiété du poëte, qui n'avait pas la puissance du glaive, leur légua des échafauds.

La persécution de Julien ne sortit point du paganisme populaire; elle vint du paganisme philosophique, demeuré seul sur le champ de bataille, ayant pour chef un cynique à manteau de pourpre, qui portait le vieux monde dans sa tête et l'Empire dans sa besace. Mais, dans la lice où les deux partis cherchaient à s'enlever des champions, les hommes de talent passèrent successivement avec leur génie et leur vertu au christianisme, comme les soldats qui désertent avec armes et bagages à l'ennemi : l'autre camp ne voyait arriver personne.

Constantin était un prince inférieur à Julien, et pourtant il a attaché son nom à l'une des plus mémorables révolutions de l'ordre social : c'est qu'abstraction faite de ce qu'il peut y avoir de surnaturel dans l'établissement de la religion chrétienne, il se mit à la tête des idées de son temps, marcha dans le sens où l'espèce humaine marchait, et grandit avec les mœurs croissantes qui le poussaient.

Julien au contraire se fit écraser par les générations qu'il prétendait retenir; elles le jetèrent par terre malgré sa force, et lui passèrent sur la poitrine. Eût-il vécu, il aurait ralenti le mouvement; il ne l'eût pas arrêté : le Calvaire nu, par où l'esprit de l'homme allait maintenant chercher la vérité de Dieu, devait dominer tous les temples. Les soins inutiles que se donna

une vaste intelligence, un monarque absolu, un guerrier redoutable, pour rétablir l'ancien culte, prouvent qu'il n'est pas plus possible de ressusciter les siècles que les morts. Cent cinquante ans auparavant, Pline le jeune avait aussi pensé qu'on pouvait extirper le christianisme. La tentative rétrograde de Julien, événement unique dans l'histoire ancienne, n'est pas sans exemple dans l'histoire moderne : toutes les fois qu'ils ont voulu rebrousser le cours du temps, ces navigateurs en amont, bientôt submergés, n'ont fait que hâter leur naufrage.

Jovien ramena du désert des soldats sans vêtements, mendiant leur pain : le légionnaire qui avait conservé un morceau de sa pique ou de son bouclier, ou qui rapportait un de ses brodequins sur son épaule, magnifiait son courage : ainsi auraient été les Perses si Julien avait vécu, dit Libanius. La fin de la retraite de l'armée fut le terme de la vie de Jovien : sa femme venait au-devant de lui pour partager sa pourpre; elle rencontra son convoi. Les officiers civils et militaires, les eunuques et l'armée voulurent décerner le diadème à Salluste, qui le refusa une seconde fois. L'élection, après la proposition de divers candidats, s'arrêta sur Valentinien, confesseur de la foi sous Julien : il était sans lettres, mais avait une naturelle éloquence. Trente jours après son élévation, il associa son frère Valens à l'empire; nom fatal, qui rappelle la dernière et définitive invasion des barbares.

Alors eut lieu, et pour toujours, la division de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. Valentinien établit sa cour à Milan, Valens à Constantinople. Les deux frères quittèrent le château de Médiana, à trois

milles de Naïsse, où s'était accompli le partage du monde romain ; ils allèrent ensemble à Sirmium ; là ils s'embrassèrent, se séparèrent, et ne se revirent plus.

ÉTUDE TROISIÈME

PREMIÈRE PARTIE

DE VALENTINIEN Ier ET VALENS A GRATIEN ET A THÉODOSE Ier.

Pour éviter la confusion des sujets, vous aimerez mieux voir séparément ce qui se passait aux empires d'Orient et d'Occident, sans toutefois perdre de vue leur connexité, et ce qu'il y avait de commun dans les événements, les mœurs et les lois des deux grandes divisions du monde romain.

L'Occident, dévolu à Valentinien, comprenait l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Espagne et l'Afrique; l'Orient, laissé à Valens, embrassait l'Asie, l'Égypte, la Thrace et la Grèce.

La résidence particulière de Valentinien était à Milan; celle de Valens à Constantinople; mais les deux empereurs se transportaient là où leur présence était nécessaire.

Dans l'Occident, Valentinien eut à combattre les Allamans, qui se jetèrent sur la Gaule; et il fortifia de nouveau la ligne du Rhin. On voit paraître les Bourguignons, issus des Vandales qui habitaient les bords de l'Elbe. Leur roi était connu sous le nom générique d'Hendinos, et leur grand prêtre sous celui de Sinistus. Ennemis des Allamans, les Bourguignons s'allièrent avec Valentinien, et s'engagèrent à lui fournir une armée de quatre-vingt mille hommes.

Les Saxons et les Franks reparurent sur les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne; les Pictes et les Scots désolèrent cette dernière province. Théodose, général de Valentinien, les refoula au fond de la Calédonie.

Les peuples de la Gétulie, de la Numidie et de la Mauritanie ravagèrent l'Afrique : Théodose fut envoyé pour les repousser, et punir l'avidité de Romanus, commandant militaire de cette province : il réussit dans la première partie de sa mission.

Valens et Valentinien poursuivirent avec toute la rigueur des lois romaines leurs sujets accusés de magie. Les victimes furent nombreuses à Rome et à Antioche. Maxime, si fameux sous Julien, et d'autres philosophes succombèrent, Jamblique s'empoisonna; Libanius échappa avec peine à l'accusation.

Valens était tyran par faiblesse, Valentinien par colère. Deux ourses (l'histoire en dit le nom, *Inoffensive* et *Paillette dorée*) avaient leurs loges auprès de la chambre à coucher de Valentinien ; il les nourrissait de chair humaine. *Inoffensive,* bien méritante, fut rendue à ses forêts.

L'empereur d'Occident gâtait de grandes qualités

par un tempérament cruel : il ordonnait le feu pour les moindres fautes. Milan eut des victimes qui prirent de leur injuste condamnation le nom d'*Innocents*. Tout débiteur insolvable était mis à mort. Le prévenu récusait-il un juge, c'était à ce juge qu'on le renvoyait.

Vous êtes frappés de cet arbitraire de supplices qui souille les annales de Rome; le genre de peines à appliquer semble abandonné au caprice des magistrats et des particuliers : la loi criminelle, chez les Romains, était fort inférieure à la loi civile. Nous ne faisons pas assez d'attention aux améliorations évidemment apportées dans les lois par la mansuétude du Christ. Accoutumés que nous sommes à lire des faits atroces, quand nous voyons des hommes déchirés avec des ongles de fer, exposés nus et frottés de miel à la piqûre des mouches, torturés comme les prisonniers de guerre des Iroquois par l'ordre d'un juge ou la vengeance d'un simple créancier, nous ne nous demandons pas comment cela arrivait chez les nations civilisées de l'ancien monde, et comment cela n'arrive plus chez les nations civilisées du monde moderne. Le progrès si lent de la société ne suffit pas pour rendre compte de ces changements; il faut reconnaître une cause plus prompte, plus efficace, plus générale : cette cause est l'esprit du christianisme.

Le sang des empereurs païens se retrouve dans les cruautés de Valentinien; le caractère des empereurs chrétiens, dans les lois qui ordonnent des médecins pour les pauvres, et qui défendent l'exposition des enfants : honneur à la bénignité évangélique, à qui l'on doit l'abolition d'une coutume qu'autorisaient les législations les plus fameuses de l'antiquité!

Parmi les lois de Valens et de Valentinien, je dois vous signaler encore l'institution des écoles, modèles de nos universités. L'éducation publique expira avec la liberté publique; les colléges modernes eurent leur origine lointaine dans les siècles de décadence et d'esclavage de l'empire romain.

Valentinien donna aux villes des défenseurs officieux, sorte de magistrats élus par le peuple; d'où il arriva que les églises, devenues des espèces de municipes, eurent à leur tour des défenseurs qui se transformèrent en champions dans le moyen âge. La liberté politique s'était changée en priviléges de bourgeoisie : on voit partout des empereurs adresser des lettres et des rescrits aux *communes* des diverses provinces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

En suivant la série des institutions, le Code à la main, on remarque, avec une admiration naissante, que le travail des princes chrétiens tend surtout à l'adoucissement des inflictions criminelles et à la réforme des mœurs : les enfants des suppliciés retrouvent les biens paternels; des règlements améliorent le sort des pauvres et des esclaves, multiplient les cas de liberté; les vices abominables, chantés par les poëtes et protégés des magistrats, sont punis. En un mot, c'est dans le recueil des lois romaines qu'il faut chercher la véritable histoire du christianisme, bien plus que dans les fastes de l'Empire.

Valentinien accorda le libre exercice du culte à ses sujets, et ne prit aucun parti dans les querelles religieuses : il se crut d'autant plus autorisé à cette tolérance, qu'il s'était montré chrétien indépendant sous Julien. Cependant, il défendit aux païens les sacrifices,

et les assemblées aux manichéens et aux donatistes. Il mit aussi des bornes à l'accroissement des richesses de l'Église et à la multiplication des ordres monastiques : il fut défendu au clergé d'admettre à la cléricature les propriétaires hommes du peuple, et les décurions des villes, à moins que ceux-ci n'abandonnassent leurs biens ou à la municipalité dont ils étaient membres, ou à quelques-uns de leurs parents. Il fut également défendu au même clergé d'accepter des legs testamentaires. Déjà le pouvoir et la fortune avaient amené la corruption : Damas disputa le siége de Rome à Ursin; on en vint aux mains; cent trente-sept morts furent trouvés le matin dans la basilique de Sicinius, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure.

Valentinien avait eu de sa première femme Sévéra un fils nommé Gratien, qu'il éleva à Amiens, le 24 août 367, au rang d'auguste, sans le créer d'abord césar, selon l'usage. On a cherché la raison de cette innovation : elle est évidente. Il y avait maintenant deux empires; Gratien, âgé de huit ans, n'était plus un césar, ou un général nommé pour défendre une partie de l'État; c'était un héritier qui devait succéder à la souveraineté de son père.

Valentinien répudia Sévéra et épousa Justine, Sicilienne d'origine; elle aurait, selon Zosime, été mariée d'abord au tyran Magnence. Justine était arienne, mais elle ne déclara son hérésie qu'après la mort de Valentinien. Elle donna à l'empereur un fils qui fut Valentinien II, et trois filles, Justa, Grata et Galla celle-ci devint la seconde femme de Théodose le Grand.

Les Quades et les Sarmates, justement irrités de la trahison des Romains, qui, après avoir attiré leur roi

Gabinus à une entrevue, l'avaient massacré, ravageaient l'Illyrie : Valentinien accourt avec les forces de la Gaule; il meurt subitement à Bergétion, d'un accès de colère, dans une audience qu'il donnait aux députés des Quades suppliants.

Mallobaud ou Mellobaudes, chef d'une tribu de Franks, avait obtenu un commandement sous Valentinien, et s'était distingué par ses gestes militaires : à la mort de l'empereur, il entreprit avec Équitius, comte d'Illyrie, de faire prévaloir les droits ds Valentinien, fils de Justine, sur ceux de Gratien, fils de Sévéra. Valentinien II fut en effet proclamé empereur; mais son frère Gratien, déjà auguste, au lieu de s'en offenser, reconnut l'élection. Valentinien eut dans son partage l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique; Gratien garda les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre : peut-être même n'y eut-il pas de véritable partage. Ce qu'il y a de certain, c'est que Gratien gouverna seul l'Occident jusqu'à sa mort, Valentinien n'étant encore qu'un enfant sous la tutelle de sa mère.

Valens n'approuvait pas ces arrangements paisibles entre ses jeunes neveux; mais les mouvements des Goths arrêtèrent son intervention dans des affaires d'une moindre importance.

Mis en possession de l'empire d'Orient par Valentinien I^er^, Valens avait eu, dès les premiers jours de son règne, des épreuves à subir. Procope, commandant de l'armée de Mésopotamie, prit la pourpre dans Constantinople même, par l'autorité de deux cohortes gauloises. Voulant légitimer son usurpation, il épousa Faustine, veuve de l'empereur Constance; elle avait une fille âgée de cinq ans, dans laquelle les légions

voyaient le dernier rejeton de la race de Constantin. La révolte de Procope dura peu; ses soldats l'abandonnèrent à la voix de leurs capitaines, qui gardèrent leur foi. Procope, trahi, fut traîné au camp de l'empereur d'Orient, et décapité.

Valens soutint faiblement contre Sapor les rois d'Arménie et d'Ibérie. On remarque dans cette guerre les aventures de Para, roi d'Arménie, monarque fugitif comme tant d'autres, protégé d'abord des Romains, ensuite égorgé par eux dans un repas.

Les Goths, restés fidèles à la famille de Constantin, s'étaient déclarés contre Valens en faveur de Procope, mari de la veuve de Constance. Valens remporta quelques avantages sur ces barbares. Une paix fut le résultat de ces avantages, et six ans après les Huns précipitèrent les Goths sur l'Empire.

L'arianisme était la religion de Valens : il persécuta les catholiques, qu'il appelait les athanasiens : saint Basile était devenu leur chef après la mort de saint Athanase. A ce grand homme de solitude et de charité est due la fondation du premier de ces monuments élevés aux misères humaines, monuments qui font la gloire éternelle du christianisme. Les moines, presque tous catholiques, s'étaient accrus par l'esprit et le malheur de leur temps. Valens les fit enlever à main armée; on les força de s'enrôler dans les légions, et quand ils résistèrent on les massacra.

Nous arrivons au fameux événement qui hâta la chute de l'ancien monde.

Depuis leurs expéditions maritimes, les Goths, en paix avec les Romains, s'étaient multipliés dans les forêts ; ils avaient assujetti autour d'eux les autres

peuplades barbares. Hermanric, roi des Ostrogoths, et de la noble race des Amali, devint conquérant à l'âge de quatre-vingts ans; à cent dix ans il allait encore au combat, et restait le seul contemporain de sa gloire. Il conquit les Hérules et les Venèdes. Sa puissance s'étendait dans les bois et sur les hordes des bois, du Pont-Euxin à la Baltique, derrière les tribus saxonnes, allamanes, frankes, bourguignonnes et lombardes, plus rapprochées des rives du Rhin : le Danube séparait l'empire sauvage des Goths de l'empire civilisé des Romains. Les Visigoths, réunis aux Ostrogoths, leur avaient cédé la prééminence; leurs chefs, parmi lesquels se distinguaient Athanaric, Fritigern et Alavius, avaient quitté le nom de rois pour descendre ou pour monter à celui de juges.

Telles étaient devenues les nations gothiques aux frontières de l'empire d'Orient, lorsque tout à coup un bruit se répand : on raconte qu'une race inconnue a traversé les Palus-Méotides. La présence des Huns fut annoncée par un tremblement de terre qui secoua presque tout le sol du monde romain, et fit pencher sur la tête d'Hermanric sa couronne séculaire. Les Huns étaient la dernière grande nation mandée à la destruction de Rome; les autres nations avaient fait une halte pour les attendre; ils venaient de loin. A peine avaient-ils paru, qu'on entendit parler des Lombards, dernier flot de cet océan.

Un nouveau système historique fait descendre les Huns des peuples ouralo-finnois. Dans ce système, fondé sur une meilleure critique, une connaissance plus avancée des peuples et des langues de l'Asie et de l'Europe septentrionale, on suit cependant avec moins

de facilité la marche et les progrès des soldats futurs d'Attila.

Dans l'ancien système que Gibbon a adopté, il est plus aisé de se reconnaître. En rejetant de la primitive monarchie des Huns la partie confuse et romanesque; laissant de côté ce qu'ont pu faire ou ne pas faire les Huns au nord de la muraille de la Chine, 1210 ans avant l'ère vulgaire; négligeant leur invasion de la Chine, leur défaite par l'empereur Voulé de la dynastie des Huns, on trouve qu'au temps de la mission du Christ deux divisions des Huns s'avancèrent dans l'Occident, l'une vers l'Oxus, l'autre vers le Volga : celle-ci se fixa au bord oriental de la mer Caspienne, et fut connue sous le nom de Huns blancs; ils eurent de fréquents démêlés avec les Perses.

L'autre division des Huns pénétra avec difficulté au Volga, conserva ses mœurs en augmentant sa force par des alliances volontaires, des adjonctions de peuples conquis, et par l'habitude des combats : cette division subjugua les Alains : la plus grande partie des vaincus entra dans les rangs des vainqueurs, tandis qu'une colonie indépendante des premiers alla se mêler aux races germaniques, et s'associer à leur guerre contre l'Empire.

Les Huns parurent effroyables aux barbares eux-mêmes : quand ils eurent franchi les Palus-Méotides, ils se trouvèrent en présence des tributaires de la puissance d'Hermanric. Les deux monarchies des Huns et des Goths, l'une composée de sauvages à cheval, l'autre de sauvages à pied, c'est-à-dire les deux races scythe et tartare, se heurtèrent. Les Goths étaient divisés; Hermanric, abusant du pouvoir, avait fait écarteler la

femme d'un chef roxolan qui s'était retiré de lui. Les frères de cette femme la vengèrent en poignardant Hermanric, vainement cuirassé d'un siècle, et à qui cent dix années avaient encore laissé du sang dans le cœur : il ne resta pas sous le coup. Balamir, roi des Huns, profita de cet événement : il attaqua les Ostrogoths, qui furent abandonnés des Visigoths. Hermanric, impatient de la douleur que lui causait sa blessure, et encore plus tourmenté de la ruine de son empire, mit fin à des jours que la mort avait oubliés. Withimer, chargé après lui du gouvernement, en vint avec les Huns et les Alains à une bataille dans laquelle il fut tué. Saphrax et Alathæus sauvèrent le jeune roi des Ostrogoths, Witheric, et conduisirent les débris indépendants de leurs compatriotes sur les bords du Niester.

Cependant les Visigoths, séparés des Ostrogoths, s'étaient retirés chez les Gépides, leurs alliés; ils y furent poursuivis par les Huns. Un corps de cavalerie tartare passa le Niester à gué pendant la nuit, au clair de la lune : Athanaric, juge des Visigoths, qui défendait les bords de la rivière, parvint à gagner des hauteurs avec son armée; il s'y voulait fortifier; mais les Visigoths se précipitent vers le Danube, envoient des ambassadeurs à Valens, et le conjurent de leur accorder la Mésie inférieure pour asile : ils offraient d'embrasser la religion chrétienne. « Valens, dit Jornandès, « dépêcha des évêques hérésiarques aux Visigoths, et « fit de ces suppliants des sectateurs d'Arius, au lieu « de disciples de Jésus-Christ. Les Visigoths commu- « niquèrent le venin aux Gépides leurs hôtes, aux Os- « trogoths leurs frères; ils se répandirent dans la

« Dacie, la Thrace, la Mésie supérieure, et tous les « Goths se trouvèrent ariens. »

L'historien se trompe : tous les Goths sans doute n'étaient pas encore chrétiens en 376, mais ils avaient déjà reçu les semences de la foi. Théophile, au concile de Nicée, est appelé l'évêque des Goths· ceux-ci avaient un petit sanctuaire catholique à Constantinople. Vers l'an 325, Audius, chef d'un schisme, fut banni par Constantin en Scythie; il pénétra chez les Goths, y prêcha l'Évangile, et établit dans leur pays des vierges, des ascètes et des monastères. Les Goths même avaient exercé de grandes cruautés dans la persécution arienne de 372, et ce fut le célèbre évêque Ulphilas que ce peuple fugitif députa, en 376, à Constantinople.

Fritigern et Alavius commandaient les Visigoths qui tendaient les mains à Valens : Athanaric, suivi de quelques compagnons, ne voulut point paraître sur les terres de l'Empire en qualité de parjure ou de suppliant, et se retira dans les forêts de la Transylvanie.

Valens, bigot sectaire, se croyait un profond politique; il acquiesça à la demande des Visigoths ; il se félicitait de cantonner sur les frontières de ses États des guerriers qui promettaient de le défendre et de se faire ariens. Il les voulut tous, même ceux qui pouvaient être attaqués d'une maladie mortelle; mais il attacha deux conditions à son bienfait : les Visigoths eurent ordre de livrer leurs enfants et leurs armes ; leurs enfants comme otages, et leurs armes comme vaincus. Et Valens prétendait que ces bras désarmés se lèveraient pour protéger sa tête! Les Visigoths se soumirent.

Le Danube était enflé par des pluies. On assembla

une multitude de barques, de radeaux, de troncs d'arbres creusés, et l'on vit, par la permission de Dieu, les Romains occupés nuit et jour à transporter dans l'Empire les destructeurs de l'Empire. Des commissaires désignés à cet effet essayèrent de compter les barbares à leur passage d'une rive du Danube à l'autre; mais ils furent obligés de renoncer au dénombrement. Ammien Marcellin, citant deux vers de Virgile, prétend qu'on aurait plutôt compté les sables que le vent du midi soulève sur les rivages de la Libye. Une évaluation moins poétique porte l'émigration des Visigoths à un million d'individus.

Les enfants mâles des familles les plus distinguées furent séparés de leurs pères; on les distribua dans différentes provinces : les habitants de ces provinces étaient étonnés des brillantes parures et de la beauté martiale des jeunes exilés.

Quant aux armes, elles ne furent point livrées; les Visigoths arrivaient avec les tributs qu'ils avaient jadis reçus, et les anciennes richesses qu'ils avaient enlevées aux Romains; on les crut opulents parce qu'ils étaient chargés de dépouilles; pour garder du fer, ils soûlèrent la cupidité des officiers de Valens avec des tapis, des tissus précieux, des esclaves et des troupeaux. A ceux qui préférèrent un autre lucre, ils prostituèrent leurs filles; ils vendirent leur honneur pour acheter un empire, sûrs qu'avec leurs épées ils feraient bientôt passer les filles des Césars dans le lit des Goths.

Les Ostrogoths, conduits par Saphrax et Alethæus, qui avaient sauvé Witheric, se présentèrent à leur tour sur la rive septentrionale du Danube, et sollicitèrent

inutilement la faveur obtenue par leurs compatriotes : la peur commençait chez les Romains.

Les Visigoths s'avancèrent dans les Thraces. On s'était chargé de les nourrir; on ne les nourrit point : on leur fournit de la chair infecte de chien, et d'autres animaux morts de maladie; un pain coûtait un esclave, un agneau six livres d'argent. Après leurs esclaves ils n'eurent plus à livrer que le reste de leurs enfants. On fit (parce qu'enfin Rome devait périr) d'un million d'alliés un million d'opprimés : la reconnaissance finit où l'injustice commence.

Les Ostrogoths, cessant de prier, passèrent le Danube et se trouvèrent ennemis et indépendants sur le territoire romain. Fritigern, chef des Visigoths, forma des liaisons secrètes avec les nouveaux émigrants, et s'efforça de réunir les Goths dans le même intérêt.

Maxime et Lupicinus, généraux de Valens, avaient alors le commandement dans les Thraces : ils étaient, par leur avarice et leur faiblesse, la première cause de tous ces malheurs. La discorde éclata à Marcianopolis, capitale de la basse Mésie, à soixante-dix milles du Danube : Lupicinus avait invité les chefs des Goths à un repas, dans le dessein de les faire assassiner; les gardes de ces chefs, restés aux portes de la ville, se prirent de querelle avec les soldats romains; leurs clameurs pénétrèrent jusqu'à la salle du festin. Fritigern et ses amis tirent leurs épées, s'ouvrent un passage à travers la foule, sortent de la ville, et ont le bonheur d'échapper.

« Ce jour-là, dit Jornandès, ôta la faim aux Goths « et la sûreté aux Romains : les premiers ne se regar- « dèrent plus comme des vagabonds et des étrangers,

« mais comme des citoyens et comme les seigneurs de « l'Empire. »

Lupicinus, se fiant à la discipline des légions et à la supériorité de leurs armes, attaqua les Goths : ceux-ci, déployant leur bannière, firent entendre le lamentable son de cette corne célèbre dans le récit de leurs combats, et à la ronflée de laquelle devait s'écrouler le Capitole; les Romains furent vaincus.

Une troupe de Goths, avant la migration générale de ces peuples, était entrée au service de Valens, sous la conduite de Suérid et de Colias : attaquée par les habitants mutinés d'Andrinople, elle les repoussa, et alla rejoindre le grands corps de ses compatriotes. Fritigern franchit l'Hémus, et mit le siége devant Andrinople, qu'il ne put prendre. Les ouvriers employés aux mines du Rhodope se révoltent, se réfugient chez les barbares, et leur servent ensuite de guides aux réduits les plus secrets des Romains. Les Goths délivrent leurs enfants captifs, qui leur racontent ce qu'ils ont eu à souffrir de la lubricité et de la cruauté de leur maîtres. Une partie des Huns et des Alains font alliance avec les Goths.

Alors Valens songe à porter remède au mal qu'il avait fait; il retire les légions d'Arménie, et demande des secours au jeune empereur Gratien, qui venait de succéder à Valentinien, son père : Richomer, comte des domestiques, est dépêché à Valens avec les légions gauloises. Une première armée romaine, sous les ordres de Trajan et Profuturus, s'approcha des Visigoths campés vers l'embouchure méridionale du Danube, à soixante milles au nord de Tôme, exil d'un poëte : Fritigern fait élever des feux pour rappeler ses bandes

répandues dans le plat pays. Les Visigoths se lient d'un serment terrible, et entonnent les chants à la gloire de leurs aïeux ; les Romains y répondirent par le *barritus,* cri militaire commencé presque à voix basse, allant toujours grossissant, et finissant par une explosion effroyable. La bataille de Salices, qui a pris son nom des arbres paisibles sous lesquels elle fut donnée, dura la journée entière, et la victoire resta indécise. Les Visigoths rentrèrent dans leur camp. Les Romains n'osèrent renouveler le combat, et résolurent d'enfermer les barbares dans ce coin de terre entre le Danube, la mer Noire et le mont Hémus. Les Ostrogoths et le parti des Huns et des Alains, avec lequel Fritigern s'était ménagé une alliance, les dégagèrent.

Valens, suspendant sa guerre contre les moines, partit enfin d'Antioche avec une seconde armée. Arrivé à Constantinople, il maltraita le général Trajan, ami de saint Basile. Au bout de quelques jours, il sortit de la capitale de l'Orient, chassé par le mépris populaire et les clameurs de la foule, qui le pressait de marcher à d'autres ennemis.

Le moine Isaac sort de sa cellule, voisine des chemins où passait l'empereur; il s'avance au-devant de lui, et lui crie: « Où vas-tu ? Tu as fait la guerre à Dieu, il « n'est plus pour toi. Cesse ton impiété, ou ni toi ni ton « armée ne reviendront. » L'empereur dit: « Qu'on le « mette en prison. Faux prophète, je reviendrai, et je « te ferai mourir. » Isaac répondit : « Fais-moi mou- « rir, si tu me trouves en mensonge. » Le moine chrétien remplaçait le philosophe cynique: il n'en différait que par les mœurs.

Les Goths, après avoir encore une fois saccagé la

Thrace et franchi l'Hémus, inondaient les environs d'Andrinople. Frigérid, général de Gratien, avait défait quelques alliés des Goths, entre autres les Taïfales, barbares débauchés, dont les prisonniers furent transportés sur les terres abandonnées de Parme et de Modène. Sébastien, maître général de l'infanterie de Valens, s'était occupé à rétablir la discipline dans un corps particulier; ce corps avait eu l'avantage sur un nombreux parti d'ennemis. Enivré de ses succès, Valens s'apprête à triompher des peuples gothiques, et s'établit dans un camp fortifié sous les murs d'Andrinople.

Richomer, accouru de l'Occident, vient annoncer à Valens que son neveu, vainqueur des Allamans, s'avance pour le soutenir.

En même temps un évêque envoyé par Fritigern, politique aussi rusé que général habile, se présente chargé d'humbles paroles et de soumissions. Il proteste publiquement de la fidélité des Goths, qui, selon lui, ne demandent qu'à paître leurs troupeaux dans la Thrace déserte; mais, par des lettres secrètes, Fritigern presse l'empereur de marcher, l'assurant que la seule terreur de son nom obligera les Goths à se soumettre. Valens, jaloux de la renommée de Gratien, ne veut point attendre un jeune prince qui pourrait ravir ou partager l'honneur de la victoire : il lève son camp le 9^{e} d'août, l'an 378. Le trésor militaire et les ornements impériaux furent laissés dans Andrinople.

A huit milles de cette ville on découvrit rangés en cercle les chariots des barbares. Les Romains firent tristement leurs dispositions militaires, aux lugubres clameurs des Goths : les Goths, pareillement étonnés du bruit des armes et du retentissement des boucliers

que frappaient les légionnaires, envoyèrent proposer la paix; leur cavalerie, sous la conduite d'Alethæus et de Saphrax, n'était point encore arrivée. Valens s'obstine à ne vouloir entendre que des négociateurs d'un rang élevé: le soldat romain s'épuise sous la chaleur du jour, qu'augmentait un vaste embrasement: le feu avait été mis aux herbes et aux bois desséchés des campagnes. Fritigern demande à son tour pour traiter un homme de distinction; Richomer s'offre, et part, du consentement de Valens, à qui le cœur commençait à faillir. A peine approchait-il des retranchements ennemis, que les sagittaires et les scutaires engagent le combat. La cavalerie des Goths revenait alors, renforcée d'un corps d'Alains: sans laisser le temps à Richomer de remplir sa mission, elle se précipite sur les troupes impériales.

Les deux armées se choquèrent ainsi que des proues de vaisseaux, dit Ammien. L'aile gauche des légions poussa jusqu'aux chariots; mais, abandonnée de sa cavalerie, elle fut accablée sous le nombre des barbares, qui tombèrent sur elle comme un énorme éboulement de terre. Les soldats romains s'arrêtent; serrés les uns contre les autres, ils manquent d'espace pour tirer l'épée; jamais plus grand danger ne menaça leurs têtes sous un ciel où la splendeur du jour était éteinte.

Dans ce chaos, Valens, saisi de frayeur, saute pardessus des monceaux de morts, et se réfugie dans les rangs des lanciers et des matiaires, qui se défendaient encore. Les généraux Trajan et Victor cherchent vainement la réserve, formée des soldats bataves: les chemins étaient obstrués des cadavres des chevaux et des hommes. L'empereur, à l'approche de la nuit, fut

tué d'une flèche; d'autres disent qu'il fut porté blessé avec quelques eunuques dans la maison d'un paysan. Les Goths survinrent: trouvant cette maison barricadée, et ignorant qui elle renfermait, ils l'incendièrent. Valens périt au milieu des flammes. « Il fut brûlé « avec une pompe royale, dit Jornandès, par ceux qui « lui avaient demandé la vraie foi, et qu'il avait trompés, « leur donnant le feu de la gehenne au lieu du feu de la « charité. »

Les deux généraux Trajan et Sébastien; Valérien, grand écuyer; Équitius, maire du palais; Potentius, tribun des promus; trente-cinq autres tribuns et les deux tiers de l'armée romaine, restèrent sur la place. Selon l'auteur déjà cité, l'histoire n'offre point de bataille où le carnage ait été aussi grand, excepté celle de Cannes.

Les Goths livrèrent l'assaut à Andrinople, qu'ils manquèrent: descendus jusqu'à Constantinople, ils admirèrent les édifices pyramidant au-dessus des murailles qui mettaient la ville à l'abri: leur destin fut de voir Constantinople et de prendre Rome; entre ces deux bornes, le monde civilisé était la lice ouverte à leurs courses. Épouvantés de l'action d'un Sarrasin, ils rebroussèrent vers l'Hémus, forcèrent le pas de Suques, et se répandirent sur un pays fertile jusqu'au pied des Alpes Juliennes. Les lieux d'où s'était écoulée cette multitude n'offrirent plus que l'aspect d'une grève déserte et ravagée, quand le flux, qui avait apporté des tempêtes et des vaisseaux, s'est retiré.

Libanius composa l'oraison funèbre de Valens et de son armée: « Les pluies du ciel ont effacé le sang de « nos soldats, mais leurs ossements blanchis sont

« restés, témoins plus durables de leur courage. L'em-
« pereur lui-même tomba à la tête des Romains. N'im-
« putons pas la victoire aux barbares; la colère des
« dieux est la seule cause de nos malheurs. » Libanius se souvenait de Julien.

Ammien, qui termine son ouvrage à la mort de Valens, cherche a rassurer les Romains sur les succès des Goths : il rappelle les différentes invasions des barbares depuis celle des Cimbres, afin de prouver qu'elles n'ont jamais réussi. Cette digression de l'historien montre mieux que tout ce que je vous pourrais dire la frayeur des peuples et les pressentiments de l'avenir.

Ce même Ammien raconte (et ce sont presque les dernières lignes de ce soldat grec de la ville d'Antioche, qui écrivait en latin ses souvenirs dans la ville de Rome), ce même Ammien raconte que le duc Julien, commandant au delà du Taurus, ordonna, par lettres secrètes, de massacrer à jour fixe et heure marquée les Goths dispersés dans les provinces de l'Asie. « Par ce
« prudent artifice, l'Orient fut délivré sans bruit et
« sans combat d'un grand danger. » La leçon venait de Mithridate : elle ne profita ni au royaume de Pont ni à l'empire romain. Gratien vengea mieux Valens, en élevant à la pourpre Théodose.

SECONDE PARTIE

La famille de Théodose était espagnole, comme celle de Trajan et d'Adrien. Théodose ne sollicita point la puissance: il n'eut pour intrigue que sa renommée, pour protecteurs que la nécessité. Il était exilé, et fils d'un père grand général, injustement décapité à Carthage; il désirait paix et peu, et il eut guerre et richesse: un empereur qui n'avait pas dix-neuf ans le fit son collègue.

Sous Théodose, successeur de Valens en Orient, les Goths se divisèrent et se soumirent. Les Visigoths furent établis dans la Thrace, les Ostrogoths dans la Phrygie et dans la Lydie: introduits dans l'Empire, ils n'en sortirent plus. Un parti, celui de Fravitta, païen de religion, voulait rester fidèle aux Romains; un autre parti, celui de Priulphe ou d'Ériulphe, soutenait qu'on n'était pas obligé de garder la foi à des maîtres lâches et perfides. L'inimitié des deux chefs éclata dans un festin où Théodose les avait invités: Fravitta suivit Priulphe, qui quittait la table, et lui plongea son épée dans le ventre.

Gratien gouvernait l'Occident, tandis que son frère Valentinien II, encore enfant, résidait en Italie. Le poëte Ausone, qui professait l'hellénisme, avait eu part à l'éducation de Gratien, et saint Ambroise avait composé pour ce prince, qu'il appelle *très-chrétien*, une

instruction sur la Trinité. Gratien refusa de prendre la robe pontificale des idoles, publia, ensuite rappela un édit de tolérance, et exempta les femmes chrétiennes de monter sur le théâtre. Le christianisme était un droit futur à la liberté, et un privilége actuel de vertu.

Gratien, préférant la chasse à tout autre plaisir, donnait sa confiance aux Alains de sa garde, particulièrement distingués comme chasseurs : les autres barbares à son service en conçurent une profonde jalousie. Mellobaudes, roi d'une tribu des Franks (ce Mellobaudes qui avait voulu faire reconnaître Valentinien II, pour régner sous le nom d'un enfant), était devenu, à force de souplesse, le favori de Gratien. Alors Maxime, soldat ambitieux, se laissa proclamer auguste dans la Grande-Bretagne. Il fondit sur les Gaules, accompagné de trente mille soldats, et suivi d'une population nombreuse qui se fixa en partie dans l'Armorique. Gratien, qui séjournait à Paris, prend la fuite, est arrêté par le gouverneur du Lyonnais, livré à Andragathius, général de la cavalerie de Maxime, et tué. Mellobaudes partagea le sort du maître qu'il avait peut-être trahi. L'empereur d'Orient toléra l'usurpation de Maxime.

Théodose rendit en faveur de la religion catholique un édit fameux : cet édit ordonne de suivre la religion enseignée par saint Pierre aux Romains, de croire à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, autorisant ceux qui professaient cette doctrine à se nommer catholiques.

Cependant l'arianisme triomphait aux rives mêmes du Bosphore : Rome et Alexandrie repoussaient depuis quarante ans la communion des évêques et des princes de Constantinople; la controverse occupait

cette ville entière. « Priez un homme de vous changer une pièce d'argent, il vous apprendra en quoi le Fils diffère du Père; demandez à un autre le prix d'un pain, il vous répondra que le Fils est inférieur au Père : informez-vous si le pain est prêt, on vous dira que le Fils a été créé de rien. »

Saint Grégoire de Nazianze essaya de fonder à Constantinople une église catholique : il y fut attaqué, et la discorde divisa son troupeau.

Théodose, après avoir reçu le baptême et publié son édit, enjoignit à Démophile, évêque arien, de reconnaître le symbole de Nicée, ou de céder Sainte-Sophie et les autres églises à des prêtres de la foi orthodoxe. Grégoire fut installé dans la chaire épiscopale par Théodose en personne, au milieu de ses gardes. Mais les sanctuaires étaient vides, et la population arienne poussait des cris. Cette résistance amena la proscription de l'arianisme dans tout l'Orient, et un synode convoqué à Constantinople l'an 382 confirma le dogme de la consubstantialité. L'intervention du pouvoir politique n'empêcha point saint Grégoire, fatigué, d'abdiquer son siége, et d'aller mourir dans la retraite.

Maxime, usurpateur des Gaules, aussi orthodoxe que Théodose, fut le premier prince catholique qui répandit le sang de ses sujets pour des opinions religieuses. Priscillien, évêque d'Avila en Espagne, fondateur de la secte de son nom, fut exécuté à Trèves avec deux prêtres et deux diacres. Le poëte Latronien, et Euchrocia, veuve de l'orateur Delphidius, subirent le même sort. Les priscilliens étaient accusés de magie, de débauche et d'impiété. Saint Ambroise et saint Martin de Tours condamnèrent ces cruautés.

Je vous ai dit que l'impératrice Justine, seconde femme de Valentinien Ier et mère de Valentinien II, était arienne. Elle entreprit d'ouvrir à Milan une église de sa confession; Ambroise s'y opposa; des troubles s'ensuivirent. Le saint qui les avait excités par son zèle les calma par son autorité. Néanmoins, condamné à l'exil, il refusa d'obéir, et le peuple prit sa défense. La liberté individuelle commençait à renaître, sous la protection de la liberté religieuse. Saint Augustin se trouvait parmi les disciples de saint Ambroise.

Maxime, qui avait enlevé à Gratien les Gaules, la Grande-Bretagne et les Espagnes, entreprend de dépouiller Valentinien des provinces de l'Italie; il trompe la cour de Milan malgré la clairvoyance de saint Ambroise, et franchit les Alpes avant que Justine se doutât de ses projets; elle n'eut que le temps de se sauver avec son fils. La population de Milan était catholique; elle renonça facilement à la fidélité jurée à une princesse et à un enfant ariens. Saint Ambroise refusa toute communication avec Maxime.

Justine, arrivée à Thessalonique, implore le secours de Théodose; il le lui promet, en lui faisant observer que le ciel lui infligeait le châtiment dû à son hérésie. Valentinien avait une sœur appelée Galla; cette sœur confirma dans le cœur de Théodose la résolution qui lui inspirait la reconnaissance envers la famille de Gratien Ier. Théodose épouse Galla, et marche à la tête d'une armée de Romains, de Huns, d'Alains et de Goths, contre une armée de Romains, de Germains, de Maures et de Gaulois. Maxime, vaincu sur les bords de la Save, ne montra ni courage ni talent. Il se réfugia dans Aquilée, y fut pris, dépouillé des ornements

impériaux, conduit au camp de Théodose, où sa tête tomba peu d'instants après sa couronne.

Un an avant la victoire de Théodose sur Maxime, la sédition d'Antioche avait eu lieu; Libanius et saint Chrysostome nous en ont conservé le double récit. Théodose, bien qu'il eût prononcé une sentence terrible, se laissa toucher, et pardonna : trois ans plus tard, il ne montra pas la même indulgence pour Thessalonique. A Antioche on avait renversé les statues de l'empereur, de son père Théodose, de sa première femme Flacilla, de ses deux fils Arcadius et Honorius; à Thessalonique le peuple avait égorgé Botheric, commandant de la garnison, en vindicte de l'emprisonnement d'un infâme cocher du cirque, épris de la beauté d'une jeune esclave de Botheric. Théodose donna l'ordre d'exterminer ce peuple, ordre qu'il révoqua quand il était exécuté. La foule, appelée aux jeux du cirque, fut assaillie par des troupes cachées dans les édifices environnants. Un marchand avait conduit ses deux fils au spectacle; entouré de meurtriers, il leur offre sa vie et sa fortune pour la rançon de ses fils : les soldats répondent qu'ils sont obligés de fournir un certain nombre de têtes; mais ils consentent à épargner une des deux victimes, et pressent le marchand de désigner celle qu'il veut sauver. Tandis que le père regarde en pleurant ses deux fils, et qu'il hésite, les impatients barbares épargnent à sa tendresse l'horreur du choix : ils égorgent les deux enfants.

Saint Ambroise apprend à Milan le massacre de Thessalonique; il se retire à la campagne, et refuse de venir à la cour. Il écrit à l'empereur : « Je n'oserais « offrir le sacrifice, si vous prétendez y assister. Ce

« qui me serait interdit pour le sang répandu d'un seul « homme me serait-il permis par le meurtre d'une « foule d'innocents? »

Théodose n'est point retenu par cette lettre; il veut entrer dans l'église; il trouve sous le portique un homme qui l'arrête; c'est Ambroise : « Tu as imité « David dans son crime, s'écrie le saint; imite-le dans « son repentir. »

Huit mois s'écoulèrent; l'empereur n'obtenait point la permission de pénétrer dans le saint lieu. « Le tem- « ple de Dieu, répétait-il, est ouvert aux esclaves et « aux mendiants, et il m'est fermé! » Ambroise demeurait inexorable; il répondait à Rufin, qui le pressait : « Si Théodose veut changer sa puissance en ty- « rannie, je lui livrerai ma vie avec joie. » Enfin, touché du repentir de l'empereur, l'évêque lui accorda l'expiation publique; mais, en échange de cette faveur, il obtint une loi suspensive des exécutions à mort pendant trente jours, depuis le prononcé de l'arrêt : belle et admirable loi, qui donnait le temps à la colère de mourir et à la pitié de naître! sublime leçon, qui tournait au profit de l'humanité et de la justice! Si trente jours s'étaient écoulés entre la sentence de Théodose et l'accomplissement de cette sentence, le peuple de Thessalonique eût été sauvé.

Dépouillé des marques du pouvoir suprême, l'empereur fit pénitence au milieu de la cathédrale de Milan. Prosterné sur le pavé, il implora la merci du ciel avec sanglots et prières. Saint Ambroise, lui prêtant le secours de ses larmes, semblait être pécheur et tombé avec lui. Cet exemple, à jamais fameux, apprenait au peuple que les crimes font descendre au dernier rang

ce qu'il y a de plus élevé ; que la cité de Dieu ne connaît ni grand ni petit ; que la religion nivelle tout, et rétablit l'égalité parmi les hommes. C'est un de ces faits complets, rares dans l'histoire, où les trois vérités, religieuse, philosophique et politique, ont agi de concert. A quelle immense distance le paganisme est ici laissé! L'action de saint Ambroise est une action féconde, qui renferme déjà les actions analogues d'un monde à venir : c'est la révélation d'une puissance engendrée dans la décomposition de toutes les autres.

Théodose rétablit Valentinien III dans la possession de l'empire d'Occident, et retourna à Constantinople. Justine mourut.

Arbogaste, élevé aux grandes charges militaires, s'empara de la maison du jeune prince : on a pu voir, à propos de Mellobaudes, que les Franks s'introduisirent dans toutes les affaires du palais et de l'État. Retenu quasi prisonnier à Vienne dans les Gaules par son hautain sujet, Valentinien fit connaître sa position à saint Ambroise et à Théodose ; mais il n'eût pas la patience d'attendre. Il mande Arbogaste, le reçoit assis sur son trône, et lui remet l'ordre qui le destitue de ses emplois. « Tu ne m'as pas donné le « pouvoir, tu ne me le peux ôter, » dit le Franck en jetant le papier à terre. Valentinien saisit l'épée d'un de ses gardes pour s'en frapper, ou pour en percer Arbogaste. On le désarma : quelques jours après, il fut trouvé étouffé dans son lit.

Arbogaste dédaigna de revêtir la pourpre : il en emmaillota un Romain, jadis son secrétaire, Eugène, professeur de rhétorique latine, et devenu garde-sac, place du palais. Théodose se prépare deux années en-

tières à venger Valentinien ; il envoie consulter Jean, solitaire de la Thébaïde, qui lui promet la victoire. Stilicon rassemble les légions avec Timasius ; les barbares auxiliaires joignent l'armée : Alaric, le destructeur de Rome, se trouvait parmi les recrues de Théodose : la plupart des personnages qui devaient voir tomber la ville éternelle étaient maintenant sur la scène.

Le soldat frank Arbogaste attendit sur les confins de l'Italie, avec son empereur Eugène, le soldat goth Alaric qui venait avec son empereur Théodose. Premier choc sous les murs d'Aquilée : dix milles Goths périssent avec Bacurius, général des Ibères. Théodose passa la nuit retranché sur les montagnes ; au lever du jour, il s'aperçut que sa retraite était coupée ; il eut recours à un expédient souvent employé auprès des barbares, peu soucieux et de la cause et des maîtres pour lesquels ils versaient leur sang : il entama des négociations avec Arbitrion, chef des troupes qui lui barraient le chemin. Un traité fut conclu, et écrit à la hâte, le papier et l'encre manquant, sur les tablettes impériales.

Théodose mène aussitôt ses récents alliés à l'attaque du camp d'Eugène. Il marche en avant des bataillons, fait le signe de la croix, et s'écrie : « Où est le Dieu de Théodose? » Une tempête s'élève et jette la terreur parmi les Gaulois : Eugène, trahi, est saisi, lié, garrotté, conduit à Théodose, tué prosterné à ses pieds.

Arbogaste erra deux jours parmi les rochers, et se donna de son coutelas dans le cœur : la vie et la mort d'un Frank n'appartenaient qu'à lui. Saint Ambroise n'avait point voulu reconnaître Eugène ; il eut le plai-

sir d'embrassser vainqueur son illustre pénitent. L'évêque de Milan, Rufin, Orose, et saint Augustin, qui semblent autorisés par Claudien même, disent que les *apôtres Jean et Philippe combattirent à la tête des chrétiens dans un tourbillon.* Théodose avait tant pleuré la veille de la bataille, afin d'obtenir l'assistance du ciel, que l'on suspendit à un arbre pour les sécher ses habits trempés de larmes; trophée de l'humilité, qui devint celui de la victoire. Jean, le solitaire de la Thébaïde, fut instruit de cette victoire à l'heure même où elle s'accomplit. Un possédé, à Constantinople, ravi en l'air au moment du combat, s'écria, en apostrophant le tronc décollé de saint Jean-Baptiste : « C'est donc par toi que je suis vaincu; c'est donc toi qui « ruines mon armée? » Voilà les temps comme ils sont.

Théodose fit abattre les statues de Jupiter placées sur la pente des Alpes; les foudres en étaient d'or : les soldats disaient qu'ils voudraient être frappés de ces foudres; l'empereur leur livra le dieu tonnant.

Les nombreuses réminiscences d'un autre ordre de choses, qui fourmillent dans ces récits, ne vous auront point échappé. Les fictions de l'hellénisme vivaient au fond des esprits convertis à l'Évangile; ils s'en accusaient, ils s'en défendaient comme du crime de magie, mais ils en étaient obsédés. Les poëmes d'Homère et de Virgile étaient comme des temples défendus par un démon puissant : les évêques, les prêtres, les solitaires, ne les osaient brûler; mais ils dérobaient à ces édifices merveilleux tout ce qu'ils pouvaient convertir à un saint usage. Reine détrônée, régnant encore par ses charmes, la mythologie s'empara non-seulement de la littérature chrétienne, mais de l'histoire : il fallut

que les nations scandinaves et germaniques descendissent des Grecs et des Troyens, que l'*Iliade* et l'*Énéide* devinssent les premières chroniques des Francks. Les barbares du Nord se reconnurent enfants d'Homère, comme les Arabes veulent être fils d'Abraham : miraculeux pouvoir du génie, qui donnait pour père à la vérité le père des fables !

Nous voyons sous Théodose les destructeurs de l'Empire établis dans l'Empire ; des Huns et des Goths au service des princes qu'ils allaient exterminer ; des Francks, officiers du palais, faisant et défaisant des empereurs ; des Calédoniens, des Maures, des Sarrasins, des Perses, des Ibériens, cantonnés dans les provinces : l'occupation militaire du monde romain précéda de cinquante années le partage de ce monde. Les hommes mêmes qui défendaient encore le trône des Césars, craquant sous les pas de tant d'ennemis, ne procédaient pas de la lignée des Sylla et des Marius : Stilicon était du sang des Vandales, Ætius du sang des Goths. L'empire latin romain n'était plus que l'empire romain barbare : il ressemblait à un camp immense que des armées étrangères avaient pris, en passant pour une espèce de patrie commune et transitoire. Il ne manquait à l'achèvement de la conquête que quelques destructions, le mélange momentané des races, et ensuite leur séparation.

L'invasion morale s'était tenue à la hauteur de l'invasion physique ou matérielle ; les chrétiens avaient créé des empereurs comme les barbares, et ils avaient soumis les barbares eux-mêmes : « Nous voyons, dit « saint Jérôme, affluer sans cesse à Jérusalem des « troupes de religieux qui nous arrivent des Indes, de

« la Perse, de l'Éthiopie. Les Arméniens déposent « leurs carquois, les Huns commencent à chanter des « psaumes. La chaleur de la foi pénètre jusque dans « les froides régions de la Scythie; l'armée des Goths, « où flottent des chevelures blondes et dorées, porte « des tentes qu'elle transforme en églises. »

Des règnes de Théodose et de Gratien date la grande ruine du paganisme : ces princes frappèrent à la fois l'idolâtrie et l'hérésie.

Gratien s'empara des biens appartenant au collége des prêtres, à la congrégation des vestales : il fit aussi enlever à Rome l'autel de la Victoire du lieu où les sénateurs avaient coutume de s'assembler; Constance l'avait déjà abattu, et Julien restauré. Le sénat chargea Symmaque de solliciter le rétablissement de cet autel, et la restitution des biens saisis. Le préfet de Rome plaida la cause du monde païen, l'évêque de Milan celle du monde chrétien. On est toujours obligé de rappeler le passage si connu du discours de Symmaque.

Rome, chargée d'années, s'adresse aux empereurs Théodose, Valentinien II et Arcadius : « Très-excel- « lents princes, pères de la patrie, respectez les ans où « ma piété m'a conduite; laissez-moi garder la religion « de mes ancêtres; je ne me repens pas de l'avoir suivie. Que je vive selon mes mœurs, puisque je suis « libre. Mon culte a rangé le monde sous mes lois : « mes sacrifices ont éloigné Annibal de mes murailles, « et les Gaulois du Capitole. N'ai-je donc tant vécu « que pour être insultée au bout de ma longue carrière? J'examinerai ce que l'on prétend régler : mais « la réforme qui arrive dans la vieillesse est tardive et « outrageuse. »

Symmaque demande ou seront jurées les lois des princes, si l'on détruit l'autel de la Victoire. Il soutient que la confiscation du revenu des temples, inique en fait, ajoute peu au trésor de l'État. Les adversités des empereurs, la famine dont Rome a été affligée, proviennent du délaissement de l'ancienne religion : le sacrilége a séché l'année.

Saint Ambroise répond à Symmaque. Rome, s'exprimant par la voix d'un prêtre chrétien, déclare « que ses « faux dieux ne sont point la cause de sa victoire, puis- « que ses ennemis vaincus adoraient les mêmes dieux : « la valeur des légions a tout fait. Les empereurs qui « se livrèrent à l'idolâtrie ne furent point exempts des « calamités inséparables de la nature humaine : si « Gratien, qui professait l'Évangile, a éprouvé des « malheurs, Julien l'Apostat a-t-il été plus heureux? « La religion du Christ est l'unique source de salut et « de vérité. Les païens se plaignent de leurs prêtres, « eux qui n'ont jamais été avares de notre sang! Ils « veulent la liberté de leur culte, eux qui, sous Julien, « nous ont interdit jusqu'à l'enseignement et la pa- « role! Vous vous regardez comme anéantis par la « privation de vos biens et de vos priviléges? C'est « dans la misère, les mauvais traitements, les sup- « plices, que nous autres chrétiens nous trouvons « notre accroissement, notre richesse et notre puis- « sance. Sept vestales, dont la chasteté à terme est « payée par de beaux voiles, des couronnes, des robes « de pourpre, par la pompe des litières, par la multi- « tude des esclaves, et par d'immenses revenus; voilà « tout ce que Rome païenne peut donner à la vertu « chaste! D'innombrables vierges évangéliques, d'une

« vie cachée, humble, austère, consument leurs jours « dans les veilles, les jeûnes et la pauvreté. Nos églises « ont des revenus ! s'écrie-t-on. Pourquoi vos temples « n'ont-ils pas fait de leur opulence l'usage que nos « églises font de leurs richesses ? Où sont les captifs « que ces temples ont rachetés, les pauvres qu'ils ont « nourris, les exilés qu'ils ont secourus ? Sacrificateurs, « on a consacré à l'utilité publique des trésors qui ne « servaient qu'à votre luxe, et voilà ce que vous appe- « lez des calamités ! »

Dix-huit ou vingt ans après saint Ambroise, Prudence se crut obligé de réfuter de nouveau Symmaque : il redit à peu près, dans les deux chants de son poëme, ce qu'avait dit l'évêque de Milan ; mais il emploie un argument qui semble emprunté à notre siècle, et qu'on oppose aujourd'hui aux hommes amateurs exclusifs du passé. Symmaque regrettait les institutions des ancêtres ; Prudence répond que si la manière de vivre des anciens jours doit être préférée, il faut renoncer à toutes les choses successivement inventées pour le bien-être de la vie ; il faut rejeter le progrès des arts et des sciences, et retourner à la barbarie. Quant aux vestales, Prudence nie leur chasteté et leur bonheur ; selon le poëte, « La pudeur captive est conduite à l'au- « tel stérile. La volupté ne périt pas dans les infortu- « nées parce qu'elles la méprisent, mais parce qu'elle « est retranchée de force à leur corps demeuré intact ; « leur âme n'est pas également restée entière. La ves- « tale ne trouve point de repos dans sa couche ; une « invisible blessure fait soupirer cette femme sans « noces pour les torches nuptiales. »

Prudence se livre ensuite à des moqueries sur la

permission accordée aux vestales de se marier après quarante ans de virginité : « La vieille en vétérance, « désertant le feu et le travail divin auxquels sa jeu- « nesse fut consacrée, se marie : elle transporte ses « rides émérites à la couche nuptiale, et enseigne à « attiédir dans un lit glacé un nouvel hymen. »

Si les plaidoyers de Symmaque et de saint Ambroise n'étaient que des amplifications de deux avocats joutant au barreau, l'histoire dédaignerait de s'y arrêter; mais c'était un procès réel, et le plus grand qui ait jamais été porté au tribunal des hommes : il ne s'agissait de rien moins que de la chute d'une religion et d'une société, et l'établissement d'une société et d'une religion. La cause païenne fut perdue aux yeux des empereurs; elle l'était devant les peuples.

Théodose, dans une assemblée du sénat, posa cette question : « Quel dieu les Romains adoreront-ils? le « Christ ou Jupiter? » La majorité du sénat condamna Jupiter. Les pères le regrettaient peut-être; mais les enfants préférèrent le dieu d'Ambroise au dieu de Symmaque. La prospérité de l'Empire n'émanait point de ces simulacres auxquels des mœurs pures ne communiquaient plus une divinité innocente : l'autel de la Victoire n'avait eu de puissance que lorsqu'il était placé auprès de celui de la Vertu.

Prudence nous a laissé le récit de la conversion de Rome :

« Vous eussiez vu les pères conscrits, ces brillantes « lumières du monde, se livrer à des transports; ce « conseil de vieux Catons tressaillir en revêtant le « manteau de la piété, plus éclatant que la toge ro- « maine, et en déposant les enseignes du pontificat

« païen. Le sénat entier, à l'exception de quelques-uns « de ses membres restés sur la roche Tarpéienne, se « précipitent dans les temples purs des nazaréens; la « tribu d'Évandre, les descendants d'Énée, accouru- « rent aux fontaines sacrées des apôtres. Le premier « qui présenta sa tête fut le noble Anitius..... Ainsi le « raconte l'auguste cité de Rome. L'héritier du nom et « de la race divine des Olybres saisit, dans son palais « orné de trophées, les fastes de sa maison, les faisceaux « de Brutus, pour les déposer aux portes du temple « du glorieux martyr, pour abaisser devant Jésus la « hache d'Ausonie. La foi vive et prompte des Paulus « et des Bassus les a livrés subitement au Christ. « Nommerai-je les Gracques, si populaires? Dirai-je « les consulaires qui, brisant les images des dieux, se « sont voués avec leurs licteurs à l'obéissance et au « service du crucifié tout-puissant? Je pourrais comp- « ter plus de six cents maisons de race antique rangées « sous ses étendards. Jetez les yeux sur cette enceinte : « à peine y trouverez-vous quelques esprits perdus « dans les rêveries païennes, attachés à leur culte ab- « surde, se plaisant à demeurer dans les ténèbres, à « fermer les yeux à la splendeur du jour. »

Ne croirait-on pas, à ces vers de Prudence, que Rome existait au commencement du cinquième siècle, avec ses grandes familles et ses grands souvenirs? Il écrivait l'an 403! Sept ans après, Alaric remuait et balayait cette vieille poussière des Gracques et des Brutus, dont se couvrait l'orgueil de quelques nobles dégénérés.

Théodose étendit la proscription du paganisme aux diverses provinces de l'Empire. Une commission fut

nommée pour abolir les priviléges des prêtres, interdire les sacrifices, détruire les instruments de l'idolâtrie, et fermer les temples. Le domaine de ces temples fut confisqué au profit de l'empereur, de l'église catholique et de l'armée. « Nous défendons, dit le dernier « édit de Théodose, à nos sujets, magistrats ou ci- « toyens, depuis la première classe jusqu'à la dernière, « d'immoler aucune victime innocente en l'honneur « d'aucune idole inanimée. Nous défendons les sacri- « fices de la divination par les entrailles des victimes. »

Les fils de Théodose, Arcade et Honorius, et leurs successeurs, multiplièrent ces édits : on peut voir toutes ces lois dans le Code; mais, plus comminatoires qu'expresses, elles étaient rarement exécutées; quelquefois même elles étaient suspendues ou rappelées, selon les besoins et les fluctuations de la politique. Le pape Innocent, à l'occasion du premier siége de Rome par Alaric (408), permit les sacrifices, *pourvu qu'ils se fissent en secret*. Les princes, agissant contradictoirement à leurs édits, conservaient des païens dans les hautes charges de l'État, et donnaient des titres aux pontifes des idoles. Aucune loi ne défendait aux gentils d'écrire contre les chrétiens et leur religion; aucune loi n'obligeait un païen à embrasser le christianisme, sous peine d'être recherché dans sa personne ou dans ses biens. Il y a plus, nombre d'édits de cette époque (j'en ai déjà cité quelques-uns) s'opposent aux envahissements du clergé par voie de testament ou de donation, retirent des immunités accordées, règlent ce nouveau genre de propriétés de mainmorte introduit avec l'Église, interdisent l'entrée des villes aux moines et fixent le sort des religieuses.

Bien que le pouvoir politique fût chrétien, il était déjà inquiet de la lutte; il craignait d'être entraîné : n'ayant plus rien à craindre du paganisme, il commençait à se mettre en garde contre les entreprises de l'autre culte. Les mœurs brisèrent ces faibles barrières, et le zèle alla plus loin que la loi.

De toutes parts on démolit les temples; perte à jamais déplorable pour les arts : mais le monument matériel succomba, comme toujours, sous la force intellectuelle de l'idée entrée dans la conviction du genre humain.

Saint Martin, évêque de Tours, suivi d'une troupe de moines, abattit dans les Gaules les sanctuaires, les idoles, et les arbres consacrés. L'évêque Marcel entreprit la destruction des édifices païens dans le diocèse d'Apamée, capitale de la seconde Syrie. Le temple quadrangulaire de Jupiter présentait sur ses quatre faces quinze colonnes de seize pieds de circonférence; il résista : il fallut en produire l'écroulement à l'aide du feu. Plus tard, à Carthage, des chrétiens moins fanatiques sauvèrent le temple devenu céleste en le convertissant en église, comme, depuis, Boniface III sauva le Panthéon à Rome.

Le renversement du temple de Sérapis à Alexandrie est demeuré célèbre. Ce temple, où l'on déposait le nilomètre, était bâti sur un tertre artificiel; on y montait par cent degrés; une multitude de voûtes éclairées de lampes le soutenaient : il y avait plusieurs cours carrées, environnées de bâtiments destinés à la bibliothèque, au collége des élèves, au logement des desservants et des gardiens. Quatre rangs de galeries, avec des portiques et des statues, offraient de longs pro-

menoirs. De riches colonnes ornaient le temple proprement dit : il était tout de marbre; trois lames de cuivre, d'argent et d'or, en revêtaient les murs. La statue colossale de Sérapis, la tête couverte du mystérieux boisseau, touchait de ses deux bras aux parois de la celle, et à un certain jour le rayon du soleil venait reposer sur les lèvres du dieu.

Les païens ne consentirent pas facilement à abandonner un pareil édifice : ils y soutinrent un véritable siége, animés à la défense par le philosophe Olympius, homme d'une beauté admirable et d'une éloquence divine. Il était plein de Dieu, et avait quelque chose du prophète. Deux grammairiens, Hellade et Ammone, combattaient sous ses ordres : le premier avait été pontife de Jupiter et le second d'un singe. Théophile, archevêque d'Alexandrie, armé des édits de Théodose et appuyé du préfet d'Égypte, remporta la victoire. Hellade se vantait d'avoir tué neuf chrétiens de sa main. Olympius s'évada, après avoir entendu une voix qui chantait *alleluia* au milieu de la nuit, dans le silence du temple. L'édifice fut pillé et démoli. « Nous « vîmes, dit Orose malgré son zèle apostolique, les « armoires vides de livres; dévastations qui portent « mémoire des hommes et du temps. » La statue de Sérapis, frappée d'abord à la joue par la hache d'un soldat, ensuite jetée à bas et rompue vive, fut brûlée pièce à pièce dans les rues et dans l'amphithéâtre. Une nichée de souris s'était échappée de la tête du dieu, à la grande moquerie des spectateurs.

Les autres monuments païens d'Alexandrie furent également renversés, les statues de bronze fondues. Théodose avait ordonné d'en distribuer la valeur

en aumônes; Théophile s'en enrichit, lui et les siens.

On mit rez pied, rez terre, le temple de Canope, fameuse école des lettres sacerdotales, où se voyait une idole symbolique dont la tête reposait sur les jambes : peu auparavant, Antonin le philosophe y avait enseigné avec éclat la théurgie, et prédit la chute du paganisme : Sosipatre, sa mère, passait pour une grande magicienne. Des religieuses et des moines prirent à Canope la place des dieux et des prêtres égyptiens.

Ainsi périt encore, sur les confins de la Perse, un temple immense qui servait de forteresse à une ville. « Sérapis s'étant fait chrétien, dit saint Jérôme, le « dieu Marmas pleura enfermé dans son temple à « Gaza : il tremblait, attendant qu'on le vint abattre. »

Le sang chrétien que répandirent les mains philosophiques d'Hellade fut trop expié plusieurs années après par celui d'Hypatia. Fille de Théon le géomètre, d'un génie supérieur à son père, elle était née, avait été nourrie et élevée à Alexandrie. Savante en astronomie, au-dessus des convenances de son sexe, elle fréquentait les écoles, et enseignait elle-même la doctrine d'Aristote et de Platon : on l'appelait le *Philosophe*. Les magistrats lui rendaient des honneurs; on voyait tous les jours à sa porte une foule de gens à pied et à cheval qui s'empressaient de la voir et de l'entendre. Elle était mariée, et cependant elle était vierge : il arrivait assez souvent alors que deux époux vivaient libres dans le lien conjugal, unis de sentiments, de goûts, de destinée, de fortune, séparés de corps. L'admiration qu'inspirait Hypatia n'excluait point un sentiment plus tendre : un de ses disciples se mourait d'amour pour elle; la jeune platonicienne employa la

musique à la guérison du malade, et fit rentrer la paix par l'harmonie dans l'âme qu'elle avait troublée. L'évêque d'Alexandrie, Cyrille, devint jaloux de la gloire d'Hypatia. La populace chrétienne, ayant à sa tête un *lecteur,* nommé Pierre, se jeta sur la fille de Théon, lorsqu'elle entrait un jour dans la maison de son père : ces forcenés la traînèrent à l'église Césarium, la mirent toute nue, et la déchiquetèrent avec des coquilles tranchantes; ils brûlèrent ensuite sur la place Cinaron les membres de la créature céleste qui vivait dans la société des astres, qu'elle égalait en beauté, et dont elle avait ressenti les influences les plus sublimes.

Le combat des idées anciennes contre les idées nouvelles à cette époque offre un spectacle que rend plus instructif celui auquel nous assistons. Ce n'était plus, comme au temps de Julien, un mouvement rétrograde; c'était, au contraire, une course sur la pente du siècle; mais de vieilles mœurs, de vieux souvenirs, de vieilles habitudes, de vieux préjugés, disputaient pied à pied le terrain : en abandonnant le culte des aïeux, on croyait trahir les foyers, les tombeaux, l'honneur, la patrie. La violence, exercée en opposition avec l'esprit de la loi, rendait le conflit plus opiniâtre; on reprochait aux chrétiens d'oublier dans la fortune les préceptes de charité qu'ils recommandaient dans le malheur.

Hommes de guerre et hommes d'État, sénateurs et ministres, prêtres chrétiens et prêtres païens, historiens, orateurs, panégyristes, philosophes, poëtes, accouraient à l'attaque ou à la défense des anciens et des modernes autels.

Théodose est un empereur violent et faible, livré au plaisir de la table, selon Zosime; c'est un saint qui

règne dans le ciel avec Jésus-Christ, aux yeux de saint Ambroise.

Les temples s'écroulent à la voix et sous les mains des moines et des évêques; ils tombent aux chants de victoire de Prudence : le vieux Libanius ranime sa piété philosophique, pour attendrir Théodose en faveur de ces mêmes temples.

« Celui, dit-il à l'empereur, celui qui, lorsque j'étais « encore enfant (Constantin), abattit à ses pieds le « prince qui l'avait traité avec outrage (Maxence), « croyant qu'il lui convenait d'adopter un autre Dieu, « se servit des trésors et des revenus des temples pour « bâtir Constantinople; mais il ne changea rien au culte « solennel : si les maisons des dieux furent pauvres, « les cérémonies demeurèrent riches. Son fils (Con- « stance) s'abandonna aux mauvais conseils de faire « cesser les sacrifices. Le cousin de ce fils (Julien), « prince orné de toutes les vertus, les rebâtit. Après « sa mort, l'usage des sacrifices subsista quelque temps: « il fut aboli, il est vrai, par deux frères (Valentinien « et Valens), à cause de quelques novateurs; mais on « conserva la coutume de brûler des parfums. Vous « avez vous-même toléré cette coutume, en sorte que « nous avons autant à vous remercier de ce que vous « nous avez accordé, qu'à nous plaindre de ce dont on « nous prive. Vous avez permis que le feu sacré demeu- « rât sur les autels, qu'on y brulât de l'encens et d'au- « tres aromates.

« Et voilà pourtant qu'on renverse nos temples ! Les « uns travaillent à cette œuvre avec le bois, la pierre, « le fer; les autres emploient leurs mains et leurs pieds : « proie de Misyène (proverbe grec qui signifie *conquête*

« *facile*). On enfonce les toits; on sape les murailles; « on enlève les statues; on renverse les autels. Pour « les prêtres, il n'y a que deux partis à prendre : se « taire ou mourir. D'une première expédition, on court « à une seconde, à une troisième : on ne se lasse pas « d'ériger des trophées injurieux à vos lois.

« Voilà pour les villes : dans les campagnes c'est bien « pis encore ! Là se rendent les ennemis des temples; « ils se dispersent, se réunissent ensuite, et se racontent « leurs exploits : celui-là rougit qui n'est pas le plus « criminel. Ils vont comme des torrents sillonnant la « contrée, et bondissant contre la maison des dieux. « La campagne privée de temples est sans dieux; elle « est ruinée, détruite, morte; les temples, ô empereur, « sont la vie des champs; ce sont les premiers édifices « qu'on y ait vus, les premiers monuments qui soient « parvenus jusqu'à nous à travers les âges; c'est aux « temples que le laboureur confie sa femme, ses enfants, « ses bœufs, ses moissons. . . . . .

« Voilà la conduite des chrétiens : ils protestent qu'ils « ne *font la guerre qu'aux temples;* mais cette guerre « est le profit de ces oppresseurs; ils ravissent aux « malheureux les fruits de la terre, et s'en vont avec « les dépouilles, comme s'ils les avaient conquises et « non volées.

« Cela ne leur suffit pas; ils attaquent encore les « possessions particulières, parce que, au dire de ces « brigands, *elles sont consacrées aux dieux*. Sous ce « prétexte, un grand nombre de propriétaires sont pri- « vés des biens qu'ils tenaient de leurs ancêtres, tandis « que leurs spoliateurs, qui, à les entendre, *honorent* « *la Divinité par leurs jeûnes*, s'engraissent aux dépens

« des victimes. Va-t-on se plaindre au *pasteur* (nom « qu'on affecte de donner à un homme qui n'a certai « nement pas la douceur en partage), il chasse les ré « clamants de sa présence, comme s'ils devaient s'es- « timer heureux de n'avoir pas souffert davantage. . .

« On prétend que nous avons violé la loi qui défend « les sacrifices. Nous le nions. On répond que, si aucun « sacrifice n'a eu lieu, on a égorgé des bœufs au milieu « des festins et des réjouissances; cela est vrai, mais il « n'y avait pas d'autels pour recevoir le sang; on n'a « brûlé aucune partie de la victime, on n'a point offert « de gâteaux, on n'a point fait de libation. Or, si un « certain nombre de personnes, pour manger un veau « ou un mouton, se sont rencontrées dans quelque mai- « son de campagne; si, couchées sur le gazon, elles se « sont nourries de la chair de ce veau ou de ce mouton, « après l'avoir fait bouillir ou rôtir, je ne vois pas « quelles lois ont été transgressées; car, ô divin empe- « reur, vous n'avez pas prohibé les réunions domesti- « ques. Ainsi, bien qu'on ait chanté un hymne en l'hon- « neur des dieux et qu'on les ait invoqués, on n'a point « violé votre édit, à moins que vous ne vouliez trans- « former en crime l'innocence de ces festins.

« Nos persécuteurs se figurent que, par leur violence, « ils nous amènent à la pratique de leur religion; ils se « trompent: ceux qui paraissent avoir varié dans leur « culte sont restés tels qu'ils étaient. Ils vont avec les « chrétiens aux assemblées; mais lorsqu'ils font sem- « blant de prier, ils ne prient point, ou ce sont leurs « anciens dieux qu'ils adjurent. . . . . .

« En matière de religion, laissez tout à la persuasion, « rien à la force. Les chrétiens n'ont-ils pas une loi

« conçue en ces termes : *Pratiquez la douceur, tâchez « d'obtenir tout par elle ; ayez horreur de la nécessité « ou de la contrainte.* Pourquoi donc vous précipitez- « vous sur nos temples avec tant de fureur ? Vous trans- « gressez donc aussi vos lois ? . . . . . .

« . . . . . .

« . . . . . Mais puis que les chrétiens allèguent « l'exemple de celui qui le premier a dépouillé les « temples (Constantin), j'en vais parler à mon tour. Je « ne dirai rien des sacrifices : il n'y toucha pas ; mais « qui fut jamais plus rigoureusement puni que le « ravisseur des trésors sacrés ? De son vivant, il ven- « gea les dieux sur lui-même, sur sa propre famille ; « après sa mort, ses enfants se sont égorgés.

« Les chrétiens s'autorisent encore de l'exemple du « fils de ce prince (Constance) ; il démolit les temples « avec d'aussi grands travaux qu'il en eût fallu pour « les reconstruire (tant il était difficile de séparer ces « pierres, liées ensemble par un fort ciment) ; il dis- « tribuait les édifices aux favoris dont il était entouré, « de la même manière qu'il leur eût donné un cheval, « un esclave, un chien, un bijou. Eh bien ! ces pré- « sents devinrent funestes à celui qui les accordait « comme à ceux qui les acceptaient. . . . . .

« . . . . . .

« De ses favoris, les uns moururent dans l'infortune, « sans postérité, sans testament ; les autres laissèrent « des héritiers ; mais qu'il eut mieux valu pour eux n'en « avoir point ! Nous les voyons aujourd'hui, ces en- « fants qui habitent au milieu des colonnes arrachées « aux temples ; nous les voyons couverts d'infamie, et « se faisant une guerre cruelle. »

Cette citation, trop instructive pour être abrégée, offre un tableau presque complet du quatrième siècle : usage et influence des temples dans les campagnes; fin de ces temples; commencement de la propriété du clergé chrétien par la confiscation de la propriété du clergé païen; cupidité et fanatisme des nouveaux convertis, qui s'autorisent des lois en les dénaturant, pour commettre des rapines et troubler l'intérieur des familles; et, de même que Lactance a raconté la mort funeste des persécuteurs du christianisme, Libanius raconte les désastres arrivés aux persécuteurs de l'idolâtrie. Mais, quoi qu'il en soit, Dieu, qui punit l'injustice particulière de l'individu, n'en laisse pas moins s'accomplir les révolutions générales, calculées sur les besoins de l'espèce.

Les moines furent les principaux ouvriers de la démolition des temples; aussi les outrages et les éloges leur sont-ils également prodigués.

Sozomène assure que les pères du désert pratiquent une philosophie divine.

« Les religieux, dit saint Augustin, ne cessent « d'aimer les hommes, quoiqu'ils aient cessé de les « voir, s'entretenant avec Dieu et contemplant sa beauté. »

Saint Chrysostome, au sujet de la sédition d'Antioche, compare la conduite des philosophes et des moines. « Où sont maintenant, s'écrie-t-il, ces por- « teurs de bâtons, de manteaux, de longues barbes, « ces infâmes cyniques, au-dessous des chiens leurs « modèles? Ils ont abandonné le malheur; ils se sont « allés cacher dans les cavernes. Les vrais philosophes « (les moines des environs d'Antioche) sont accourus

« sur la place publique; les habitants de la ville ont « fui au désert, les habitants du désert sont venus à la « ville. L'anachorète a reçu la religion des apôtres; « il imite leur vertu et leur courage. Vanité des païens! « faiblesse de la philosophie! on voit à ses œuvres « qu'elle n'est que fable, comédie, parade et fiction. »

« Quels sont les destructeurs de nos temples? dit à « son tour Libanius. Ce sont des hommes vêtus de « robes noires, qui mangent plus que des éléphants, « qui demandent au peuple du vin pour des chants, « et cachent leur débauche sous la pâleur artificielle de « leur visage. »

« Il y a une race appelée *moines,* dit pareillement « Eunape; ces moines, hommes par la forme, pour- « ceaux par la vie, font et se permettent d'abominables « choses. . . . . Quiconque « porte une robe noire et présente au public une sale « figure, a le droit d'exercer une autorité tyrannique. »

« Sur la haute mer (c'est le poëte Rutilius qui parle) « s'élève l'île de Capraria, souillée par des hommes « qui fuient la lumière. Eux-mêmes se sont appelés « *moines,* parce qu'ils aspirent à vivre sans témoins. « Ils redoutent les faveurs de la fortune, parce qu'ils « n'auraient pas la force de braver ses dédains; ils se « font malheureux, de peur de l'être. Rage stupide « d'une cervelle dérangée! s'épouvanter du mal, et ne « pouvoir souffrir le bien! Leur sort est de renfermer « leurs chagrins dans une étroite cellule, et d'enfler « leur triste cœur d'une humeur atrabilaire. »

Après avoir passé Capraria, petite île entre la côte de l'Étrurie et celle de la Corse, Rutilius aperçoit une autre île, la Gorgone: « Là s'est enseveli vivant, au

« sein des rochers, un citoyen romain. Poussé des « Furies, ce jeune homme, noble d'aïeux, riche de pa- « trimoine, et non moins heureux par son mariage, « fuit la société des hommes et des dieux. Le crédule « exilé se cache au fond d'une honteuse caverne ; il se « figure que le ciel se plaît aux dégoûtantes misères ; « il se traite avec plus de rigueur que ne le traiteraient « les dieux irrités. Dites-moi, je vous prie, cette secte « n'a-t-elle pas des poisons pires que les breuvages de « Circé ? Alors se transformaient les corps ; à présent « se métamorphosent les âmes. »

Les faiblesses et les jongleries des prêtres du paganisme étaient exposées par le clergé chrétien à la risée de la multitude. Ils se servaient de l'aimant pour opérer des prodiges, pour suspendre un char de bronze attelé de quatre chevaux, ou faire monter un soleil de fer à la voûte d'un temple. Ils s'enfermaient dans des statues creuses adossées contre des murailles, et ils rendaient des oracles.

Fleury a osé rappeler, dans l'*Histoire ecclésiastique*, une anecdote racontée avec moins de pudeur par Ruffin. « Un prêtre de Saturne, nommé Tyran, abusa « ainsi de plusieurs femmes des principaux de la ville : « il disait au mari que Saturne avait ordonné que sa « femme vînt passer la nuit dans le temple. Le mari, « ravi de l'honneur que ce Dieu lui faisait, envoyait sa « femme, parée de ses plus beaux ornements et chargée « d'offrandes. On l'enfermait dans le temple devant « tout le monde ; Tyran donnait les clefs des portes, « et se retirait ; mais pendant la nuit il venait par sous « terre, et entrait dans l'idole. Le temple était éclairé, « et la femme, attentive à sa prière, ne voyant per-

« sonne, et entendant tout d'un coup une voix sortir « de l'idole, était remplie d'une crainte mêlée de joie. « Après que Tyran, sous le nom de Saturne, lui avait « dit ce qu'il jugeait à propos pour l'étonner davantage « ou la disposer à le satisfaire, il éteignait subitement « toutes les lumières, en tirant des linges disposés pour « cet effet. Il descendait alors, et faisait ce qui lui « plaisait à la faveur des ténèbres. Après qu'il eut « ainsi trompé des femmes pendant longtemps, une, « plus sage que les autres, eut horreur de cette action : « écoutant plus attentivement, elle reconnut la voix de « Tyran, retourna chez elle, et découvrit la fraude à « son mari. Celui-ci se rendit accusateur. Tyran fut « mis à la question, et convaincu par sa propre con- « fession, qui couvrit d'infamie plusieurs familles « d'Alexandrie, en découvrant tant d'adultères et ren- « dant incertaine la naissance de tant d'enfants. Ces « crimes publiés contribuèrent beaucoup au renver- « sement des idoles et des temples. »

Une aventure à peu près pareille avait eu lieu à Rome sous le règne de Tibère; elle rappelait encore celle de ce jeune homme qui, jouant le rôle du fleuve Scamandre, abusa de la simplicité d'une jeune fille. On étalait, à la honte de l'idolâtrie, les poupées empaillées, les simulacres ridicules, obscènes ou monstrueux, les instruments de magie, et jusqu'aux têtes coupées de quelques enfants dont on avait doré les lèvres; toutes divinités trouvées dans les sanctuaires les plus secrets des temples abattus.

Les païens tenaient ferme, et rendaient mépris pour mépris; ils insultaient le culte des martyrs : « Au lieu « des dieux de la pensée, les moines obligent les

« hommes à adorer des esclaves de la pire espèce : ils « ramassent et salent les os et les têtes des malfaiteurs « condamnés à mort pour leurs crimes; ils les trans- « latent çà et là, les montrent comme des divinités, « s'agenouillent devant ces reliques, se prosternent à « des tombeaux couverts d'ordure et de poussière. « Sont appelés martyrs, ministres, intercesseurs au- « près du ciel, ceux-là qui jadis, esclaves infidèles, ont « été battus de verges et portent sur leur corps la juste « marque de leur infamie : voilà les nouveaux dieux « de la terre. »

Au milieu de ces combattants animés, des hommes plus justes et plus modérés, dans l'un et l'autre parti, reconnaissaient ce qu'il pouvait y avoir à louer ou à blâmer parmi les disciples des deux religions. Ammien Marcellin, parlant du pape Damase, remarque que les chrétiens avaient de bonnes raisons pour se disputer, même à main armée, le siége épiscopal de Rome : « Les « candidats préférés sont enrichis par les présents des « femmes; ils sont traînés sur des chars, et vêtus d'ha- « bits magnifiques : la somptuosité de leurs festins « surpasse celle des tables impériales. Ces évêques de « Rome, qui étalent ainsi leurs vices, seraient plus ré- « vérés s'ils ressemblaient aux évêques de province, « sobres, simples, modestes, les regards baissés vers « la terre, s'attirant l'estime et le respect des vrais « adorateurs du Dieu éternel. »

« Faites-moi évêque de Rome, disait le préfet Pre- « textus à Damase, et je me fais chrétien. »

Saint Jérôme, souvent raisonnable à force d'être passionné, écrit : « Voici une grande honte pour nous : « les prêtres des faux dieux, les bateleurs, les per-

« sonnes les plus infâmes, peuvent être légataires ; les « prêtres et les moines seuls ne peuvent l'être ; une loi « le leur interdit, et une loi qui n'est pas faite par des « empereurs ennemis de notre religion, mais par des « princes chrétiens. Cette loi même, je ne me plains « pas qu'on l'ait faite, mais je me plains que nous « l'ayons méritée : elle fut inspirée par une sage pré- « voyance, mais elle n'est pas assez forte contre l'ava- « rice : on se joue de ses défenses par de frauduleux « fidéicommis. »

Le même père dit ailleurs : « Il y en a qui briguent « la prêtrise ou le diaconat, pour voir les femmes plus « librement. Tout leur soin est de leurs habits, d'être « chaussés proprement, d'être parfumés. Ils frisent « leurs cheveux avec le fer, les anneaux brillent à leurs « doigts : ils marchent du bout du pied ; vous les pren- « driez pour de jeunes fiancés, plutôt que pour des « clercs. Il y en a dont toute l'occupation est de savoir « les noms et les demeures des femmes de qualité, et « de connaître leurs inclinations : j'en décrirai un qui « est maître en ce métier. Il se lève avec le soleil ; l'or- « dre de ses visites est préparé ; il cherche les chemins « les plus courts ; et ce vieillard importun entre pres- « que dans les chambres où elles dorment. S'il voit un « oreiller, une serviette, ou quelque autre petit meuble « à son gré, il le loue, il en admire la propreté, il le « tâte, il se plaint de n'en avoir point de semblable, et « l'arrache plutôt qu'il ne l'obtient. »

Grégoire de Nazianze parle des chars dorés, des beaux chevaux, de la suite nombreuse des prélats ; il représente la foule s'écartant devant eux comme devant des bêtes féroces.

Ces controverses avaient lieu partout; elles passaient les mers; elles se continuaient par lettres de la grotte de Bethléem à Hippone, du désert de la Thébaïde à Alexandrie, d'Antioche à Constantinople, de Constantinople à Rome. Tous les esprits étaient émus dans tous les rangs, à mesure que la catastrophe approchait; mais, par un effet naturel, ceux qui s'attachaient à la cause perdue afin de parvenir à la puissance n'y trouvaient que leur ruine.

Photius nous a conservé un fragment de Damascius, dans lequel ce philosophe fait l'énumération des personnages qui entreprirent inutilement de ressusciter le culte des Hellènes. Julien est nommé le premier. Lucius, capitaine des gardes à Constantinople, voulut tuer Théodose, pour ramener l'idolâtrie; mais il ne put tirer son épée, effrayé qu'il fut d'une femme au regard terrible qui se tenait derrière l'empereur et l'entourait de ses bras. Marsus et Illus perdirent la vie dans une entreprise de la même nature; Ammonius, après avoir conspiré, déserta à un évêque; Severianus ourdit une nouvelle trame, mais il fut trahi par Americhus, qui découvrit le complot à Zénon, empereur d'Orient.

Eugène, empereur d'Arbogaste, met l'image d'Hercule dans ses bannières, rend aux temples leurs revenus, et ordonne de rétablir à Rome l'autel de la Victoire. Dans cette même Rome qui avait tant de peine à renoncer au dieu Mars, un oracle s'était répandu : des vers grecs annonçaient que le christianisme subsisterait pendant trois cent soixante-cinq ans : Jésus était innocent de son culte; mais Pierre, versé dans les arts magiques, avait conservé pour ce nombre fixe

d'années la religion du Christ. Or, à compter de la résurrection, cette période expirait sous le consulat d'Honorius et d'Eutychianus, l'an 398 de l'ère chrétienne. Les païens, pleins de joie, attendaient l'abolition complète et immédiate de la loi évangélique; et, ce même an, les temples de l'Afrique furent renversés ou fermés par les ordres d'Honorius.

Une autre espérance survint : Radagaise, païen et barbare, ravageait l'Italie et menaçait Rome. « Com-« ment, disaient les pieux idolâtres, pourrons-nous « résister à un homme qui offre soir et matin d'agréa-« bles victimes à ces dieux que nous abandonnons? » Et Radagaise fut vaincu, tandis qu'Alaric, barbare aussi, mais chrétien, entra dans Rome. Eucher, fils de Stilicon, était l'objet de vœux secrets; il professait le paganisme.

Attale même, ce jouet des Goths, eut des partisans : il avait distribué les principaux offices de l'État à des polythéistes; et Zosime remarque que la famille chrétienne des Anices s'affligeait seule *du bonheur public.* La passion ne pouvait aller plus loin.

Enfin, un des derniers fantômes d'empereur créés par Ricimer, Anthémius, donna une dernière palpitation au cœur des vieux hellénistes : il inclinait aux idoles; il avait promis à Sévère, tout livré à l'ancien culte, de rétablir la ville éternelle dans sa première splendeur, et de lui rendre les dieux auteurs de sa gloire. Le pape Hilaire traversa ce dessein en faisant promettre à Anthémius d'écarter de lui un certain Philothée, de la secte des macédoniens, qui plaçait Anthémius entre le paganisme et l'hérésie : Alaric et Genseric avaient déjà pillé Rome, et Odoacre, roi d'I-

talie, était au moment de remplacer l'empereur d'Occident.

Le paganisme alla s'ensevelir dans les catacombes d'où le christianisme était sorti : on trouve encore aujourd'hui, parmi les chapelles et les tombeaux des premiers chrétiens, les sanctuaires et les simulacres des derniers idolâtres. Non-seulement les restes de la religion grecque se conservèrent en secret, mais elle domina publiquement quelque partie du nouveau culte : saint Boniface, dans le huitième siècle, s'en plaint à la cour de Rome.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER

Pages

ÉTUDE PREMIÈRE

Exposition 1
Première partie. — De Jules César à Dèce ou Décius 23
Seconde partie. — De Dèce ou Décius à Constantin 88

ÉTUDE DEUXIÈME

Première partie. — De Constantin à Valentinien et Valens.. 123
Seconde partie. — De Julien à Théodose Ier 158

ÉTUDE TROISIÈME

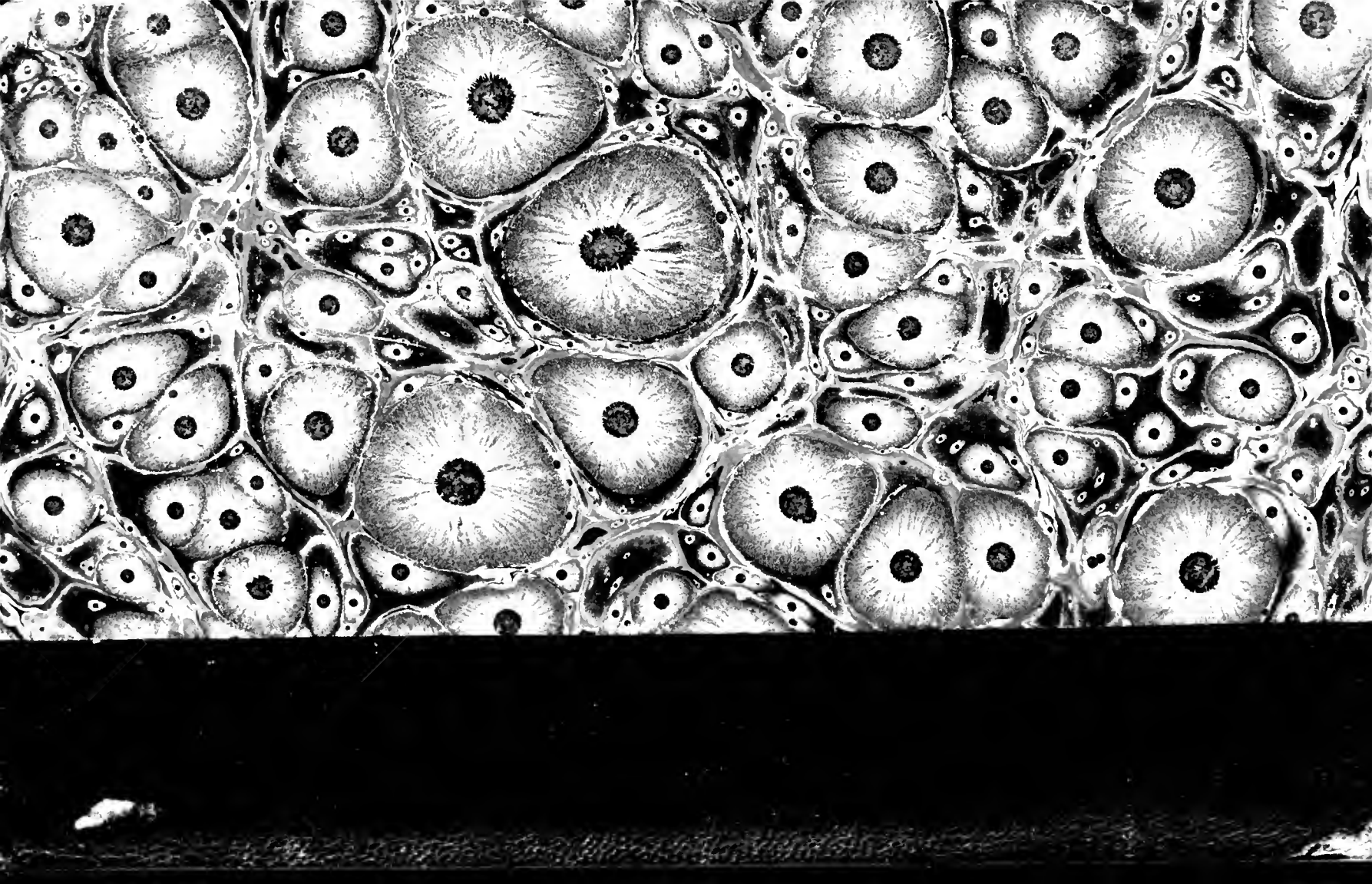
Première partie. — De Valentinien Ier et Valens à Gratien et à Théodose Ier 207
Seconde partie 226

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

DG
213
C5
1872
t.1

Chateaubriand, François Auguste René

Études historiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY